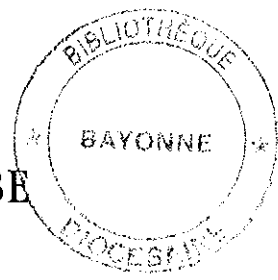


281
EPH
502

SOURCES CHRÉTIENNES

N° 502



ÉPHREM DE NISIBÉ

HYMNES PASCALES

INTRODUCTION,
TRADUCTION DU SYRIAQUE ET NOTES
PAR
François CASSINGENA-TRÉVEDY, o.s.b.

*Ouvrage publié avec le concours
de l'Œuvre d'Orient*

LES ÉDITIONS DU CERF, 29 Bd LA TOUR-MAUBOURG, PARIS
2006

La publication de cet ouvrage a été préparée avec le concours
de l'Institut des « Sources Chrétiennes »
(U.M.R. 5189 du Centre National de la Recherche Scientifique).
<http://www.sources-chretiennes.mom.fr>

Imprimé en France

<http://www.editionsducerf.fr>

© Les Éditions du Cerf, 2006
ISBN 2-204-08155-8
ISSN 0750-1978

INTRODUCTION

Ce que nous pouvons savoir de certain sur la vie d'Éphrem (306-373) comme les caractéristiques littéraires et métriques de ses *madrāšé* (hymnes) sont autant de choses suffisamment exposées, déjà, dans la collection des « Sources Chrétiennes » pour que nous nous estimions fondé à ne pas revenir sur la question en présentant au public un nouveau monument de l'ample production du poète-théologien de Nisibe, puis d'Édesse¹. De fait, après les *Hymnes sur la Nativité* (SC 459), il y avait quelque opportunité à poursuivre l'entreprise de traduction avec les « *Hymnes pascales* », attendu que celles-ci et celles-là s'apparentent à maints égards dans leur projet, en lien immédiat avec un cycle liturgique alors bien articulé autour de ces « trois fêtes de la Divinité » que sont Noël-Épiphanie (*Dénhâ*), Pâques (*Pešhâ*) et Ascension-Pentecôte (*Šullâqâ*)². Mais il importe dès l'abord de retracer la genèse manuscrite et éditoriale du présent recueil, plus complexe que celle de son frère jumeau.

1. On pourra consulter l'Introduction de R. LAVENANT aux *Hymnes sur le Paradis* (SC 137, p. 7-10) et celle de F. GRAFFIN aux *Hymnes sur la Nativité* (SC 459, p. 7-8).

2. Cf. ÉPHREM, *Nat* IV, 57-59, SC 459, p. 87.

TRADITION MANUSCRITE ET GENÈSE D'UNE COMPILATION

Entre un opuscule de polémique chalcédonienne et une note d'érudition biblique, le scribe melkite du manuscrit *Sinaiticus Syr. 10* (que André de Halleux n'hésitait pas à faire remonter au VII^e s., sinon à la dernière décennie du VI^e s.), fournit un précieux catalogue des tons et des mètres usités dans les hymnes d'Éphrem en se fondant sur une répartition de son œuvre en neuf volumes (au sing. *penqîta*, de πινακίδιον), laquelle présente l'intérêt d'être contemporaine de la plus ancienne tradition manuscrite du poète¹. Au dire de ce document qui le fait figurer en seconde place après le « volume de la Nativité », le « volume du Jeûne » totalisait soixante-sept hymnes, somme qui s'explique par le regroupement de quatre recueils dont nous connaissons l'identité respective, sinon le contenu intégral, grâce à deux manuscrits de la *British Library* : d'une part le *H B.L. add. 14. 571* (pourvu du sigle D), qui, écrit par un certain Julien d'Édesse en 519, représente le plus ancien témoin manuscrit connu d'Éphrem ; d'autre part le *H B.L. add. 14. 627* (pourvu du sigle B) et remontant certainement aux VI^e-VII^e siècles². Outre les hymnes quadragésimales proprement dites (*sur le Jeûne*), le second *Penqîta* en question comprenait donc les trois petites collections qui nous intéressent ici au premier chef : les hymnes *sur les Azymes* (= Az), les hymnes *sur la Crucifixion* (= *Cruc*) et les hymnes *sur la Résurrection* (= *Res*).

1. Cf. A. DE HALLEUX, « Une clef pour les Hymnes d'Éphrem dans le ms. Sinaï Syr. 10 », *Muséon* LXXXV, Louvain 1972, p. 171-199 (avec texte et traduction de la notice anonyme sur les hymnes d'Éphrem).

2. Pour la description détaillée de ces manuscrits, voir l'avant-propos de E. BECK à sa propre édition critique des *Hymnes pascales*, CSCO 248, Louvain 1964, p. I-III ; J. GRIBOMONT, « Les hymnes de saint Éphrem sur la Pâque », *Melto. Recherches Orientales*, Kaslik (Liban) 1967, p. 151.

C'est sur la base des mss B et D que, affinant l'œuvre antérieure de Thomas-Joseph Lamy¹ et achevant par là sa propre entreprise d'édition critique et de traduction, dom Edmund Beck († 1991) a publié en 1964 les trois collections susdites sous le titre général de *Paschahymnen* (CSCO 248-249) : compilation dont il prenait l'initiative et dont l'intitulé ne remonte pas à l'hymnographe en personne. Dressons succinctement l'inventaire de cette tradition manuscrite directe dont il s'est servi². Après la collection *Sur le Jeûne*, B et D donnent Az I-II, puis, tandis que D, après un *explicit*, passe directement à la série *Sur la Crucifixion*, B présente une suite de seize *madrâšé* qui, s'achevant sur l'indication : « Fin des vingt-et-une hymnes sur les Azymes du bienheureux Mar Éphrem », est numérotée en conséquence par Beck de III à XXI, compte tenu d'une lacune manuscrite qu'il tient pour les hymnes VII, X et XI, et dont un seul folio subsistant est attribué, conventionnellement à vrai dire, aux hymnes VIII-IX. De fait, si l'on ajoute à Az I-II le nouveau groupe de seize pièces, il apparaît que trois pièces ont été perdues. Pour la série *Sur la Crucifixion*, B et D ont conservé des débuts tout à fait différents l'un de l'autre : tandis que B donne les hymnes numérotées I-III par Beck, la dernière étant incomplète, D donne IV-IX, la dernière de cet ensemble étant également mutilée. Nous sommes donc ici en présence de deux membres épars d'un archétype dont la numérotation adoptée ne reflète pas nécessairement l'organisation primitive ; l'état lacunaire de B comme de D n'interdit pas de penser qu'ils se rejoignaient peut-être par la suite. La série *sur la Résurrection* enfin ne nous est connue que par B, mais la lacune qui débute à la

1. Ce dernier avait réalisé une publication éparse dans les deux premiers volumes de ses *Sancti Ephraem Syri Hymni et Sermones* (Malines, respectivement 1882 et 1886) : d'une part quinze pièces *Sur les Azymes* et huit *Sur la Crucifixion*, d'autre part quatre *Sur la Résurrection* numérotées de XVIII à XXI au sein d'une compilation plus vaste intitulée par lui *De Christi miraculis ac mysteriis*.

2. Sur la transmission des *Hymnes pascales* dans les mss B et D, voir l'état des lieux établi de manière extrêmement minutieuse par G.A.M. ROUWHORST, *Les Hymnes pascales d'Éphrem de Nisibe*, t. I (Étude), Leyde 1989, p. 25-26. Nous ne faisons ici que donner les lignes essentielles à la compréhension de la genèse de la compilation.

quatrième strophe de la cinquième hymne répertoriée par Beck plaide pour l'existence d'autres pièces, perdues dans l'état actuel des choses.

Avec un total de trente-cinq hymnes, et même une fois ajoutées les dix hymnes sur le Jeûne, nous n'aboutissons pas au compte des soixante-sept hymnes signalées par la notice du manuscrit *Sinaiticus syr. 10* pour le *Penqîta* du Jeûne. Stimulé par deux séminaires tenus respectivement à Rome en 1965 et au Liban en 1973, par le premier surtout à l'occasion duquel le Père Jean Slim repéra quelques strophes de *Res I* dans l'un des *Hymni dispersi* de Lamy, tiré de l'office syrien de l'Ascension¹, dom Jean Gribomont entreprit d'inventorier plus attentivement la tradition indirecte constituée par les textes liturgiques, en particulier les bréviaires chaldéens et syriens, pour la période privilégiée du Carême et du Temps Pascal. Dans ce vaste matériau qu'il convient de manier comme toujours avec beaucoup de prudence, en raison des libertés que prennent les compilateurs liturgiques avec les œuvres originales, il a relevé un certain nombre de pièces dont il examine cas par cas l'authenticité pour conclure qu'elles pourraient bien contribuer, dans une mesure évidemment impossible à préciser, à combler le vide qui affecte pour nous le corpus pascal d'Éphrem². Mais tout cela demeure pure conjecture. Aussi la traduction que nous proposons dans le présent volume des « Sources Chrétiennes » se borne-t-elle rigoureusement aux pièces éditées par Beck et en reproduit-elle la numérotation, sauf à tirer parti, de manière extrêmement épisodique et ponctuelle, de certaines restitutions avérées par la recherche de Gribomont.

Quoi qu'il en soit du caractère relatif qui accompagne toujours ce genre de certitude, et au jugement concordant de Beck, de Gribomont et de Rouwhorst, l'authenticité des *Hymnes pascales* colligées par le premier dans le *Corpus* de

1. Cf. notre présentation de *Res I*.

2. J. GRIBOMONT a consigné le résultat de sa patiente enquête dans un article fondamental : « La tradition liturgique des hymnes pascales de S. Éphrem », *Par Or IV*, Kaslik (Liban) 1973, p. 191-244.

Louvain ne présente aucune difficulté¹, à l'exception de deux passages (*Cruc III*, 1 et *Res I*) dont nous traiterons en leur lieu. Si la datation de collections entières prête inévitablement à caution en raison des aléas des compilations ultérieures, la prière finale de *Res II*, manifestement inspirée par le désarroi consécutif à l'un des sièges de Nisibe par les Perses, incline à situer la composition des *Hymnes pascales* entre 338 et 363, cette dernière date correspondant au départ de l'hymnographe pour Édesse où il passa les dernières années de sa vie. Indice bien ponctuel sans doute, mais la forte tonalité anti-judaïque des *Azymes* va également dans ce sens, car ce combat caractérise de manière particulièrement accentuée la période nisibénienne du ministère d'Éphrem².

PANORAMA ET ANALYSE DES HYMNES PASCALES

Il convient de prendre dès l'abord une connaissance plus précise du contenu respectif des trois recueils (dont il est peu probable que les titres remontent à Éphrem), en gardant à l'esprit un fait important sur lequel Bernard Outtier a naguère éveillé l'attention : la communauté de schéma métrique entre plusieurs pièces, souvent corroborée par l'indication manuscrite *mênêh (bar qâlêh)* – « du même (ton) » – invite à discerner, sous le morcellement opéré par l'usage liturgique ultérieur, de plus vastes ensembles dont apparaît dès lors la cohérence originelle³.

1. À l'appui d'une telle certitude et du point de vue de la cohérence avec l'ensemble de l'œuvre d'Éphrem, on ne manquera pas de relever les nombreux points de contact avec le *Commentaire de l'Évangile concordant ou Diatessaron* (SC 121) ; ils seront signalés au fil de la traduction.

2. Cf. ROUWHORST, t. I, p. 12-13.

3. Cf. B. OUTTIER, « Contribution à l'étude de la préhistoire des collections d'hymnes d'Éphrem », *Par Or VI-VII*, Kaslik (Liban) 1975-1976, p. 49-61 ; à titre d'exemple, l'auteur présente une traduction suivie de *Az I-II* et *Virg XI* a qui forment de surcroît un même ensemble alphabétique.

Les Azymes

Isométriques et solidaires dans la constitution d'une série alphabétique, Az I-II ont été vraisemblablement placées par le compilateur de B en guise d'ouverture au recueil, sans doute parce qu'elles font entendre d'emblée le thème majeur de la venue du Christ et de l'endurcissement des juifs. Az III-XXI forment le véritable corps de la collection, toutes à leur tour sur le même mètre, le plus alerte de ceux dont use Éphrem. Dans ce noyau dur des *Azymes*, œuvre de combat comme l'étaient à bien des égards les « Berceuses » de Noël (*Nat V-XX*), nous avons cru retrouver sous le découpage de la tradition manuscrite une sorte de partition en plusieurs cycles plus ou moins amples et qui tirent d'un thème commun leur relative unité : le cycle de l'agneau (III-VI) ; le cycle de la mer (VIII-IX) ; le cycle de la Passion, que l'on pourrait intituler encore « Méditations christologiques » (XII-XVI) ; le cycle de l'azyme (XVII-XIX) ; XX-XXI constituent une sorte de finale. Outre son caractère polémique, le recueil se caractérise par le recours habituel aux parallélismes scripturaires et par une certaine allure populaire qui, sans contrevenir à la subtilité littéraire, devait servir avantageusement la mémorisation.

La Crucifixion

Si l'agneau était le dénominateur commun des *Azymes*, la Passion forme ici le centre du propos, sous le double aspect événementiel et dramaturgique. Sur le critère des schémas métriques – tous plus complexes que ceux de la série précédente – un regroupement important est derechef à opérer entre *Cruc III*, VIII et IX qui enchaînent des macarismes relatifs à des lieux, à des instruments ou à des personnages de la Passion. C'est encore à une sorte de libre promenade dans le récit évangélique que procèdent *Cruc IV-V*, pièces également isométriques qui enluminent des détails de la Passion. Tandis que *Cruc II* entretient des affinités avec la typologie des *Azymes*, *Cruc VI* s'attache à un problème délicat d'exégèse et *Cruc VII* dessine le motif – au sens esthétique) de la croix. D'entrée de jeu, *Cruc I* avait situé la genèse de la Passion dans le drame « passionnel » qui se

noue entre le Seigneur (Jésus) et Israël, reproduisant ainsi en tête de recueil l'intonation anti-judaïque de Az I-II.

La Résurrection

Mis à part le festival thématique de *Res I* dont, comme nous l'avons déjà signalé, l'authenticité prête à discussion, la cohérence d'inspiration est évidente : il s'agit d'une même célébration de la Pâque, sous son aspect de fête printanière, intimement associée au mois de *Nisan* (avril) ; deux ensembles isométriques se dégagent, d'une part *Res II-III* et d'autre part *Res IV-V*, dont il n'est pas interdit de supposer qu'ils correspondent à deux « variations » liturgiques peut-être indépendantes et espacées dans le temps du ministère nisibénien d'Éphrem. Fait surprenant : mis à part *Res IV*, 10, 13-14, rien qui fasse directement référence aux évangiles de la résurrection.

LA PÂQUE D'ÉPHREM

À la simple énumération des trois recueils, la tentation serait grande d'affecter chacun aux trois volets successifs d'une dramaturgie pascale conçue sur le schéma rigide Cène-Passion-Résurrection. Mais leur physionomie respective comme la circulation des thèmes qui les rendent homogènes interdisent un tel simplisme et c'est sur de tout autres indices qu'ils confirment l'existence du *triduum* qui les inspire¹. Au vrai la question que se pose le lecteur attentif des *Hymnes pascales* a vite fait de se formuler ainsi : à quelle forme de célébration pascale servent-elles d'orchestration ? Il faut avouer d'emblée qu'à s'en tenir au strict matériau qu'elles fournissent, leur cadre liturgique demeure une énigme. Pour la résoudre au moins partiellement, Rouwhorst a tenté et magistralement réalisé, sur la base d'un minutieux travail de

1. La répartition en trois recueils trahit une conception chronologique qui n'est pas spontanée à Éphrem et lui est donc très probablement postérieure : cf. J. GRIBOMONT, « Le triomphe de Pâques d'après S. Éphrem », *Par Or IV*, Kaslik (Liban) 1973, p. 149-150.

critique tant externe qu'interne, une reconstitution de la Pâque telle qu'elle se célébrait à l'est d'Antioche aux III^e et IV^e siècles. C'est sur son enquête que nous nous appuyons ici¹. Le fait essentiel qu'il convient de dégager pour une juste intelligence des *Hymnes pascales* se résume de la manière suivante : la célébration qu'elles reflètent, quoique de type postnicéen, véhicule en réalité maints éléments propres à ses origines quartodécimanes. De là vient ce « caractère archaïque »² qui, partout diffus dans le recueil, ne manque pas de surprendre si on le compare à d'autres monuments de la littérature patristique contemporaine. Pareille rémanence quartodécimane fait pour une part notable l'originalité de la collection, document privilégié qui révèle, un peu à la manière d'un négatif photographique, les importantes mutations rituelles et théologiques qui ont affecté la célébration pascale au cours du IV^e siècle.

Rappelons à grands traits cette évolution. Jusqu'au concile de Nicée, les chrétiens de Syrie hellénophone et de Mésopotamie ont connu l'usage d'une Pâque quartodécimane (celle des origines judéo-chrétiennes) dont les accents propres nous sont perceptibles à travers l'homélie de l'asiatique Méfiton *Sur la Pâque* (entre 160 et 170) et dont le schéma se révèle à l'analyse stratigraphique du vingt et unième chapitre de la *Didascalie des Apôtres*, écrit vraisemblablement originaire de la Syrie du Nord et anténicéen quant à son noyau primitif. Célébrée en même temps que la Pâque juive, dans le cadre d'une vigile nocturne du 14 au 15 *Nisan* jusqu'au chant du coq, elle s'affirme face à celle-ci comme une « anti-Pâque »³ ; caractérisée par un ferme appui typologique sur

1. Le cadre nécessairement limité de cette introduction nous contraint à ne donner que les grands linéaments de l'enquête menée par ROUWHORST dans le quatrième et substantiel chapitre de son « Étude » (t. I, p. 128-203), lequel se recommande aujourd'hui comme un instrument indispensable à l'intelligence des *Hymnes pascales*.

2. ROUWHORST, t. I, p. 128.

3. L'expression, fort heureuse en effet pour caractériser la Pâque quartodécimane, est de ROUWHORST (cf. t. I, p. 192).

la saga d'*Exode* 12 et assortie d'un jeûne à caractère protestataire¹, elle commémore principalement la Passion du Seigneur, sa descente et sa victoire au shéol, puisque aussi bien à date ancienne la célébration de la Résurrection proprement dite était spécifiquement attachée au « jour du Seigneur » hebdomadaire (le souvenir de cette répartition mémorielle primitive s'avérera persistant² et l'on ne devra pas la perdre de vue dans l'évaluation des priorités théologiques des *Hymnes pascales*). Avec le concile de Nicée³, lequel ne fait qu'entériner un processus laborieux amorcé à Jérusalem vers 135, cette Pâque quartodécimane va se déplacer au vendredi et au samedi qui suivent le quatorzième jour du mois pascal, s'étoffant ainsi en un véritable *triduum*⁴. Le déplacement chronologique entraînera dès lors celui du centre de gravité de la *memoria* liturgique vers la vigile du samedi au dimanche, autrement dit vers le pôle de la Résurrection, comme si, du point de vue du *significat* théologique, la Pâque annuelle subissait l'attraction de la Pâque hebdomadaire (dominicale).

Or il est manifeste que, nonobstant leur adoption des usages nicéens, les chrétientés est-antiochiennes sont demeurées très attachées aux caractères comme aux accents de la Pâque antérieure, et que les consciences ont été plus lentes que les faits à avaliser cette première « réforme » liturgique. C'est un amalgame complexe entre prosélytisme nicéen et mentalité quartodécimane qui se fait jour dans l'*Exposé XII (de la Pâque)* d'Aphraate, texte qui reflète la même

1. Différent du jeûne ascétique solidaire de la période quadragésimale, laquelle se constituera de façons diverses avant la fin du IV^e siècle ; de ce jeûne protestataire, Rouwhorst a reconnu la trace jusque chez ÉPHREM (*Jej V*, 6-10 ; cf. t. I, p. 198-210).

2. Cf. V. SAXER, « Culte et liturgie », dans *Histoire du Christianisme*, t. I, *Le Nouveau Peuple (Des origines à 250)*, Paris 2000, p. 445-451, p. 484-485.

3. Sur les dispositions de ce concile relatives à la date pascale, cf. P. ÉVIEUX, dans la préface à l'édition des *Lettres festales* de CYRILLE D'ALEXANDRIE, SC 372, p. 80-88.

4. Cf. M.-Y. PERRIN, « Le nouveau style missionnaire : la conquête de l'espace et du temps », dans *Histoire du Christianisme*, t. II, *Naissance d'une chrétienté (250-430)*, Paris 1995, p. 608.

évolution que le chapitre vingt et unième de la *Didascalie* et dont la confrontation avec les *Hymnes pascales* d'Éphrem s'impose d'autant plus qu'il en est contemporain. Alors même qu'il milite pour la célébration pascale issue de Nicée contre des quartodécimans obstinés ou nostalgiques, Aphraate use d'une terminologie ambiguë qui trahit la prépondérance du pôle de la Passion¹, caractéristique de la Pâque quartodécimane, et met en œuvre toute une thématique connexe que nous retrouvons chez Éphrem. Quoi qu'il prêche fort habilement en faveur des « trois jours » (cf. l'argumentaire de *Cruc* VI), c'est bien au « vendredi johannique et à sa trame événementielle qu'Éphrem accorde lui aussi instinctivement la prépondérance : telle est en tout cas l'évidence qui s'impose massivement à la lecture des *Hymnes pascales*.

Grâce au témoignage indirect qu'apporte l'*Exposé XII* du Sage perse², éclairé lui-même par le chapitre 21 de la *Didascalie*, nous pouvons identifier comme suit le cadre liturgique familier à Éphrem. Mentalement héritière de l'ancienne célébration quartodécimane, la Pâque nisibénienne débute le vendredi (matin ou midi) pour se prolonger jusqu'à la nuit du samedi au dimanche. Le jeûne du vendredi et du samedi³, tout en conservant le caractère ascétique des jours précédents, se charge dialectiquement, affectivement, dans la perspective toujours latente d'une anti-Pâque (juive)⁴. La vigile du samedi au dimanche se déroule dans une église illuminée⁵ ; encore qu'Éphrem n'en dise mot – nous reviendrons plus loin sur l'explication et les implications de ce silence –, elle voit l'administration de l'onction prébaptismale

1. Ainsi la célébration pascale d'Aphraate qui s'étend manifestement de la nuit du jeudi au vendredi à celle du samedi au dimanche est elle appelée tour à tour « le grand jour de la fête » (XII, 5, SC 359, p. 575), « le grand jour de la Passion » (XII, 8, p. 578) « le vendredi » (XII, 12, p. 586).

2. APHRAATE dresse un sommaire instructif de la célébration pascale et de ses éléments : *Exposé XII*, 13, SC 359, p. 587.

3. Cf. *Res* II, 3.

4. Cf. *Jej* V, 6.

5. Cf. *Res* II, 3.

et du baptême¹ ; à la sixième heure (minuit), heure présumée de la résurrection², on rompt le jeûne et on célèbre l'eucharistie.

Reste à déterminer, si possible, le *sitz im leben* des *Hymnes pascales* et à préciser leur fonction. *Res* II jette là-dessus quelque lumière. Parmi les ingrédients de la grande vigile mentionnée ci-dessus, Éphrem lui-même énumère en effet expressément, à côté des lectures³ et des « explications » (*tūrgâmé*) dispensées par l'évêque sur les textes bibliques, les « hymnes » (*madrâšé*) dont l'exécution revient aux vierges⁴. C'est évidemment sa propre contribution liturgique qu'il désigne, après s'être évoqué lui-même dans son rôle de compositeur inspiré⁵. Cette importance structurelle de l'hymnologie dans la célébration pascale est corroborée de manière significative par le reportage de la pèlerine Égérie au sujet de la liturgie en vigueur à Jérusalem dans les années 380 ; les mentions des hymnes y fourmillent, à toutes les grandes étapes de la semaine sainte⁶, à tel point que la présence massive de cet élément laisse supposer que le répertoire disponible devait être considérable. On comprend mieux, dès lors, la prolixité d'un Éphrem dont les lacunes de la tradition manuscrite nous occultent néanmoins les dimensions réelles ; ses longues variations thématiques, entretenant

1. Cf. APHRAATE, *Exposé XII*, 10, SC 359, p. 582-584 ; pour ce qui est d'Éphrem on peut s'appuyer tout au plus sur *Cruc* III, 8 ; IV, 16 et surtout *Res* III, 15 ; voir aussi *Jej* V, 1.

2. Cf. *Cruc* VI, 19.

3. Cf. *Res* II, 6 ; nous ne pouvons apercevoir le lectionnaire utilisé qu'à travers les hymnes ; tout donne à penser que Ex 12-15 et les récits évangéliques de la Passion constituaient de grands massifs de cet ensemble.

4. Cf. *Res* II, 9.

5. Cf. *Res* II, 5.

6. Il serait fastidieux de relever toutes les occurrences ; nous retiendrons seulement celle-ci, pour la vigile du lundi au mardi, au Martyrium : « Ad nona autem omnes (...) colligent se et ibi usque ad horam primam noctis semper ymni et antiphonae dicuntur. » (*Journal de voyage*, 32, 1, SC 296, p. 274-276) ; et cette autre, pour la nuit du vendredi au samedi : « et tota nocte dicuntur ibi ymni et antiphonae usque ad mane. » (37, 9, p. 290).

un rapport organique très étroit avec les lectures, s'inscrivent aisément dans le cadre vigiliaire que nous fait apercevoir Égérie. L'hypothèse est très séduisante, en tout cas, pour les grandes rhapsodies susceptibles de reconstitution partielle : Az III-XXI et *Cruc* III-VIII-IX. Quant à *Res* II-III et IV-V, c'est plutôt dans un cadre processionnel – et diurne –, abondamment illustré lui aussi par Égérie¹, que nous serions enclin à les situer, attendu qu'elles évoquent avec prédilection le plein air, le paysage pascal. De nature profondément « intertextuelle » dans la mesure où elles espacent et intériorisent les textes de l'Écriture entendus, les hymnes sont en réalité des passe-temps liturgiques à travers lesquels s'expriment tour à tour la polémique, la propagande, la catéchèse et la méditation. Elles ne se comprennent en tout cas que sur le fond d'une structure ecclésiale très ferme et de déploiements liturgiques puissants, d'allure déjà « byzantine », dirait-on volontiers (cf. *Res* II). À cet égard, nous sommes dans un tout autre monde que celui d'Aphraate.

MOTIFS THÉOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES

Le double patrimoine génétique de la célébration pascalle connue d'Éphrem, à la fois quartodéciman et postnicéen, explique la physionomie théologique des *Hymnes pascales*, ses traits saillants, mais aussi ses traits moins marqués, voire quasiment inexistantes. Il y a par conséquent quelque à-propos à caractériser d'abord pareille théologie de manière négative, en y repérant l'absence de deux éléments emblématiques de la littérature pascalle ancienne, lesquels, au demeurant, ne sont pas sans lien. Le premier est le baptême, qui occupe ici une place étonnamment minime ; de fait, si Éphrem développe bien dans ces hymnes une typologie, ce

1. Cf. ÉGÉRIE, *Journal de voyage* 31, 1, SC 296, p. 272 ; 36, 2, p. 280 ; 39, 2, p. 292 ; autant de textes qui, parmi bien d'autres, montrent que d'un point de vue fonctionnel l'hymne entretient autant de rapports avec le déplacement liturgique qu'avec la station liturgique (vigiliale).

n'est point de ce côté-là¹. Rouwhorst a diagnostiqué à l'origine de cette absence le simple fait que le baptême pascal était d'introduction somme toute récente dans les usages de l'Église de Nisibe ; cette « nouveauté » consécutive à Nicée « n'avait pas encore eu le temps de marquer profondément la théologie pascale² » d'Éphrem chez qui, nous allons le voir, un autre élément thématique jouera un rôle de suppléance. L'autre point aveugle est la rareté des références pauliniennes, indice de ce que la théologie paulinienne – la sotériologie surtout – n'est pas prégnante dans la pensée d'Éphrem ; si cette absence caractérise l'ensemble de son œuvre, elle se fait ici particulièrement sensible³. Fidèle à son génie propre comme à celui de sa culture, c'est bien davantage par le biais des symboles que par celui de la spéculation qu'Éphrem aborde le mystère pascal ; priorité qui se traduit par l'ascendance et la matière indéniablement johanniques de nos hymnes.

Un « anti-judaïsme » sans nuances qui appelle une interprétation nuancée

Parmi les notes de celles-ci, l'une des plus soutenues – des plus difficilement audibles aussi de prime abord pour un lecteur moderne⁴ – est un anti-judaïsme qui, au vu de l'ensemble du corpus éphrémien, semble atteindre ici son paroxysme (avec Az XVII-XIX en particulier). Avec une évi-

1. Une typologie proprement baptismale se rencontre néanmoins dans les *Hymnes sur l'Épiphanie* (I, 6 ; V, 7 ; VII, 6) dont l'authenticité n'est pas certaine.

2. ROUWHORST, t. I, p. 201 ; voir aussi p. 84-85, 115.

3. GRIBOMONT a repéré ce fait et en a étudié la portée sur la base d'une solide enquête statistique : « Les hymnes », p. 172-182.

4. Cf. D. CERBELAUD, « L'anti-judaïsme dans les *Hymnes de Pascha* d'Éphrem le Syrien », *Par Or* XX, 1995, p. 201-207. Mais plutôt que de moraliser sur cet aspect de l'œuvre d'Éphrem en projetant sur lui les ombres d'une histoire bien postérieure, il importe à la fois d'en analyser les caractères génétiques et de le rééquilibrer par une juste considération du « judaïsme » d'Éphrem, non moins important et insuffisamment aperçu. En ce qui concerne les *Hymnes pascales*, il apparaît par exemple dans l'évocation de la *Shékinnah* en Az XIII, 18-21 et, plus fondamentalement encore, dans cette vision nuptiale des rapports

dente partialité¹ et au prix d'acrobaties exégétiques², Éphrem rejette unilatéralement la responsabilité de la Passion sur les juifs³ désignés comme « fous⁴ », « endurecis⁵ », « crucifieurs⁶ » et fait du personnage tragique de Judas une sorte de bouc émissaire de son acharnement⁷. Pareille virulence s'explique d'abord – à défaut de se légitimer – par l'atavisme quartodéciman de la Pâque orchestrée par Éphrem⁸, puisque aussi bien, nous l'avons vu, un anti-judaïsme de constitution caractérisait « l'anti-Pâque » primitive et faisait partie de sa tonalité. À ce premier facteur s'en ajoute un autre, à la fois conjoncturel et héréditaire, qui tient à la promiscuité même dans laquelle vivent la communauté juive et la communauté chrétienne de Nisibe ; promiscuité d'autant plus conflictuelle que l'une et l'autre sont en réalité profondément cousines, à tel point que la seconde manifeste à l'occasion certains réflexes judaïsants, propres à son ascendance culturelle et religieuse⁹. Les mesures prises à Nicée s'étaient inscrites elles-mêmes dans un projet avoué de désolidarisation chronologique des deux Pâques antagonistes.

Il est probable qu'en soulignant de manière si insistante la caducité du culte juif et en stigmatisant l'usage de l'azyme jusqu'à le diaboliser¹⁰, Éphrem vise bien moins les juifs eux-mêmes, en définitive, qu'une certaine fraction (ou tentation) judaïsante de sa propre communauté et, plus probablement

de Yahvé-Jésus avec Israël dont nous parlerons bientôt. Pour une réévaluation du problème, voir notre article « Éphrem le Syrien et le judaïsme », dans *Études Bibliques et Proche-Orient ancien. Mélanges offerts au Père Paul Feghali*, Beyrouth 2002, p. 343-352.

1. Pilate est un « juste » : cf. *Cruc IV*, 6-7 ; VIII, 7.

2. Voir les procédés de cristallisation thématique autour du « voile » (*Az V*, 6 ; *Cruc IV*, 3-6) et du « roseau » (*Cruc V*, 11-14).

3. Cf. *Az V*, 6-9 ; *Cruc IV*, 2.

4. *Cruc VIII*, 3.

5. *Az I*, 1.

6. *Az I*, 18 ; XIII, 28.

7. Cf. *Az XIV*, 13-22.

8. Cf. ROUWHORST, t. I, p. 197.

9. Cf. M.-J. Pierre, introduction aux *Exposés d'APHRAATE*, SC 349, p. 89-93.

10. Cf. ROUWHORST, t. I, p. 124-126.

encore, tous les hérétiques contemporains, entremêlés à la controverse anti-juive¹ ; il en va comme si tous ces opposants, eux-mêmes fort divers il est vrai, se trouvaient répertoriés dans le « Peuple » et comme si cette notion avait en réalité valeur bien moins politico-religieuse que théologique, catégorielle et exemplaire. La violence des accents d'Éphrem, au demeurant enracinée dans la tradition du prophétisme biblique, remplit une fonction à la fois dissuasive et prophylactique. À travers les « juifs » – terme encore si évidemment et commodément lesté ici de cette charge dialectique et dramaturgique qu'il possède dans le quatrième évangile – c'est fondamentalement une attitude « générique » qui se trouve fustigée : attitude diamétralement opposée à l'obéissance de la foi et, aux yeux d'Éphrem, partagée alors par un trop grand nombre. Du reste soyons clairs : les juifs du IV^e siècle regardent depuis longtemps le culte sacrificiel comme une histoire ancienne et il est fort improbable, de surcroît, qu'ils soient les lecteurs immédiats d'Éphrem, lequel tempête manifestement à l'usage interne. Si Éphrem visait vraiment ces juifs contemporains, il se battrait contre des moulins et ses textes n'auraient plus guère de sens. Sauf à commettre une grave erreur d'interprétation, on se gardera donc de minimiser, au bout du compte, l'aspect relativement formel que revêtent en l'occurrence charges et caricatures : l'hymnographe moralise et poétise à la fois, pour la gouverne de sa communauté².

1. Voir par exemple *Az IV*, 22 ; *Cruc V*, 6, 10-11, 16.

2. L'appréciation la plus objective et la plus nuancée, nous semble-t-il, de l'attitude d'Éphrem, se trouve condensée par M.-J. PIERRE dans une remarquable note de lecture : cf. *REAug* 42/1, 1996, p. 191-192. Nous ajouterions volontiers à ce bilan la remarque suivante : en accusant les traits du « Peuple », Éphrem fait exemple ; il fait symbole aussi. On peut dès lors émettre l'hypothèse, sans prétendre ici l'approfondir, que l'« anti-judaïsme » d'Éphrem fait lui-même partie du vaste système symbolique sur lequel se fonde son œuvre, qu'il en est en définitive une pièce parmi d'autres. Au reste, pareil processus de symbolisation de l'histoire, autrement dit de conversion de l'histoire et de ses acteurs en symboles, ne comblerait-il pas, chez les Anciens, la lacune d'un sens historique qui est aujourd'hui le nôtre et qu'ils n'avaient pas encore développé ?

L'Agneau et la Mer

Ce n'est pas l'un des moindres paradoxes des *Hymnes pascales*, assurément, que l'antijudaïsme du ton s'y rencontre avec la richesse vétérotestamentaire du matériau utilisé comme de la typologie mise en œuvre. Une simple enquête statistique s'avère à cet égard révélatrice : face à 186 citations (au sens large) du Nouveau Testament, on n'en dénombre pas moins de 107 pour l'Ancien, et dans ce dernier ensemble pas moins de 30 pour le seul livre de l'*Exode*, dont 13 pour le douzième chapitre, évidemment capital. Pareille priorité de référence confirme, à date tardive, le rôle fondamental que jouait le texte législatif d'Ex 12 dans le déroulement liturgique de la Pâque judéo-chrétienne primitive¹. Tout porte à penser que la série des *Azymes* en particulier devait accompagner de près la lecture d'Ex 12-14. Parmi tous les « symboles » (*râzé*) mobilisés pour le festival hymnologique, celui de l'agneau possède une place éminente, mieux, une sorte de transversalité qui fait de lui, pour ainsi dire, le fédérateur de toutes les pièces du recueil. C'est en lui qu'aboutit tout le dynamisme typologique² qui, pour Ephrem, se confond avec celui de l'histoire même du salut. L'immolation de l'agneau figuratif est au centre du propos et c'est à partir d'elle qu'Éphrem développe une théologie eucharistique et sacrificielle³ qui semble bien prendre ici la place de cette théologie baptismale dont nous avons constaté la quasi-inexistence, puisque aussi bien le Passage de la Mer lui-même constitue davantage pour lui une « matière » épique (Az VIII-IX) que le motif d'une typologie sacramentelle. Choisie comme point de mire par le poète-théologien, la manducation de l'agneau traditionnel par Jésus-Agneau véritable, au cours de son dernier repas, symbolise en quelque manière l'essence même et le fonctionnement du *râzâ* éphrémien : réalité synthétique à

1. L'identité de « pré-texte » scripturaire, à savoir Ex 12, apparente indéniablement les *Hymnes pascales* d'Éphrem à l'*Homélie sur la Pâque* de Mélicon : voir le début de cette dernière et son commentaire en SC 123, p. 61, 25, 131-133.

2. Cf. Az VI, 12 ; XII, 4 ; XIV, 24 ; XIX, 4 ; *Cruc* III, 11.

3. Cf. Az II, 2-3, 5-8 ; XIV, 23 ; XIX, 2 ; *Cruc* II ; *Res* I, 1, 12.

double entrée, pour autant qu'elle se fonde sur l'intégration réciproque du figurant et du Figuré dans ce que Gribomont appelle « une relation de quasi-identité¹ ». Jetant comme un démenti sur les outrances d'un anti-judaïsme farouche, l'angle de vue judaïquement traditionnel des *Hymnes pascales*, si solidaires du grand Récit fondateur du Peuple, fait d'elles – osons le mot – une variété tardive et fort originale de « haggadah » pascale, confirmée par des séquences d'allure midrachique telles que Az IX, 6-19. C'est dans ce sémitisme aussi fondamental qu'involontaire que réside incontestablement l'une des sources majeures de l'intérêt qu'elles suscitent comme du charme inédit qu'elles exercent encore sur nous. Reste que, à la différence des commentaires d'Aphraate, ces reconstructions « midrachiques » s'écartent tout de même du fonctionnement traditionnel du midrach juif et, pour autant, s'apparentent davantage au légendier ou à la production apocryphe.

La « Passion » d'Éphrem : dramaturgies et méditations

Dans la constante mise en rapport de l'œuvre de vie accomplie par le Christ sur le bois de la croix avec l'œuvre de mort perpétrée par Adam au paradis², nous retrouvons bien sûr l'orientation protologique qui caractérise la pensée d'Éphrem. À défaut d'exploiter les thèmes familiers du paulinisme et de se construire autour du concept juridique de satisfaction, la sotériologie mobilise bien plus volontiers la notion biblique de libération³ et les images du Christ-Médecin*, Remède* et Pasteur*⁴. Mais la « Passion » élaborée au fil des *Hymnes pascales* manifeste surtout son originalité dans le double biais dramaturgique par lequel l'événement central du salut se trouve abordé. Premièrement, c'est dans le cadre nuptial de l'Alliance contractée par Dieu avec son Peuple qu'Éphrem situe spontanément la rupture entre Jésus, Époux et Roi, et la Jérusalem de son

1. GRIBOMONT, « Les hymnes », p. 181.

2. Cf. Az I, 8, 10 ; IV, 16 ; XIV refr. ; XVII, 10-11 ; *Cruc* IV, 2 ; VIII, 1-2 ; *Res* I, 1 ; GRIBOMONT, « Les hymnes », p. 181 ; ROUWHORST, t. I, p. 94-96.

3. Cf. Az VIII-IX.

4. Cf. Index thématique.

temps, cette « Fille de Sion » dont la félonie reproduit celle de l'Israël du désert fabriquant le veau d'or¹. Cette interprétation fondamentale de la Passion comme drame conjugal dénote une profonde homogénéité, non seulement avec une thématique biblique de premier ordre, mais encore, fût-ce de façon négative, avec toute une relecture rabbinique de l'histoire d'Israël que cette dernière suggérait. D'autre part, moyennant allégories et personnification des protagonistes (Pharaon, l'Égypte, la Mort, le Shéol), c'est un véritable « jeu » théâtral qui s'ébauche au passage² ou s'affirme franchement³; dans le droit fil de la tradition judéo-chrétienne⁴, la Descente aux enfers y fait figure d'acte majeur⁵. Éphrem fait ici des incursions vers un genre extrêmement animé, voire truculent, qui connaîtra une grande vogue dans le public syrien et byzantin et qu'illustrent par exemple les « Homélies dramatiques » mises sous le nom d'Éusèbe d'Alexandrie, de Jean Chrysostome et d'Épiphanie, et surtout plusieurs *kontakia* de Romanos le Mélode⁶. Bien mieux que de grands développements spéculatifs, pareille mise en scène du « mystère » pascal – on n'est guère éloigné ici du sens médiéval de ce mot – servait à merveille les desseins

1. *Cruc I* et *Res III* sont les deux pièces majeures de cette thématique; voir aussi *Az XIII*, 23.

2. Cf. *Az XVI*, 5-7; *Cruc VIII*, 12 et 14; *Res III*, 10-11; *IV*, 2.

3. Le genre est tout à fait prégnant en *Az III-IV*.

4. Cf. J. DANIELOU, *Théologie du Judéo-Christianisme*, Paris 1991², p. 295-311.

5. Cf. J. TEIXIDOR, « Le thème de la Descente aux enfers chez saint Éphrem », *OS* 6/2, 1961, p. 25-40, avec plusieurs textes des *Carmina Nisibena* à l'appui.

6. Cf. J. Grosdidier de Matons, introduction aux *Hymnes XXXV, XXXVIII, XLII et XLV* de ROMANOS, *SC* 128, p. 149, 269-276, 455-456, 565-566. Le scénario de la défaite de la Mort et de l'Enfer trompés sollicite volontiers la typologie de Jonas et du monstre marin (cf. CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèse baptismale XIV*, 17-20, *PG* 33, 848) ou encore, en particulier chez les Cappadociens, l'imagerie de l'hameçon désignant la divinité du Verbe dissimulée sous l'appât de sa nature humaine: cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Discours catéchétique XXIV*, *SC* 453, p. 254; GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours* 39, 13, *SC* 358, p. 178; PSEUDO-ATHANASE, *Sur la passion et la croix du Seigneur* 31, *PG* 28, 240; *Quaest. Al 20*, *ibid.*, 793.

d'Éphrem prédicateur et catéchète. Sans doute est-ce le même tour populaire et la même volonté de faire impression qui expliquent la prédilection de l'hymnographe pour certains épisodes spectaculaires de la Passion: le soleil obscurci, le grand cri de Jésus et le rideau du Temple déchiré¹. Au demeurant la thématique solaire, récurrente et de premier plan, rend manifeste la solidarité d'Éphrem avec un siècle qui construit de bien des manières toute une représentation esthétique-politique de la Croix, insigne lumineux de la « victoire »².

Sous la simplicité de l'appareil conceptuel, bien souvent secondée par celle de la métrique, sous l'éclectisme de l'évocation que corrige sans cesse une véhémence d'épopée, on s'apercevra néanmoins bien vite que c'est à une authentique contemplation théologique de la Passion qu'Éphrem convie ses auditeurs. En de longues séquences apparentées à des « Impropères »³, il se plaît à énumérer maints contrastes⁴, à composer maintes harmonies paradoxales entre les humiliations du Christ et les manifestations vétérotestamentaires ou néotestamentaires de sa « Puissance » (*haylâ*); car celle-ci – et c'est là pour Éphrem le cœur du mystère – demeure latente à travers la kénose, de même que sa « Volonté » (*yébyânâ*) souveraine⁵, l'une et l'autre n'étant en réalité, dans la terminologie du poète-théologien, que des

1. D'un point de vue statistique, on notera que les chapitres 26-27 de Matthieu totalisent 51 citations, les chapitres 18-19 de Jean 17; Mt 27, 45 et Mt 27, 50-51 sont les péripécies néotestamentaires les plus souvent citées ou exploitées dans les *Hymnes pascales*.

2. Cf. P. SKUBISZEWSKI, *La croix dans le premier art chrétien*, Paris 2002, p. 41-42; P. BERNARD, « Les temps de la liturgie », dans *Histoire du Christianisme*, t. 3, *les Églises d'Orient et d'Occident*, Paris 1998, p. 1024-1025.

3. Sur l'origine syrienne de la pièce liturgique qui porte ce nom dans la liturgie latine du Vendredi Saint, cf. A. BAUMSTARCK, « Der Orient und die Gesänge der Adoration crucis », *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft* II, 1922, p. 1-17.

4. Cf. ROUWHORST, t. I, p. 96-97.

5. Cf. *Az XIII-XVI* et *XX*.

désignations équivalentes de la nature divine¹. Le Christ aux outrages d'Éphrem est toujours un Christ en majesté, comme le suggère admirablement Az XIII, centre de gravité, pensons-nous, de tout le recueil.

Le sacre du Printemps

Tout cela dit, et nonobstant les violences déjà déplorées plus haut, l'impression dominante que le lecteur conserve des *Hymnes pascales* est décidément celle d'une singulière fraîcheur qui leur vient d'un thème printanier exploité avec autant de richesse que de grâce². Présent dans les deux premières collections du recueil³, ce lyrisme théologiquement orienté se donne libre carrière dans la troisième au point d'en faire la substance. Muet sur le jour précis et la semaine de la célébration pascale, Éphrem a fait du mois pascal, *Nisan*, le héros et le destinataire privilégié de ce cycle hymnologique. Sans doute n'a-t-il pas, dans la littérature patristique de son siècle et du suivant, l'apanage de l'évocation du printemps en lien avec la fête de Pâques⁴ : depuis que Nicée a rendu cette dernière définitivement

1. Les *Hymnes pascales* contiennent plusieurs formulations d'une christologie duelle : le Christ est « d'en haut » et « d'en bas » (Az XV, 26), « Dieu » et « corps » (Az XV, 27), « céleste et terrestre » (Az XVI, 30), « Fils » et « corps » (Az XVI, 31) ; christologie de synthèse aussi, puisque le Christ réalise un « mélange » (*hūltānā*) entre divinité, humanité, sacerdoce et royauté (Res I, 12).

2. Pour une analyse détaillée, cf. ROUWHORST, t. I, p. 177-122 ; du même, « L'évocation du mois de *Nisan* dans les hymnes 'Sur la Résurrection' d'Éphrem de Nisibe », *IV Symposium Syriacum* 1984, OCA 229, Rome 1987, p. 101-110.

3. Cf. Az VIII, 4-16 ; IX, 1 ; *Cruc* VII, 1-3.

4. Cf. EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Sur la solennité pascale*, PG 24, 696-697 ; CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèses baptismales* IV, 30, PG 33, 492-493 ; XIV, 10, *ibid.* 836 ; GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours* 44 (*Sur le Dimanche nouveau*), 10, PG 36, 617-620 ; GRÉGOIRE DE NYSSE, *Lettre* 12, 1, SC 363, p. 191 ; AMPHILOQUE D'ICONIUM, *Homélie* 7, 1-2, CCSG 3, p. 155-156 ; CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Lettres festales* 2, 3, SC 372, p. 197-203 ; AMBROISE DE MILAN, *De Isaac et anima* IV, 35, PL 14, 540 ; ZÉNON DE VÉRONE, *Tractatus* 45, PL 11, 501 ; GAUDENCE DE BRESCIA, *Tractatus* 1, PL 20, 845. Sur cette thématique chez les Pères, voir H. RAHNER, « Osterlyrik der

solidaire du solstice printanier, les Pères ne se sont pas fait faute de broder, en le christianisant, sur un topos favori de la poésie profane¹. À cet égard comme en bien d'autres, Éphrem manifeste l'enracinement hellénistique de sa culture, parfois insuffisamment pris en considération. Reste que l'explication d'une présence si massive et du rôle tout à fait central dévolu ici à la célébration du renouveau de la nature doit être cherchée ailleurs. Il en va comme si elle était inversement proportionnelle à celle de la Résurrection même, étonnamment réduite. Aussi pouvons-nous établir, à la suite de Rouwhorst encore², qu'il s'agit là, en partie du moins, d'une thématique de substitution : Éphrem, hymnographe attitré d'une Église de mentalité quatordécimane encore marquée et d'« inculturation » nicéenne somme toute récente, ne savait trop, sans doute, comment orchestrer le dimanche particulier de Pâques ; pour pallier cet embarras, il en a fait une fête du Printemps personnifié, laquelle lui permettait de situer le mystère pascal dans cette perspective cosmique et paradisiaque où il se meut avec tant d'aisance. On ne saurait négliger en effet qu'autour de *Nisan*, mois commun de la création d'Adam, de la conception du Christ et de sa remontée du shéol, se réalise une subtile cristallisation de thèmes protologiques et christologiques. En outre, en privilégiant la thématique printanière, Éphrem – nouveau paradoxe de son antijudaïsme militant – renoue avec un caractère tout à fait génétique de la pâque juive, laquelle était bien, à l'origine, une fête pastorale de printemps³. Qu'il nous

Kirchenväter», *Schweizerische Kirchenzeitung* 110, 1942, p. 169-172 ; « Osterlicher Frühling », *Wort und Wahrheit* 4, 1949, p. 241-248 ; « Osterliche Frühlingslyrik bei Kyrillos von Alexandria », *Paschatis Solemnia, Studien zur Osterfeier und Osterfrömmigkeit*, Herder 1959 ; J. DANIELOU, *Bible et Liturgie*, Paris 1950, p. 388-395.

1. Cf. MÉLÉAGRE DE GADARA, *Anthologie grecque* IX, 363 (t. VIII, Paris 1974, CUF, p. 5-6) ; LUCRÈCE, *De Natura rerum* I, 10-16 ; VIRGILE, *Géorgiques* II, 323-345 ; HORACE, *Odes* I, 4.

2. Cf. ROUWHORST, t. I, p. 203.

3. Avant l'Exil *Nisan* s'appelait *Abib*, le « mois des épis » : cf. Ex 13, 4 ; 23, 15 ; 34, 18 ; Dt 16, 1 ; J. VAN GOUDOEVER, *Fêtes et Calendriers bibliques, Théologie historique* 7, Paris 1967, p. 23-30 ; J. HENNINGER, *Les fêtes de printemps chez les Sémites et la Pâque israélite*, Paris 1975, p. 61 et note 126, avec bibliographie.

soit permis, pour finir, d'avancer une ultime interprétation. Le lyrisme printanier d'Éphrem, atteignant ici des sommets, ne relève pas de la simple convention littéraire ni du subterfuge théologique : en profonde harmonie avec le tempérament poétique et spirituel de l'auteur, il illustre à merveille le portrait que dressera de lui Jacques de Saroug, son seul biographe digne de foi :

Cet homme fut un autre avril (*nisan*) en son pays entier ;
Nos églises, comme de fleurs, se sont réjouies de ses hymnes¹.

Deux traductions françaises intégrales des *Hymnes pascales* ont déjà vu le jour, l'une de G.A.M. Rouwhorst (1989) et l'autre de D. Cerbelaud (1995). Pour mener à bien sa tâche, à la fois support et complément de sa remarquable enquête, le premier, dont le français n'est pas la langue maternelle, reconnaît avoir bénéficié du concours du R. P. F. Graffin et plus encore du R. P. F. Bourdeau². Quant au second, il déclare d'emblée son parti pris conscient de littéralité stricte³. L'existence de ces deux instruments n'entamait pas, pensions-nous, le bien-fondé d'un troisième essai. Outre qu'il vise lui aussi à cette fidélité – nécessairement analogique – qui est le propre de toute traduction, son originalité consiste dans une attention particulière à la donnée métrico-rythmique, structurellement si importante et que devrait honorer quiconque se propose de rendre le génie d'Éphrem plus intégralement présent et sensible. Aussi, dans la mesure où le terme ne connote aucune idée d'enjolivement gratuit, mais exprime plutôt la volonté de « conférer » avec Éphrem, affirmons-nous volontiers, sauf à reconnaître les limites de sa mise en œuvre, la nature littéraire de notre propre projet.

1. JACQUES DE SAROUG, *Homélie sur Mar Éphrem* 150, PO XLVII, p. 62-63 ; on notera que la même homélie développe un long parallèle entre Éphrem et Moïse, à la fois passeur de la Mer et instructeur des chœurs musicaux (Ex 14-15).

2. Cf. ROUWHORST, t. I, p. XII.

3. Cf. CERBELAUD, *Éphrem. Célébrons la Pâque*, p. 14.

Nous tenons enfin à exprimer ici toute notre gratitude à l'égard de Marie-Joseph Pierre qui a bien voulu relire cet ouvrage et qui, nous apportant l'inestimable concours de sa familiarité avec Aphraate et la littérature judéo-chrétienne, nous a amené à nuancer davantage encore notre interprétation de « l'antijudaïsme » d'Éphrem et nous a suggéré plus d'un rapprochement lumineux.

BIBLIOGRAPHIE ET ABRÉVIATIONS

I. ÉDITIONS CRITIQUES ET TRADUCTIONS

Éditions critiques

- TH. J. LAMY, *Sancti Ephraem Syri Hymni et Sermones*, t. I, Malines 1882, p. 567-713 : quinze hymnes *Sur les Azymes* et huit hymnes *Sur la Crucifixion* ; t. II, 1886, p. 742-774 : quatre hymnes *Sur la Résurrection* (avec traduction latine).
E. BECK, *Des Heiligen Ephraem des Syrers Paschahymnen*, CSCO 248, *Scriptores syri* 108, Louvain 1964.

Traductions intégrales

Traduction allemande

- E. BECK, *Des Heiligen Ephraem des Syrers Paschahymnen*, CSCO 249, *Scriptores syri* 109, Louvain 1964.

Traduction italienne

- I. DE FRANCESCO, *Efrem il Siro, Inni Pasquali sugli azzimi, sulla crocifissione, sulla risurrezione, introduzione, traduzione e note*, *Lectures cristiane del primo milenio* 31, Milan 2001.

Traductions françaises

- G.A.M. ROUWHORST, *Les Hymnes Pascales d'Éphrem de Nisibe*, tome II, *Textes, Suppléments to Vigiliae Christianae VII*, 2, Leyde 1989 (= ROUWHORST, t. II).
D. CERBELAUD, *Éphrem. Célébrons la Pâque : Hymnes sur les Azymes, sur la Crucifixion, sur la Résurrection, Les Pères dans la foi* 58, Paris 1995.

*Traductions partielles***Az I-II**

B. OUTTIER, « Contribution à l'étude de la préhistoire des collections d'hymnes d'Ephrem », *Par Or* VI-VII, 1975-1976, p. 53-61.

Az III

S.P. BROCK, « The poetic artistry of St Ephrem : an analysis of H. Azym. III », *Par Or* VI-VII, 1975-1976, p. 24-25.

Az XVII

B. OUTTIER, dans *Le saint Prophète Élie d'après les Pères de l'Église, Spiritualité Orientale* 53, Bégrolles-en-Mauges 1992, p. 344-346.

Res I

J. SLIM, « Hymne I de saint Ephrem sur la Résurrection », *OS* 12/4, 1967, p. 511-514.

Res I-II

S.P. BROCK, *The Harp of the Spirit. Eighteen Poems of Saint Ephrem*, Londres 1984², p. 27-30, 73-76.

II. ÉTUDES SUR LES « HYMNES PASCALES » (avec leurs abréviations)

- D. CERBELAUD, « L'anti-judaïsme dans les hymnes *De Pascha* d'Ephrem le Syrien », *Par Or* XX, 1995, p. 201-207.
- J. GRIBOMONT, « Les hymnes de saint Ephrem sur la Pâque », *Melto* 1-2, 1967, p. 147-182 (= GRIBOMONT, « Les hymnes »).
- J. GRIBOMONT, « Le triomphe de Pâques d'après saint Ephrem », *Par Or* IV, 1973, p. 147-189 (= GRIBOMONT, « Le triomphe »).
- J. GRIBOMONT, « La tradition liturgique des hymnes pascales de saint Ephrem », *Par Or* IV, 1973, p. 191-244 (= GRIBOMONT, « La tradition »).
- G.A.M. ROUWHORST, « L'évocation du mois de *Nisan* dans les hymnes *Sur la Résurrection* d'Ephrem de Nisibe », dans *IV Symposium Syriacum* 1984, OCA 229, Rome 1987, p. 101-110.

G.A.M. ROUWHORST, *Les Hymnes Pascales d'Ephrem de Nisibe*, t. I, Étude, *Supplements to Vigiliae Christianae* VII, 1, Leyde 1989 (= ROUWHORST, t. I).

III. OUVRAGES GÉNÉRAUX, ARTICLES ET MONOGRAPHIES

- T. BAARDA, « *The flying Jesus* : Luke 4, 29-30 in the Syriac Diatessaron », *VigChr* 40, 1986, p. 313-341.
- P.J. BOTHA, « The Theology of Totality : Ephrem the Syrian's Use of the Particle *kûl* (all) », *StPatr* XXV, 1993, p. 223-228.
- T. BOU MANSOUR, *La pensée symbolique de saint Ephrem le Syrien*, Kaslik (Liban) 1988.
- T. BOU MANSOUR, « Analyse de quelques termes christologiques chez Ephrem », *Par Or* XV, 1988-1989, p. 3-19.
- S.P. BROCK, « The poetic artistry of St Ephrem », *Par Or* VI-VII, 1975-1976, p. 21-28.
- S.P. BROCK, *The luminous eye. The spiritual World Vision of St Ephrem*, Rome 1985 (= *The luminous eye*).
- F. CASSINGENA-TRÉVEDY, « Ephrem le Syrien et le judaïsme », dans *Études Bibliques et Proche-Orient ancien. Mélanges offerts au Père Paul Feghali*, Beyrouth 2002, p. 343-352 ; paru également dans la *Lettre de Ligugé* 295, 2001, p. 17-23.
- F. CASSINGENA-TRÉVEDY, « Conception dynamique de l'Eucharistie dans les Anaphores orientales », *KBN* vol. 1, Paris 2003, p. 13-45.
- D. CERBELAUD, « 'Et, trempant la bouchée...' (Jn 13, 26) : une curieuse exégèse des Pères syriens », *Muséon* CX, 1-2, 1997, p. 73-80.
- J. DANIELOU, *Les symboles chrétiens primitifs*, Paris 1961.
- J. DANIELOU, « Le symbolisme cosmique de la croix », *LMD* 75, 1963, p. 22-36.
- J. DANIELOU, *Théologie du Judéo-Christianisme*, Paris 1991².
- J. M. DUFORT, *Le Symbolisme eucharistique aux origines de l'Église*, Bruxelles-Paris 1969.
- M. DULAEY, *Des forêts de symboles : l'initiation chrétienne et la Bible (I^{er}-VI^e siècles)*, Paris 2001 (= *Des forêts de symboles*).
- F. GRAFFIN, « L'Eucharistie chez saint Ephrem », *Par Or* IV, 1973, p. 93-121.
- K. GERLACH, *The Antinicens Pascha. A rhetorical history*, Louvain 1998.

- A. DE HALLEUX, « Une clef pour les hymnes d'Éphrem dans le ms. *Sinai Syr. 10* », *Muséon* LXXXV, 1972, p. 171-199.
- A. DE HALLEUX, « Mar Éphrem théologien », *Par Or* IV, 1973, p. 35-54.
- J. HENNINGER, *Les fêtes de printemps chez les Sémites et la Pâque israélite*, Paris 1975.
- G. KHOURI-SARKIS, « La Passion dans la liturgie syrienne occidentale », *OS* 2/2, 1957, p. 193-204.
- R. MURRAY, *Symbols of Church and Kingdom. A study in early syriac tradition*, Cambridge 1975 (= *Symbols*).
- B. OUTTIER, « Contribution à l'étude de la préhistoire des collections d'hymnes d'Éphrem », *Par Or* VI-VII, Kaslik (Liban) 1975-1976, p. 49-61.
- H. POIRIER, « L'Évangile de Vérité, Éphrem le Syrien et le comput digital », *REAug* 25, 1979, p. 27-34.
- V. SAXER, « Culte et liturgie », dans *Histoire du Christianisme*, t. I, *Le Nouveau Peuple (Des origines à 250)*, Paris 2000, p. 445-451, 484-485.
- A. SHEMUNKASHO, « The Healing of Interior and Exterior Blindness in Ephrem », *StPatr* XXXV, 2001, p. 494-501.
- E. P. SIMAN, *L'expérience de l'Esprit par l'Église d'après la tradition syrienne d'Antioche*, *Théologie historique* 15, Paris 1971.
- P. SKUBISZEWSKI, *La croix dans le premier art chrétien*, Paris-Geuthner 2002.
- J. TEIXIDOR, « Le thème de la Descente aux enfers chez saint Éphrem », *OS* 6/2, 1961, p. 25-40.
- P. YOUSIF, *L'Eucharistie chez saint Éphrem de Nisibe*, Rome 1984.

IV. ABRÉVIATIONS ET SIGLES

Œuvres d'Éphrem avec leurs éditions et traductions de référence

- Az = *De Azymis*, CSCO 248 (syr.) et 249 (trad. all.)
- CH = *Contra Haereses*, CSCO 169 (syr.) et 170 (trad. all.)
- CNis = *Carmina Nisibena*, CSCO 218 (syr.) et 219 (trad. all.)
- Cruc = *De Crucifixione*, cf. Az
- Diat : *Commentaire de l'Évangile concordant ou Diatessaron*, SC 121

- Eccl : *De Ecclesia*, CSCO 198 (syr.) et 199 (trad. all.)
- Epiph : *De Epiphania* : cf. *Nat. Trad. fr. : Hymnes sur l'Épiphanie (Hymnes baptismales de l'Orient Syrien)*, *Spiritualité Orientale* 70, Bellefontaine 1997
- GET : *Commentaires sur la Genèse et l'Exode*, CSCO 152 (syr.) et 153 (trad. lat.)
- HdF : *De Fide*, CSCO 154 (syr.) et 155 (trad. all.)
- Jej : *De Jejunio*, CSCO 246 (syr.) et 247 (trad. all.)
- Nat : *De Natiuitate (Epiphania)*, CSCO 186 (syr.) et 187 (trad. all.) ; SC 459
- Parad : *De Paradiso*, SC 137
- Res : *De Resurrectione* : cf. Az
- Virg : *De Virginitate*, CSCO 223 (syr.) et 224 (trad. all.)

Collections et revues

- CCSG *Corpus Christianorum, Series Graeca*, Turnhout
- CSCO *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, Louvain
- CSEL *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, Vienne
- GNO *Gregorii Nysseni Opera*, Leyde
- KBN *De Kêmi à Birût Nâri. Revue Internationale de l'Orient Ancien*, Paris
- LMD *La Maison-Dieu*, Paris
- Melto *Melto. Recherches Orientales*, Kaslik (Liban) 1965-1969
- Muséon *Le Muséon*, Louvain
- OC *Orientalia Christiana*, Rome
- OCA *Orientalia Christiana Analecta*, Rome
- OS *L'Orient syrien*, Paris 1956-1967
- Par Or *Parole de l'Orient*, Kaslik (Liban)
- PG J.-P. MIGNE, *Patrologia Graeca*
- PL J.-P. MIGNE, *Patrologia Latina*
- PO *Patrologia Orientalis*, Turnhout
- REAug *Revue des Études Augustiniennes*, Paris

SC	<i>Sources Chrétiennes</i> , Paris
StPatr	<i>Studia Patristica</i> , Berlin-Louvain
VigChr	<i>Vigiliae Christianae</i> , Leyde
ZKTh	<i>Zeitschrift für katholische Theologie</i> , Innsbruck

PLAN DES HYMNES PASCALES

HYMNES SUR LES AZYMES

Ouverture

Az I	Philanthropie du Christ
Az II	Sacerdoce et royauté du Christ

Le cycle de l'Agneau

Az III	Les deux Pâques
Az IV	Les quatre vaincus
Az V	La pourpre de l'Agneau-roi
Az VI	Quand l'Agneau mange l'agneau

Le cycle de la mer

Az VIII	La geste de la Mer
Az IX	Libres enfants d'Avril

Le cycle de la Passion

(Méditations christologiques)

Az XII	En cette Fête-là...
Az XIII	Tapisseries de la Passion
Az XIV	Marie de Béthanie, Jean et Judas : le Clair-obscur
Az XV	La Puissance (<i>haylâ</i>) du Fils
Az XVI	La Volonté (<i>sébyânâ</i>) du Fils

Le cycle de l'azyme

- Az XVII Des nourritures terrestres au Pain qui rend léger
 Az XVIII De l'aliment vieilli au Pain qui rend nouveau
 Az XIX De l'aliment de mort au Pain qui vivifie

Finale

- Az XX Détail : les mains du crucifié
 Az XXI Universalité du sacrifice eucharistique

HYMNES SUR LA CRUCIFIXION

- Cruc I* Le drame conjugal
Cruc II Immolation et manducation de l'agneau pascal : commentaire typologique
Cruc III Béatitudes du cénacle
Cruc IV Détails de la Passion (I)
Cruc V Détails de la Passion (II)
Cruc VI Démonstration : le « troisième jour »
Cruc VII Décoration : la croix cosmique
Cruc VIII Béatitudes des instruments de la Passion (suite de *Cruc III* ?)
Cruc IX Béatitudes (suite de *Cruc III* et VIII ou fragment ?)

HYMNES SUR LA RÉSURRECTION

- Res I* Action de grâces pour la condescendance et l'ascension du Christ

Le sacre du printemps

- Res II* Processionnal de Pâques
Res III *Epinikion* de Nisan
Res IV Le printemps spirituel
Res V Le printemps spirituel (suite)

HYMNES SUR LES AZYMES

HYMNE I

Comme nous l'avons signalé déjà en établissant le prospectus général des *Hymnes pascales*, tant par leur structure métrique que par leur enchaînement dans le procédé alphabétique, Az I-II constituent un ensemble cohérent : selon toute vraisemblance, il s'agit du morcellement d'une même pièce, accolée au recueil primitif par une compilation ultérieure, en guise d'ouverture¹.

Az I couvre les neuf premières lettres, mais selon une distribution irrégulière : une strophe pour *Alaph*, une pour *Beth*, deux pour *Gamal*, quatre pour *Dalath*, une pour *Hé*, une pour *Waw*, trois pour *Zaïn*, deux pour *Heth*, quatre pour *Teth*. On notera également que seule la deuxième strophe s'adresse directement au Christ, alors que toutes les autres parlent de lui à la troisième personne.

Sans que l'on puisse rien affirmer avec certitude quant à son lien avec une incidence liturgique particulière, la pièce se meut avec souplesse dans la thématique générale de la « philanthropie » (*hübbâ*, str. 1 et 6 ; *rahmé*, str. 2 ; *taybûtâ*, str. 3 ; *tâbâ*, str. 6, 9, 16-18) du Fils qui est venu (str. 1 et 9), qui est descendu (str. 11, 15-16) parmi les hommes pour les instruire (str. 1, 3-4, 14-15), les enrichir (str. 2), les parfaire (str. 4, 9-10, 14). Mais avec la patience (str. 4), le baiser du traître (str. 18), le jugement (str. 5-6), la flagellation (str. 8), les outrages (str. 15), la crucifixion (str. 13) et la mort (str. 7 et 14), la Passion forme d'emblée la trame discernable de cette « ouverture » de la collection pascale ; drame où la figure du

1. Cf. ROUWHORST, t. I, p. 35.

Christ dialogue avec celle d'Adam (str. 8 et 10) et dont la lutte avec Satan, engagée dès la tentation au désert (str. 11-13), constitue le nœud. Le motif sotériologique est fortement exprimé (str. 16-17) : par ses références et par son argumentation, Az I se signale comme la plus paulinienne des *Hymnes pascales*. Quant à la note anti-judaïque, entonnée dès la première strophe, elle se fait oublier dans le corps de l'hymne pour résonner de nouveau sur la fin (str. 15, 18-19) : elle s'amplifiera dans l'hymne suivante.

HYMNE I

Sur la mélodie : « Qui aurait assez de souffle ?... »¹

Structure métrique : chaque strophe est composée de trois vers de 5 + 5 syllabes.

1. *Alaph* Il est venu, Docteur de tous,
 Par amour, chez les endurecis :
 Les durs, ils se sont indurés,
 Par lui pourtant bien avertis ;
 Ennemis sans discernement
 Du Trésor des discernements !

Refrain : Gloire à celui qui t'envoya !

2. *Beth* De ton amour je m'émerveille :
 Tu le répands sur les mauvais,
 Tu mets ta Gloire dans la gêne
 Pour enrichir notre indigence²,
 Pour que, nantis, nous devenions
 Les compagnons de ceux d'en haut.

1. *Aynaw d-nagîrâ rûhéh* : il s'agit du début de *Eccl II*.

2. Cf. 2 Co 8, 9 ; même idée chez APHRAATE, *Exposé XXIII*, 59, SC 359, p. 944 : « Ta majesté s'est glissée dans le cœur étriqué, tu as fait de nous des temples où ton excellence habite. »

3. *Gamal* Il est parfait dans sa bonté,
Lui qui récompense et instruit ;
L'infirme qu'il avait guéri¹
S'instruisit dans sa guérison
Et l'instruction fut son salaire,
Puisqu'en guérissant il apprit.
4. *Gamal* Il a parfait l'humanité
Par tout ce qu'il a supporté² ;
On le frappait : il enseignait ;
En pâtissant il promettait³ ;
Appréhendé comme brebis⁴,
Il rendait fermes ses promesses.
5. *Dalath* Juge au-dessus de tous les juges,
Il fut jugé, interrogé
Pour celui qui avait péché⁵ ;
Oui, à la place des impies
Le Juste fut interrogé :
Gloire à celui qui l'envoya⁶ !
6. *Dalath* Le Bon entra : il fut jugé,
Par amour, au lieu des méchants ;
Voilà sujet d'étonnement !
À leur place ils l'ont condamné,
De leurs mains ils l'ont crucifié
Eux-mêmes, pour leur vilénie !

1. À travers le paralytique de Mt 9, 1-8, vraisemblablement désigné ici, c'est tout le genre humain qui reçoit du Fils trois dons moins successifs que connexes, et qui constituent autant d'étapes, autant d'aspects de sa restauration : guérison, instruction et rétribution (pardon des péchés).

2. Cf. He 2, 10-11.

3. Cf. 1 P 2, 23.

4. Cf. Ex 12, 3 ; Is 53, 7.

5. Adam, autant que Barabbas.

6. Jeu sonore entre *š'él* (interroger) et *šlah* (envoyer).

7. *Dalath* Il se donna pour eux lui-même¹
Afin qu'ils vivent par sa mort ;
Tel l'agneau égyptien, vital
En sacrement² de son Seigneur,
Il fut occis, les libéra
Par amour pour ses meurtriers.
8. *Dalath* Parce qu'Adam, cet étourdi,
Avait péché en paradis,
Dedans la région des délices,
Le Juste, lui, au tribunal,
Dedans la région des supplices³,
Fut à sa place flagellé.
9. *Hé* Voici qu'il est venu, le Bon,
Afin de parfaire les justes,
Ces tenanciers de ses mystères ;
C'est lui qui dans sa Plénitude
Et dans son Corps les a parfaits⁴,
Faisant ses membres de ses frères.
10. *Waw* De même qu'en son corps Adam
Avait tué tous les vivants⁵,
Oui bien, selon cette figure,
En son Corps qui achève tout,
Voici les justes achevés,
Voici les pécheurs graciés.

1. Cf. Jn 15, 13.

2. En *razâ*, c'est-à-dire en « symbole » ; nous rendons ici à « sacrement » son sens patristique primitif.

3. Jeu de mots entre *pūnâqé* (délices) et *šūnâqé* (tortures).

4. « Plénitude » et « Corps » s'équivalent ici, car *gūsmâ* ne désigne pas seulement du corps physique du Christ, mais son Corps ecclésial que Paul appelle sa « plénitude » (cf. Ep. 4, 13).

5. Cf. Rm 5, 12.

11. *Zaïn* Vainqueur, il descend succomber ;
Succomber à Satan ? Nenni !
Il l'a vaincu, lui, et noyé¹ !
Mais à ceux qui le crucifient.
Il fut vainqueur par sa Justice,
Il fut vaincu par sa Bonté.
12. *Zaïn* Il est vainqueur du Fort armé² :
Il succombe à des freluquets.
On le crucifie : il se donne ;
Il est vaincu, mais c'est pour vaincre.
Il sort vainqueur des tentations³ :
Sa propre Tendresse le vainc.
13. *Zaïn* Il fut le vainqueur de Satan
Qui l'agaçait dans le désert,
Il fut le vaincu de Satan
Qui le cloua en bons parages⁴ ;
Tué par lui, il l'a tué :
Chez le Vaincu, quel avantage !
14. *Heth* La Sagesse qui parfait tout
Et converse avec les enfants
A posé des questions aux simples,
Avec les scribes elle a causé,
Donnant à tous l'intelligence,
Semant en tous la vérité⁵.

1. Cf. Mc 5, 13 : l'épisode de « Légion » et du troupeau de porcs noyés dans la mer.

2. Cf. Lc 11, 21-22.

3. Cf. Mt 4, 1-11.

4. Éphrem oppose ici *hūrbā* (désert) à *saynā* (terre cultivée).

5. Cette strophe combine des allusions à bien des textes scripturaires ; on voit s'y profiler le thème sapientiel de la Sagesse personifiée qui exhorte les simples (Pr 9, 1-6 ; Sir 24, 19) ; mais on devine aussi l'épisode de Jésus enfant discutant au Temple avec les docteurs (Lc 2, 46-47), comme celui de Jésus accueillant les enfants auprès de lui (Mc 10, 13-16).

15. *Heth* Sagesse-de-Dieu¹ descendit
Demeurer au milieu des fous² ;
Son magistère rendait sage
Et son exégèse³ éclairait :
Pour la payer de ses bienfaits,
On l'a frappée en plein visage⁴.
16. *Teth* Le Bon au milieu des méchants
Est descendu en sa bonté ;
Il a payé sans rien devoir,
On l'a payé sans qu'il emprunte ;
C'est injustice à deux égards :
Dans le larcin et le paiement !
17. *Teth* Le Bon supporte et fait porter :
Double sujet d'étonnement !
En nous chargeant de Vérité,
De nous il porte le péché ;
Les pauvres portent ses bienfaits
Et lui font porter leurs forfaits !
18. *Teth* Le Bon aime les crucifieurs
À travers leurs petits enfants
Qu'il a portés, qu'il a bénis⁵ ;
Un seul est leur portrait⁶ à tous :
En le baisant, ils le mordirent
Tous, par la bouche du voleur⁷.

1. Titre christologique emprunté à 1 Co 1, 24.

2. Cf. Nat. V, 6.

3. *Tūrgâmā*, « targum » : cf. Lc 24, 27 et 45.

4. Cf. Mt 5, 39 ; Jn 18, 22.

5. Cf. Mc 10, 16.

6. Littéralement : leur « symbole » (*rāzā*).

7. Judas : cf. Jn 12, 6 ; Mt 26, 48-49. On se souviendra également qu'une tradition rabbinique sur Gn 33, 4 interprète le baiser donné par Ésaü à son frère Jacob comme une morsure, en raison de l'ambivalence du verbe *našaq*.

19. *Teth* Regardez ! L'Erreur de ce Peuple
 Est assise en son espérance,
 Ne rêvant que de sacrifices ;
 Mais quelle horreur, quel crime, après
 La venue de l'Agneau de Dieu¹,
 Que d'offrir d'autres sacrifices !

1. L'expression vient de Jn 1, 29.

HYMNE II

Le procédé alphabétique se poursuit, avec autant de liberté que dans l'hymne précédente pour la distribution : deux strophes pour *Youdh*, deux pour *Kaph*, cinq pour *Lamadh*, une pour *Mim*, puis derechef deux pour *Noun*, *Semkath* et *'É*. D'entrée de jeu une question est posée (str. 1) : celle de l'identité du Christ, à travers une question du Christ lui-même, en Mt 22, 42¹.

Du point de vue thématique, la cohérence de cette nouvelle section est assurée par la trilogie des prérogatives du Fils, Prêtre (str. 2-8), Roi (str. 9-10) et Prophète (str. 11-12), courante chez Éphrem². L'offensive anti-judaïque s'ouvre par le procès du sacerdoce vétérotestamentaire, non seulement incapable, mais indigne d'offrir l'Agneau véritable ; aussi cet Agneau est-il le seul prêtre à la hauteur du sacrifice qu'il offre (str. 2 et 6), sacrifice singulier puisque l'Offrant est ici identique à l'Offrande (str. 3 et 5). La strophe 7, théologiquement au centre de l'hymne, explicite le contenu de l'Eucharistie chrétienne, fraction du pain et mélange de la coupe où le Christ se donne lui-même pour réconcilier le monde, en vertu d'un sacerdoce sans victimes animales dont Melchisédech était la préfiguration (str. 8). On remarquera que la préoccupation théologique s'arrête là et qu'Éphrem ne cherche pas comment articuler, par ailleurs, le sacerdoce ministériel et ecclésial sur celui du Christ dont il vient de souligner l'éminence.

1. Comparer avec l'utilisation de ce même texte en *Nat* II, 14.

2. Voir par exemple *Virg* VIII-IX.

Dans le Christ, l'espérance qui soulevait l'histoire du salut prenait une consistance personnelle : le Peuple juif lui a opposé un refus (str. 13-15) dont Éphrem tire une leçon générale sur la psychologie de l'ingratitude (str. 16).

HYMNE II

De la même, sur la même mélodie¹

Structure rythmique : chaque strophe est composée de trois vers de 5 + 5 syllabes

1. *Youdh* Le Connaisseur en soi s'est mis
 À occulter sa connaissance,
 Interrogeant les égarés :
 « De qui le Christ est-il le Fils ?² »
 Pour faire connaître qu'il est Dieu,
 Lui-même sur soi il questionne.

Refrain : Béni soit-il, pour nous offert en sacrifice !

1. « De la même *hymne*, sur la même mélodie ». Pour l'interprétation de la notice *ménéh bar-qâléh*, nous suivons B. OUTTIER dans son article « Contribution à l'étude de la préhistoire des Collections d'hymnes d'Éphrem », *Par Or* VI-VII, 1975-1976, p. 52 : il ne s'agit pas seulement « du même sujet », « von selben Thema », comme Beck traduit *ménéh*, mais de la même grande unité primitive, autrement dit de la même hymne originelle d'Éphrem, démembrée artificiellement par la tradition liturgique postérieure et que pareilles indications nous permettent de reconstituer.

2. Mt 22, 42 ; Éphrem relève le procédé pédagogique du Christ qui, pour susciter la confession de foi de ses interlocuteurs, garde à dessein pour soi la connaissance qu'il a de sa propre divinité.

2. *Youdh* Il savait, l'Agneau véritable,
Que les prêtres s'étaient souillés
Et les pontifes entachés :
Ils n'étaient pas dignes de lui ;
Alors, pour son corps il fut, lui,
Prêtre et Pontife¹ tout ensemble.
3. *Kaph* Les prêtres de ce Peuple-là
Ont assassiné le Grand Prêtre² !
Notre Grand Prêtre, fait Oblat³,
A fait cesser les sacrifices
Par le sien ; il a étendu
À toute région son secours.
4. *Kaph* Des prêtres qui valaient bien mieux
Que les bêtes sans raison
Ont immolé et présenté
Des sacrifices d'animaux !
Le prêtre était sanctifié
Par un agneau sans sainteté !

1. Éphrem utilise ici deux termes : *kahnâ* et *kûmrâ* ; le second se trouve dans la *Pešittâ* de He 5, 6 ; 7, 20 ; 8, 4 ; 9, 6 ; 10, 21. Comme le fait remarquer K. GERLACH (*The Antinocene Pascha*, p. 242) Éphrem, autant qu'Aphraate (*Exposé XII*, 6, SC 359, p. 576) met l'accent sur la souveraineté du Christ, s'inscrivant par là dans la perspective propre au récit johannique de la Passion.

2. Cf. Jn 18, 14 et 35 ; He 2, 17 ; 3, 1 ; 4, 14.

3. Le Christ est l'oblat de son propre sacrifice, comme il est le prêtre de son propre oblat (strophe précédente) ; CYRILLONAS développe la même idée au début de son *Homélie sur la Crucifixion* 1-2 (trad. Cerbe-land, *L'Agneau véritable*, Chevetogne 1984, p. 37-38) ; des formulations aussi concises que celle d'Éphrem en ce passage se retrouveront par exemple chez PAULIN DE NOLE, *Lettre 5 à Sévère* : « Ipse Dominus (...) uictima sacerdotii sui et sacerdos suae uictimae fuit. » ; ou encore chez AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, X, 20 : « ... et sacerdos est, ipse offerens, ipse et oblatio. »

5. *Lamadh* Non, point d'agneau qui soit plus grand
Que cet Agneau de l'Altitude¹ ;
Car les prêtres étaient de la terre
Et l'Agneau, lui, venait du ciel !
Lui-même pour lui-même fut
L'Offrande ensemble que l'Offrant.
6. *Lamadh* Ils n'étaient pas dignes d'offrir,
Ces officiants de saleté,
L'Agneau qui est sans tache aucune² ;
Devenu Victime de paix,
Il pacifia l'en haut, l'en bas :
Trêve en l'univers par son sang³ !
7. *Lamadh* De ses mains il rompit le pain :
Mystère de son corps offert ;
De ses mains il mêla la coupe :
Mystère de son sang offert ;
Lui-même il s'immola, s'offrit,
Prêtre qui nous réconcilie⁴ !

1. La « Hauteur » (*rûmâ*), seule ou formant binôme avec la « Profondeur » (*ûmqâ*), comporte chez Éphrem une double signification : à la fois cosmologique et christologique.

2. Cf. 1 P 1, 19 (Ex 12, 5).

3. Cf. Col 1, 20.

4. Littéralement : « en symbole (*b-raz*) du sacrifice de son corps, en symbole du sacrifice de son sang », ou encore « dans le mystère de... », selon la traduction de P. Yousif (*L'Eucharistie*, p. 45). La strophe est d'une remarquable netteté théologique, quant à l'Eucharistie à la fois sacrement et sacrifice, ou, plus exactement encore, *sacrement du sacrifice* du Christ. Nous avons là en effet, rapprochés à deux reprises, les deux mots essentiels autour desquels s'articule la foi de l'Église : *râzâ*, « symbole-sacrement-mystère », et *dëbhîâ*, « sacrifice ». Pareille fermeté dans l'expression de la foi se retrouvera dans la quatrième *Catéchèse mystagogique* de CYRILLE DE JÉRUSALEM, 3-6, SC 126 bis, p. 137-139. Lieu majeur, par conséquent, de la doctrine eucharistique d'Éphrem que cette strophe, comme l'attestent les très nombreuses citations qu'en fait P. Yousif dans son ouvrage indiqué plus haut. Voir aussi F. GRAFFIN, « L'Eucharistie chez saint Éphrem », *Par Or IV*, 1973, p. 95.

8. *Lamadh* Il revêtit le sacerdoce
De Melchisédech son image¹ :
Un sacerdoce sans victimes,
(c'est pain et vin, lui, qu'il donnait²).
Il congédia le sacerdoce
Qui en libations³ s'épuisait.
9. *Lamadh* Le Roi de maison davidique,
Ses courtisans l'ont blasphémé,
Appelé fou⁴ en leur folie ;
En l'excluant ils ont montré
Leur propre erreur et leur folie,
Car leur Roi⁵, ils l'ont agoni.
10. *Mim* La davidique royauté
Fit fête à ce Fils de David⁶ ;
Elle le vit et rayonna⁷ ;
Sion reçut bonne nouvelle⁸ :
Elle le vit, s'enténébra
Pour la Beauté de toute joie !

1. Cette typologie néo-testamentaire (He 7) est abondamment représentée dans la littérature patristique du IV^e siècle : voir par exemple AMBROISE DE MILAN, *Des sacrements* IV, 10-12, SC 25 bis, p. 106-108. Sur la figure de Melchisédech chez Éphrem, cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 74-75.

2. Cf. Gn 14, 18.

3. *Nūqāyā* traduit l'hébreu *nēsēk* en Ex 29, 40. Éphrem oppose le sacerdoce lévitique (« congédié ») au sacerdoce de Melchisédech.

4. Cf. Mc 3, 21.

5. Cf. Jn 18, 33-37 ; 19, 19-22.

6. Allusion à l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem : cf. Mt 21, 9 ; le verbe *swah* employé ici signifie « aller joyeusement à la rencontre de quelqu'un ».

7. Sous-jacents à cette évocation de la joie messianique, on devine des textes tels que Ps 48, 12 ; 97, 8 ; So 3, 14 ; Za 2, 14.

8. Cf. Is 40, 9.

11. *Noun* Le Peuple a dénommé prophète¹
Le Seigneur de la prophétie :
Quelle injurieuse religion !
Ensuite ils l'ont appelé fou ;
Inconsistant fut leur hommage,
Mais avérée leur dérision.
12. *Noun* Prophète, s'il l'avait été,
En bon compagnon² des prophètes,
Il aurait fait savoir qu'un autre
Encor viendrait, meilleur que lui³ ;
Des prophètes il est le Seigneur :
Ses serviteurs bien haut le crient.
13. *Semkath* L'Espoir au Peuple était venu :
Le Peuple avec lui coupa court,
Le rejetant chez les Nations,
Si bien que sans Espoir⁴ il fut.
Vite, Nations de revêtir⁵
L'Espoir dont les autres étaient nus !
14. *Semkath* Cette Espérance dont la vue
Était l'attente des prophètes⁶,

1. L'hymne apparaît désormais construite sur la trilogie des caractères messianiques : après le sacerdoce (str. 2-8) et la royauté du Christ (str. 9-10), voici sa qualité de prophète ; ce titre lui est donné par la voie populaire en Mt 16, 14 ; 21, 11 et 46 ; Lc 7, 16 ; Jn 4, 19.

2. *Knâtā* : collègue, associé. Le prophétisme primitif comptait des confréries de prophètes : 1 S 10, 5 ; 2 R 2, 5.

3. C'est ce qu'avaient fait Moïse (Dt 18, 15) et surtout Jean-Baptiste (Mt 3, 11 ; Jn 1, 15 et 27).

4. Le titre de « sans espérance » qui était celui des païens (cf. Ep 2, 12) devient paradoxalement celui du Peuple élu. Pareilles duretés se rencontrent chez les prophètes eux-mêmes : cf. Os 1, 6-8.

5. La métaphore du vêtement a une connotation baptismale certaine : cf. Ga 3, 27.

6. Cf. Mt 13, 17.

Ces enragés – chose étonnante –
L'ont méprisée aussitôt vue,
Comme en se demandant pourquoi
De leur temps elle était venue !

15 É En effet, c'était pour cela
Qu'en leurs jours il était venu :
Pour qu'en l'accueillant ils aient vie¹
Et pour qu'en le rejetant ils sachent
À quel degré sont enragés
Ceux qui refusent leur Lumière² !

16 É Chose difficile à l'ingrat³
Que de se reconnaître ingrat !
Il ne sent pas sa vilenie
Tant qu'on n'est point ingrat pour lui ;
Il en apprend le vilain goût
Dans l'ingratitude d'autrui.

1. Cf. Jn 10, 10.

2. Cf. Jn 1, 5 ; 3, 19 ; 12, 37-48.

3. *tâlōma* ; chez APHRAATE, ce terme est usuel pour désigner sommairement tous ceux qui sont de « mauvaise foi » et refusent de se laisser « persuader » ; il figure de manière très significative dans le tableau général dressé par la « Lettre synodale » (*Exposé XIV, 37, SC 359, p. 664*).

HYMNE III

Si l'on veut bien se souvenir qu'Az I-II ont été antéposées artificiellement à la collection des *Azymes*, c'est bien avec Az III que cette dernière débute en réalité. Au demeurant, la formule déictique de la str. 1, *hâ qîl* (« Voici, tué en Égypte... »), ne laisse pas de rappeler celle de *Nat V, 1, hânâw yarhâ*, qui inaugure le cycle noélique des « Berceuses » (*Nat V-XX*). Quant au mètre alerte de Az III-XXI, il est identique à celui de *Nat IV* : point de contact tout formel, sans doute, mais non négligeable, entre deux vastes ensembles hymnographiques affectés à deux incidences liturgiques majeures, celui-ci comptant 214 strophes, celui-là (lacunaire) 374.

Az III ouvre, avec autant de vigueur que de légèreté, la première partie du cycle des *Azymes* dont l'Agneau est le centre d'intérêt (Az III-VI). La str. 1 pose les deux termes en présence, les str. 2-3 lancent le jeu comparatif et toute la suite de la pièce (str. 4-19) développe le parallèle entre les deux pâques et leurs protagonistes respectifs. Alors que la pâque ancienne est simple (exode, *mappaqtâ*, str. 6), la Pâque nouvelle est double (str. 5) : triomphe sur l'Erreur (str. 7), mais aussi sur le Shéol (str. 8), tous deux symbolisés par l'Égypte (str. 9-10). Comme le Shéol « vomit » l'homme (str. 11), l'Erreur « vomit » les Nations (str. 12). Le Pharaon forme un couple symbolique avec la Mort (str. 13-14), puis avec Satan (str. 15-16) avant que ce dernier, changeant de partenaire, ne forme un ultime couple avec l'Égypte (str. 17-18) et que le tout ne s'achève sur le cri de l'Agneau (str. 19), signal décisif d'une libération dont le thème court à travers l'hymne entière.

Az III obéit à une structure binaire ; binarité exponentielle de surcroît, puisque aussi bien les deux protagonistes de la pâque ancienne, l'Égypte et Pharaon, assument chacun une double fonction symbolique : Erreur-Shéol d'un côté, et de l'autre Mort-Satan. La résolution de cette savante combinaison typologique vient de l'Agneau qui, dès l'ouverture du recueil, en apparaît déjà comme la clef. Le tableau suivant rendra plus aisément perceptible le dessin de la pièce. On remarquera comment, à sept strophes d'intervalle chaque fois, les str. 2, 9 et 16 y jouent un rôle de relais, sans compter le « démultiplicateur » que représente la str. 5, capitale elle aussi dans la composition¹.

Les deux pâques

agneau pascal, *peṣḥâ* (1) Agneau véritable, *qūštâ* (1)

Les deux agneaux (2)

agneau symbolique, *râzâ* (3) Agneau véritable, *qūštâ* (3)
ombre, *ʔéllâlâ* (4) accomplissement, *šūmlâyâ* (4)

mystères simples double victoire
cette pâque-là (5) notre Pâque (5) cf. 1 Co 5, 7

exode hors d'Égypte (6) exode hors de l'Erreur (7)
exode hors du Shéol (8)

Égypte = Shéol-Erreur (9)

L'Égypte rend (10) Le Shéol vomit (11)
L'Erreur vomit (12)

Pharaon rend le Peuple (13) La Mort rend les justes (14)
Satan rend les Nations (15)

Pharaon = Mort-Satan (16)

L'Égypte laisse passer (17) Satan laisse passer (18)

Le cri libérateur de l'Agneau (19)

1. Mais suivant le plan d'ensemble que nous avons discerné plus haut, les dix-neuf strophes de l'hymne peuvent se lire comme une progression géométrique : une strophe (1) + deux (2-3) + seize (4-19).

Par l'extrême raffinement de sa composition littéraire, cette hymne n'a pas manqué de retenir l'attention d'observateurs avertis¹. Elle met amplement à contribution les ressources de l'assonance, de l'homophonie, de l'allégorie, et surtout du parallélisme familier à la poésie sémitique : atouts qui favorisaient sa mémorisation et assuraient son efficacité d'un point de vue catéchétique autant que polémique. La Pâque nouvelle, en somme, accomplit doublement la pâque ancienne en révélant son mystère qui, autrement, resterait stérile : telle est la leçon qu'Éphrem inculque avec un art consommé. Au demeurant, l'insertion (partielle) de cette pièce dans les bréviaires syrien et chaldéen pour la liturgie de la Semaine Sainte témoigne de sa popularité².

1. Cf. la traduction anglaise et l'analyse de la structure littéraire de Az III par S. P. BROCK, « The poetic artistry of St Ephrem », *Par Or VI-VII*, 1975-1976, p. 24-28 ; voir aussi ROUWHORST, t. I, p. 38-39.

2. Cf. GRIBOMONT, « La tradition », p. 196 et 200 ; G. KHOURI-SARKIS, « La Passion dans la liturgie syrienne occidentale », *OS 2/2*, 1957, p. 196-197.

HYMNE III

Encore sur les Azymes
Sur la mélodie : « Rassemblez-vous ! Célébrons au mois
d'avril... »

Structure métrique : chaque strophe est composée de deux vers de 5 + 4
syllabes (cf. Nat IV)

1. Voici l'agneau pascal
En Égypte tué¹,
Et l'Agneau véritable
En Sion immolé².

Refrain : Gloire au Fils, Seigneur des mystères !
Il les accomplit tous en sa crucifixion.

2. Ces deux agneaux, mes frères,
Considérons-les bien :
Voyons s'ils se ressemblent,
Ou s'ils sont différents³.

1. Cf. Ex 12, 1-14.

2. Le quatrième Évangile articulait déjà nettement le récit de la Passion de Jésus autour de l'immolation rituelle de l'agneau : cf. Jn 19, 14 et 36.

3. Le « parallèle » ou « comparaison », *mašal* en langage biblique, représente un genre favori de la littérature sémitique, tout spécialement sapientielle : voir par exemple Pr 9, 1-6 et 13-18.

3. Soupesons les prouesses,
Comparons les exploits
De l'agneau symbolique
À ceux du Véritable.
4. Voyons le symbolique
Comme une adombration,
Voyons le Véritable
Comme Accomplissement.
5. Oyez mystère simple
En cette pâque-là ;
Oyez double victoire
En cette Pâque nôtre !
6. Il y eut hors d'Égypte,
Grâce à l'agneau pascal,
Exode pour le Peuple ;
Retour ? Aucunement !
7. Hors de l'Erreur aussi,
Par l'Agneau véritable,
Sortie pour les Nations ;
Retour ? Aucunement !
8. Hors du Shéol encore,
Grâce à l'Agneau vivant,
Exode pour les morts,
Comme loin de l'Égypte.
9. L'Égypte représente
Un couple de symboles ;
Au Shéol, à l'Erreur,
Elle sert de miroir.
10. L'Égypte, cette avare,
Grâce à l'agneau pascal,
Apprit à restituer :
Guère dans ses manières !

11. Le Shéol, ce glouton¹,
Grâce à l'Agneau vivant,
Recracha et rendit :
Guère dans sa nature !
12. L'Erreur, cette gloutonne,
Grâce à l'Agneau vivant,
Éructa et rendit
Les Nations à la Vie.
13. Grâce à l'agneau pascal,
Pharaon a rendu
Le Peuple ; comme Mort,
Il l'avait détenu.
14. Grâce à l'Agneau vivant,
La Mort a restitué
Les justes qui sortirent
Hors de leurs monuments².
15. Du fait de l'Agneau vrai,
Satan a redonné
Les Nations qu'il tenait
Ainsi que Pharaon.
16. Pharaon représente
Double typologie :
À la Mort, à Satan,
Il tient lieu de miroir³.

1. La métaphore de l'Enfer avide et glouton est commune chez Éphrem ; on la retrouve avec la même verve réaliste chez ROMANOS LE MÉLODE, *Hymne XLII (sur la Résurrection)* 4, SC 128, p. 463 ; le « vomissement » du Shéol apparaît en *Odes de Salomon*, XLII, 11 et donne lieu à toute une mise en scène chez APHRAATE, *Exposé XXII*, 4-5, SC 359, p. 844-846.

2. Cf. Mt 27, 52.

3. Pareille typologie se trouve chez MÉLITON DE SARDES, *Sur la Pâque* 68, SC 123, p. 97 : « C'est lui (le Christ) qui couvrit la mort de honte et qui mit le démon dans le deuil comme Moïse Pharaon. »

17. Grâce à l'agneau pascal
L'Égypte s'entrouvrit
Et devant les Hébreux
La route s'aplanit.
18. Par l'Agneau véritable,
Véritable Sentier¹,
Satan rouvrit la voie
Qu'il maintenait fermée.
19. Cet Agneau de la Vie
Fraya pour les gisants
Un chemin hors des tombes
En poussant un grand cri².

1. Cf. Jn 14, 6.

2. Cf. Mt 27, 50. L'hymne reprend la trilogie johannique *Voie-Vérité-Vie* et s'achève sur une vigoureuse impression auditive.

HYMNE IV

Tel un prêche, l'hymne débute par une invitation solennelle à « écouter » et se conçoit comme un parallèle entre deux stades typologiques : la « figure évidente » (*tūpsā gālyā*) présentée par la pâque primitive d'Égypte et le « clair-obscur » (*gālyā w^okāsyā*) de la pâque néotestamentaire (str. 1). Nous retrouvons ici tous les protagonistes de l'hymne précédente, dans une sorte de tournoi successif avec l'Agneau vainqueur où les strophes vont ordinairement par paires.

Le Christ défait le quatuor Shéol-Erreur-Mort-Satan (str. 2) ; sa victoire visible sur le premier et la troisième s'accompagne d'une autre, invisible, sur la seconde et la quatrième (str. 3-6), selon un procédé pédagogique mis en valeur par la strophe 7 qui joue un rôle de relais dans l'économie de la pièce. Le double triomphe sur la Mort et Satan a eu lieu un vendredi (str. 8-9). Comme l'agneau de la première pâque semait la terreur en Égypte, l'Agneau véritable débusque l'Erreur (str. 10-11). Puis un petit drame s'esquisse : les quatre adversaires du Christ, personnifiés, forment un concert de gémissements sur leur commune défaite (str. 12-18). Décidément, la geste de l'Agneau véritable double celle de l'agneau figuratif (str. 19, nouveau relais à douze strophes d'intervalle du précédent). Éphrem a dès lors beau jeu de polémiquer contre le Peuple qui n'a pas prêté attention à tant de médiations typologiques (str. 20-21), mais aussi contre Marcion qui n'a pas saisi la cohérence de la révélation prophétique ; car, outre la correspondance entre le Créé (*kyāné*) et l'Écrit (*k^otābé*), il existe un effet de miroir, interne à l'Écrit même, entre le Testament du Peuple et « le nôtre »

(str. 24-25). L'ensemble se clôt sur un ternaire doxologique adressé à celui qui est tout ensemble le Seigneur de la Liturgie (str. 26), de l'Écriture (str. 27) et de la Création (str. 28).

HYMNE IV

De la même, sur la même mélodie

1. Oyez claire figure
En plein cœur de l'Égypte !
Oyez le clair-obscur
En plein cœur de Sion !

Refrain : Gloire au Fils ! En sa crucifixion
Il remplit les figures qu'ont tracées ses servants !

2. Notre-Seigneur confond
Le Shéol et l'Erreur ;
Il a vaincu la Mort
Ensemble que Satan.
3. Notre-Seigneur pourfend
L'Erreur dans le Shéol :
Leçon sur l'invisible
À travers le visible.
4. Il pourfend le Shéol
De manière visible,
Et même l'Erreur,
De manière cachée.

5. Il a eu l'avantage
Sur la Mort qui se voit :
De même, pour Satan,
Invisible défaite¹.
6. Les sépulcres ouverts,
Le public les a vus² ;
Mais l'échec de Satan,
Personne ne l'a vu !
7. Avec ce qui est proche
Il fait une monstrence
De ce qui est caché,
De ce qui est lointain.
8. Sans doute, en fin dernière
La Mort sera vaincue³,
Mais le Tout-Vivifiant
Un vendredi⁴ la tue !

1. Les événements extérieurement repérables que sont la Passion et la Descente aux enfers constituent pour Éphrem des signes d'une victoire fondamentale, mais encore cachée, sur la mort et sur Satan. Il faut par conséquent atteindre jusqu'à cette ultime profondeur mystérique de l'événement pascal, jusqu'au plan du *kasyâ* (caché). Les péripéties historiques du salut opéré par le Christ, tout en constituant la réalité dont les « types » de l'Ancien Testament étaient la figure, sont elles-mêmes à leur tour les figures d'une réalité première : double niveau de typologie (cf. la double résurrection et les deux paroles de Jésus chez APHRAATE, *Exposé* VIII, 14-15, SC 349, p. 459-461). Derrière la mort se cache Satan par l'envie duquel « elle est entrée dans le monde » (Sg 2, 24) ; au principe du Shéol, il y a l'Erreur qui en est la pourvoyeuse et qui y conduit (cf. Pr 16, 25).

2. Cf. Mt 27, 52-53.

3. Cf. 1 Co 15, 26.

4. *'rubiâ* : le jour de la « préparation » ou « parascève » ; cf. Jn 19, 14.

9. Les Nations se repentent¹ :
Satan est confondu,
Et le Tout-Triomphant
Un vendredi l'étrangle !
10. L'Égypte est terrifiée
Par l'agneau de la pâque ;
Il va, l'agneau tué,
Tuant ses premier-nés² !
11. L'Erreur est terrifiée :
Elle a de ses yeux vu
L'Agneau de vérité
Mettre à nu ses mensonges !
12. Shéol a entendu³
Et son cœur⁴ a flanché
À cette vive Voix
Qui ranime ses morts !
13. L'agneau pascal vainquit
L'Égypte seulement :
Le Véritable vainc
L'Erreur et le Shéol.
14. Dans le Shéol visible
C'est l'Erreur qu'il pourfend :
L'un l'autre ils se reprochent
Ce désastre des deux !

1. Le verbe *tâb* exprime régulièrement en syriaque l'idée de pénitence et de conversion ; il correspond exactement au verbe biblique *šûb*, « revenir ».

2. Cf. Ex 12, 29-34 ; Éphrem joue ici sur le rapprochement des deux formes, passive et active, du même verbe : *qîla*, *qîâl*.

3. Peut-être un souvenir de Jb 28, 22 : « La Perdition et la Mort déclarent : la rumeur de sa renommée est parvenue à nos oreilles. »

4. « Le cœur du Shéol » : une expression bien sémitique qui rappelle le Cantique du passage de la mer, texte pascal par excellence : « Les abîmes se figèrent au cœur de la mer » (Ex 15, 8).

15. De par l'agneau pascal,
Pharaon mène, hurlant,
Le deuil de son aîné,
De son fils capital¹.
16. De par le Véritable,
Hurlements du Mauvais :
Adam est justifié,
Le pécheur capital !
17. De par l'Agneau vivant,
Hurlements de la Mort :
Abel est ranimé,
Lui, son tout premier-né² !
18. C'est Satan qu'il pourfend
Dans la Mort bien visible,
De sorte qu'ils se crient :
« Un seul nous a vaincus ! »
19. Dans l'agneau figurant,
Voyez, la geste est simple ;
Mais dans le Véritable,
Les prouesses ont doublé³ !
20. Dès lors, honte à ce Peuple
Pour ce qu'il n'a point cru
À tant de médiateurs
En son milieu parus !
21. Symboles de sa pâque,
Imprimés et tracés
Dans l'Agneau de la nôtre,
Ne l'ont point convaincu !

1. Cf. Ex 12, 29-30.

2. Abel est, dans l'histoire biblique du monde, la première victime de la mort et, à cet égard, son « premier-né » : cf. Gn 4, 8.

3. Cf. Az III, 5.

22. Le Fils, un « Étranger » ?
Honte à ces doctrinaires¹ !
Ses figures², la Loi
En est toute chargée !
23. Regardez ! Les prophètes³,
Comme des serviteurs,
Portent haut les icônes⁴
Du Christ, le Roi de tout !
24. Nature et Écriture
Assument toutes deux
Les symboles de l'Homme
Ensemble que du Dieu⁵.

1. Littéralement : à ces « doctrines » (*yūlpânê*). Éphrem incrimine ici l'hérésie de Marcion pour qui le Fils est un « étranger » (syr. *nūkrayâ*) par rapport au Dieu de l'Ancien Testament ; cf. *HdF* LXXXVI, 11 ; *Virg* XXVIII, 11. On saisit fort bien ici à quel point Éphrem associe étroitement, jusqu'à ranger les seconds dans le premier, le « Peuple » (str. 20 et 25) et les courants hérétiques de son temps : comme nous l'avons signalé dans l'Introduction, il s'agit au fond pour lui d'un seul et même adversaire.

2. *démwâtâ*, nouvel élément du vocabulaire typologique : « similitudes, figures ».

3. Après le témoignage de la Loi, celui des prophètes : cf. Mt 22, 40 ; Lc 24, 27 ; sur les strophes 23-28 et la signification de la « procession » qu'elles décrivent, cf. K. GERLACH, *The Antinocene Pascha*, p. 23.

4. *yūqnâ*, « image, portrait », est le décalque du gr. εἰκών ; BASILE DE CÉSARÉE parle lui aussi de « l'image du roi » dans un texte christologique voué à une grande fortune lors de la controverse iconoclaste (*Traité sur le Saint-Esprit*, XVIII, 45, SC 17 bis, p. 407). En *Nat* IV, 9 Éphrem écrit : « Car ils ont passé, les rois / avec leurs images (*yūqnê*) ; / elles ont cessé, les fêtes / qui rappelaient leur souvenir. » Les souverains du monde hellénistique faisaient exécuter leur portrait. Nous traduisons par « icône » pour dégager l'orientation théologique et liturgico-esthétique du terme. Voir encore *Nat* XIX, 15 et *HdF* IV, 10.

5. Littéralement : « Les natures (*kyânê*) et les Écritures assument ensemble la charge de symboliser son humanité et de sa divinité ». Pour Éphrem, la Création et la Bible sont à égalité deux grands livres complets

25. Dès lors, honte à ce Peuple !
 Au vrai, son Testament
 Compose le miroir
 De notre Testament.
26. Mais à toi soit la gloire,
 Seigneur de notre Pâque,
 Car la pâque d'Égypte
 Proclame Ton Mystère.
27. À toi aussi louange,
 Ô Seigneur des prophètes,
 Puisque tous les prophètes
 Ont crié ton image.
28. À toi reconnaissance,
 Seigneur de la Nature,
 Car la Nature entière
 T'adore tout entier¹.

dans lesquels le Dieu-Homme se révèle : sur ce thème fondamental de sa vision symbolique, cf. *Virg* XX, 12 ; A. DE HALLEUX, « Mar Éphrem théologien », *Par Or* IV, 1973, p. 45-46.

1. Les strophes 26-28 constituent la doxologie de l'hymne : « gloire », « louange » et « action de grâces » sont souvent associées dans l'Apocalypse (5, 12-13 ; 7, 12) ; l'ensemble s'achève sur ce jeu du pronom *kûl* (« tout entier ») qu'Éphrem affectionne particulièrement (cf. P.J. BOTHA, « The Theology of Totality, Ephrem the Syrian's Use of the Particle *kûl* », *StPatr* XXV, 1993, p. 223-228) ; deux totalités se répondent et se correspondent finalement : celle du « symbolisant » (Nature-Écriture) et celle du « Symbolisé » (le Christ, Dieu-Homme).

HYMNE V

La victoire de l'Agneau continue de faire la toile de fond. La pièce, de mouvement circulaire comme il arrive souvent, se compose de trois parties nettement repérables et de volume sensiblement égal. La première, enchaînant sur l'hymne précédente, a l'Agneau pour thème principal, dans son double rapport à l'agneau de la pâque égyptienne (str. 1-3) et à celui qu'offrit Samuel avant la victoire de Mîçpa sur les Philistins (str. 4-5). Les harmoniques vétêrotestamentaires ne cessent donc de s'enrichir. La seconde, procédant par association midrachisante de textes autour du voile du Temple et de l'affaire qu'il suscite, évoque essentiellement la royauté du Christ dont la vigoureuse affirmation clôture l'ensemble (str. 6-14). Mais la thématique s'infléchit de nouveau vers l'Agneau dans une troisième partie qui souligne le caractère plénier et définitif du salut qu'il apporte (str. 15-21). Particulièrement importantes quant à la théorisation, par Éphrem lui-même, de sa propre méthode d'exégèse, les deux dernières strophes (22-23) établissent les trois degrés d'une typologie ; celui du symbole (*râzâ*), celui de la vérité (*šrârâ*) et celui du sceau (*hûtâmâ*), correspondant respectivement à trois étapes d'une même économie : l'Égypte, l'Église et le Royaume.

La cohésion de l'hymne se laisse apercevoir, sans doute, d'un point de vue particulier : n'est-ce pas la même tonalité pourpre qui assortit le sang (str. 1) au voile (str. 6) et au vin (str. 16) ? Éphrem cultive le camaïeu des couleurs comme celui des idées.

HYMNE V

Sur la même mélodie

1. L'Agneau, celui de Dieu,
Par son sang fit sortir
Les Nations de l'Erreur,
Comme hors de l'Égypte.

Refrain : Gloire au Fils qui nous a rachetés par son sang,
Comme son symbole, jadis, les fils de Jacob !

2. D'innombrables agneaux
Avaient été occis :
Par un seul, oui, un seul,
L'Égypte fut vaincue !
3. Agneaux en maintes fêtes
Avaient été offerts,
Mais c'est lors d'une seule
Que l'Erreur fut vaincue !
4. Samuel en holocauste
Offrit agneau de lait :
Vaincus par lui les braves,
L'élite philistine¹ !

1. Cf. 1 S 7, 7-11.

5. Par l'Agneau fut maté,
Par le Fils de David,
Le méchant Fier-à-bras¹,
L'invisible Goliath².
6. Les prêtres au sanctuaire
Retirèrent son voile,
Le voile rouge vif,
Et puis l'en affublèrent³.
7. Ils l'avaient tracassé
À propos de l'impôt,
Disant : « Il interdit
Que quiconque le paie⁴ ! »
8. Pour son habit de même
Ils lui ont cherché noise :
« Cette pourpre sur lui,
Qu'elle crie contre lui⁵ ! »
9. Craignant par dessus tout
Qu'il ne puisse mourir,

1. Le « Fort » : cf. Lc 11, 21-22 ; Az 1, 12 ; IRÉNÉE DE LYON, *Contre les Hérésies* III, 8, 2, SC 211, p. 91-93.

2. Cf. 1 S 17, 40-54 ; Goliath est une figure de Satan.

3. Collusion midrachisante entre le voile dont les gardes recouvrent le visage de Jésus au moment de le frapper (Lc 22, 64), le manteau de pourpre dont l'affublent les soldats du prétoire (Mc 15, 17 ; Jn 19, 2) et l'étoffe d'écarlate dont l'autel de l'ancien Temple était recouvert (Nb 4, 14) ; du reste, le thème du voile est ordinairement prétexte, chez Éphrem, à de subtiles associations de ce genre (voir par exemple *HdF* X, 15-16 ; XVIII, 10). On n'omettra pas de remarquer également qu'Éphrem télescope ici, comme il le fait bien souvent, la responsabilité de la partie romaine dans la Passion de Jésus pour mieux imputer aux « prêtres », dans toutes les scènes d'outrage, une responsabilité directe.

4. Cf. Lc 23, 2.

5. Revêtu de pourpre, Jésus peut être accusé de prétendre à la royauté (grief associé à la question de l'impôt en Lc 23, 2) ou de contrevenir à l'interdiction de toucher la housse de l'autel (Nb 4, 15).

- De pourpre ils l'affublèrent
Pour le faire mourir.
10. Les rois, ceux de la terre,
Avaient donné la pourpre
Au Maccabée¹, et puis
Au grand prêtre Simon².
11. Ils en prirent, ils en mirent
Dessus le Fils du Roi,
Prophétisant sur lui
Comme avait fait Caïphe³ ;
12. Jetèrent royauté
Sur le Fils de David,
Firent de lui un Roi
Sans l'avoir désiré.
13. En voulant le spolier
De sa royauté propre,
C'est bien une autre encor
Qu'ils lui ont conférée.
14. C'est lui le Roi des rois⁴
Qui boucle les diadèmes,
Et tout pouvoir royal
Est en lui résumé.
15. En cette fête-là
On fit une aspersion :

1. Alexandre confère l'investiture à Jonathan, frère de Judas (1 M 10, 62), investiture confirmée par Démétrius II (1 M 11, 27).

2. Faveurs du même Démétrius II à l'égard de Simon : cf. 1 M 14, 43.

3. De même que Caïphe avait prophétisé la rédemption universelle en disant : « Il faut qu'un seul homme meure pour le peuple » (Jn 11, 50-52), les juifs, en jetant de la pourpre sur Jésus, attestent sans le vouloir sa dignité royale.

4. Cf. Ap 19, 16.

- Sang de l'agneau pascal
Dessus tous les linteaux¹ !
16. En cette Fête-ci²
On procède au Mélange³ :
Au milieu⁴ des disciples,
Le Sang du vrai Agneau !
17. En cette fête-là,
Un agneau provisoire
Avait nanti le Peuple
D'un salut provisoire.
18. En cette Fête-ci,
L'Erreur est mise en fuite
Par l'Agneau véritable,
Véritable Docteur.
19. L'agneau figuratif
A été remplacé :
Venue la Plénitude,
Les symboles ont cessé.
20. De l'Agneau véritable
Le vrai n'a point de cesse :
Qui donc, plus grand que lui,
Pourrait le remplacer ?

1. Cf. Ex 12, 7.

2. À la fête figurative et purement rituelle de l'Ancienne Alliance, Éphrem oppose la Fête ecclésiale, la célébration liturgique qui est aussi présence du Mystère.

3. Le verbe *mzag*, « mélanger », appartient au vocabulaire eucharistique d'Éphrem ; dans l'antiquité, le vin, naturellement épais, était mêlé d'eau. Cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 209. Sans doute y a-t-il aussi allusion à Jn 19, 34 (l'eau et le sang).

4. L'expression *b-gaw* suggère, outre la circulation du Sang entre le Christ et ses disciples, la communion des disciples entre eux : l'Eucharistie réalise l'unité.

21. En effet, quel agneau
Pourrait bien abroger
L'Agneau, l'Agneau de Dieu
Abrogeant les figures ?
22. La Plénitude vint
Et se fit un habit
Des symboles qu'avait
Tissés le Saint-Esprit¹.
23. Symboles en l'Égypte,
Vérité en l'Église,
Et sceau définitif²
Au milieu du Royaume !

1. En *Epiph XIII*, 3, c'est encore l'Esprit saint qui « tisse des vêtements de beauté pour les gens de noce » (les baptisés) ; la métaphore du tissage, typiquement féminine (on n'oubliera pas qu'en syriaque, *rūhā*, « esprit », est un féminin), apparaît comme une métaphore privilégiée de l'Incarnation : cf. *Nat XXI*, 5 et *Virg XXXII*, 1. Mais ici, selon une vue qui ne manque pas d'attaches origénienne, c'est l'Écriture elle-même qui, à travers les « symboles », est présentée comme incarnation et vêtement du Verbe ; le thème se retrouve chez ANDRÉ DE CRÈTE, *Sermon sur la Transfiguration*, PG 97, 948 et jusque dans la littérature patristique médiévale : voir par exemple AELRED DE RIEVAUX, *Sermones inediti* 10, éd Talbot, p. 86.

2. *hūtam-pūr'ânâ* : sceau de la « récompense » (Rouwhorst traduit par *rémunération*, Beck par *Vergeltung*) ou sceau de la « solution », si l'on préfère mettre l'accent sur l'ordre proprement noétique de la gradation : la connaissance parfaite est réservée au « Royaume » eschatologique. Tripartition comparable (mais dans un contexte nettement platonisant) chez MÉTHODE D'OLYMPE, *Le Banquet IX*, 240, SC 95, p. 268 : σκία, εικόν, ἀλήθεια.

HYMNE VI

La pièce est incomplète, puisque avec elle débute la lacune du ms. B qui affecte la collection des *Azymes* jusqu'à l'*Hymne XII*. Il reste qu'avec Az VI nous sommes en possession de la dernière pièce qui, dans l'économie générale du recueil, appartient au « cycle de l'Agneau » (III-VI). Éphrem appareille ici, avec un réalisme qui ne manque pas de fécondité théologique, l'agneau figuratif à l'Agneau véritable dans leur exacte rencontre qu'est la manducation, par Jésus, du repas pascal. Les apôtres sont les témoins privilégiés de ce moment de bascule historique (str. 1-3) où le Pain donné par l'Église mariale interrompt l'Azyme (str. 4-7), où un Agneau – le Christ – mange un agneau (str. 9), comme Abel, « agneau » lui aussi, avait offert un agneau en sacrifice (str. 8). Éphrem se complaît manifestement dans la contemplation de ce « moment herméneutique » où la Réalité digère ses figures et les éclipse totalement (str. 10), tandis que, dans un mouvement inverse, les figures accourent vers la Réalité qui les consomme (str. 11-12). À travers l'acte tout physique de la digestion auquel le poète-théologien n'hésite pas à s'arrêter, c'est donc toute la « fonction » révélatrice qui s'accomplit. Quoi qu'il en soit par ailleurs de la mutilation de l'hymne, les strophes 13 et 14, amenant la dernière parole du Christ en croix, forment dans l'état présent une conclusion des plus heureuses.

HYMNE VI

Sur la même mélodie

1. Entre agneau et Agneau
Se tenaient¹ les disciples,
Mangeant l'agneau pascal
Et l'Agneau véritable.

Refrain : Gloire à toi,
Christ-Roi !
Rachetée par ton sang,
Ta sainte Église !

2. Symboles et Vérité :
Les Apôtres, au milieu,
Ont vu les uns finir
Et l'autre commencer.
3. Heureux Apôtres ! En eux
Le terme des figures,
Et derechef en eux
Le prélude du Vrai.

1. *qāmū* : « ils se tenaient debout » ; c'est la position dans laquelle Ex 12, 11 prescrit de manger l'agneau de la pâque.

4. Notre-Seigneur mangea
La pâque avec les siens¹ :
En ce Pain qu'il rompit²,
L'azyme cessa net³.
5. Le Pain tout-vivifiant
Ravive les Nations,
Remplaçant cet azyme,
Nourriture de mort.
6. Voici le Pain vital
Que nous donne l'Église :
Il remplace l'azyme
Que nous bailla l'Égypte.
7. C'est le Pain du repos
Que nous donne Marie
Au lieu du pain de peine⁴
Qu'Ève bailla jadis.
8. Abel était agneau
Et offrit un agneau⁵ :
Qui vit jamais agneau
D'un agneau faire offrande ?

1. Cf. Lc 22, 15.

2. Verbe *qsá* (cf. Mt 26, 26) ; sur le récit de l'institution et sa terminologie chez Éphrem, cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 45-48.

3. Sur « l'espace herméneutique » construit par Éphrem dans les premières strophes de l'hymne, cf. K. GERLACH, *The Antinicene Pascha*, p. 145.

4. Cf. Gn 3, 19.

5. D'après la teneur littérale de Gn 4, 4, Abel – qui mérite évidemment le titre d'agneau en tant que victime de Caïn – « offre les premiers-nés de son troupeau », sans qu'il soit spécifié qu'il s'agit d'agneaux ; la même extrapolation se retrouve en *Nat I*, 42 ; en *Nat VII*, 3, d'autre part, où Éphrem se livre à un « jeu » comparable, les bergers de la crèche offrent un agneau à l'Agneau.

- 9 L'Agneau, celui de Dieu,
Consomma un agneau¹ :
Qui vit jamais agneau
D'un agneau se nourrir ?
- 10 L'Agneau de Vérité
Mangea l'agneau pascal :
La figure entra vite
Dans le ventre du Vrai² !
- 11 Car toutes les figures
Dedans le Saint des saints
Demeuraient, attendant
Qu'il les accomplît toutes.
- 12 Les symboles le virent,
Lui, l'Agneau véritable,
Et, déchirant le voile,
Sortirent à son devant³.
- 13 Tous sur lui tout entier
Sont fondés et assis,

1. Lors du repas pascal.

2. Au-delà du simple jeu rhétorique, on reconnaîtra la vue profonde, d'ordre à la fois philosophique, théologique et esthétique : la manducation physique manifeste avec un vigoureux réalisme – celui de l'Incarnation – le fait que la Réalité « intègre » ses figures. Le même paradoxe est exprimé par CYRILLONAS : « L'Agneau mange l'agneau, la Pâque absorbe la pâque. Il célébra la Pâque de son Père, mais c'est la sienne qu'il inaugurerait. Il mit fin à la Loi et introduisit la réconciliation », *Homélie sur la crucifixion 6*, trad. Cerbelaud (*L'Agneau véritable*, Chevetogne 1984, p. 41). Cf. K. GERLACH, *The Antinicene Pascha*, p. 164-165.

3. Le voile : *appé tar 'á* ; interprétation très originale de Mt 27, 51, qui fait de cet épisode de la Passion la clef de toute l'exégèse de l'Écriture et, par conséquent, l'événement « sémantique » par excellence.

Car tous en son entier
En tout lieu le publient¹.

14 C'est en lui que s'achèvent
Symboles et figures,
Comme il l'a garanti :
« Voilà. Tout est fini². »

(Ici commence une lacune qui affecte le ms. B jusqu'à l'Hymne XII)

1. Emplois concentrés de *kāl* (tous, tout, tout entier) dans cette strophe, caractéristique d'Éphrem et de sa vision totalisante. Cf. Az IV, 28 et le renvoi à P.-J. BOUTHIA, *The Theology of Totality*, en note.

2. Cf. Jn. 19, 30 : « C'est accompli. » La même hymne combine donc, avec une remarquable intuition exégétique et théologique, deux éléments conclusifs de la Passion : l'épisode du voile déchiré, emprunté aux synoptiques, et l'ultime parole de Jésus, empruntée au quatrième Évangile, lequel ne parle pas du voile.

HYMNE VIII

Le début de la pièce manque, compris dans la grande lacune manuscrite Az VII-XI : c'est conventionnellement que Beck attribue un folio conservé à ce qu'il baptise Az VIII-IX. La tradition liturgique, quant à elle (*Bréviaire syrien*, au premier nocturne du Mardi Saint), donne avec Az XII, 4-5 et Az V, 15-16 une dizaine de strophes d'authenticité probable et dont on a pu penser qu'elles appartenaient à l'ensemble lacunaire.¹

Quoi qu'il en soit, c'est un nouveau cycle qui est entamé ici : celui de la Mer personnifiée, protagoniste du drame pascal² à l'égal de Moïse, lequel, « entre terre et mer » (str. 8), apparaît bien comme l'homme du Passage. La pièce observe une progression historique qui va du passage de la Mer Rouge (str. 2-15) au franchissement du Jourdain (str. 16) et à la prise de Jéricho (str. 17), autrement dit de Moïse à Josué. Plusieurs refrains enchevêtrés scandent l'ensemble et lui donnent une discrète tonalité de poème épique : « en cette

1. Cf. GRIBOMONT, « La tradition », p. 196, 205-206 : la strophe numérotée *h* par l'auteur s'adapte bien avec Az VIII, 2 : « Au mois des fleurs, la mer est devenue / piège et refuge, qui libère et qui noie » ; la strophe *i* avec Az VIII, 5-6 : « Un seul Agneau, égorgé, étouffa les loups / et l'Égypte, mère des loups, fut déconfitte. »

2. Dans la tradition juive, la Traversée de la Mer fait l'objet d'une littérature particulière et se trouve solennisée pour elle-même, le septième jour de la fête des Azymes : cf. *Seder Olam Rabba*, 5 ; *Mekhilta Exode* 14, 1-14 ; PHILON D'ALEXANDRIE décrit la liturgie en usage dans la secte des Thérapeutes : cf. *De vita contemplativa* 81-89 (*Œuvres de Philon d'Alexandrie* 29, Paris 1963, p. 141-147).

fête-là » (str. 2, 5, 6, 7) ; « au mois des fleurs » (str. 4, 16) ; « au temps des fleurs » (str. 17). On remarquera comment, à ce point de la célébration hymnique, l'image marine croise l'image pastorale (str. 5-6), la Pâque de la mer celle des champs. Si, dans toute cette geste, Moïse a agi en qualité de serviteur, la création lui a prêté son concours comme un instrument, donnant une leçon de choses à travers ce service au second degré (str. 11-12, 14-15). L'idée théologique majeure est sans doute que le triomphe de Moïse provient, par une sorte d'effet anticipé, de la « Puissance » (*haylâ*, str. 15) du Fils qui investit les « enseignes » (*nîšé*, str. 11, 13) dont il s'est muni pour faire d'eux des « symboles » (*râzé*, str. 10) efficaces. Un détail : la désignation du bâton-croix comme *'âtâ* (str. 15) manifeste le lien de l'hymnographie pascale d'Éphrem avec la plus pure tradition biblique qui, pour évoquer le déploiement de la geste salvatrice de Yahvé, use d'une terminologie toute voisine : *b'ôitw' mōp'tim* (Dt 4, 34 ; Jr 32, 21) : « avec des signes et des prodiges ».

HYMNE VIII

Sur la même mélodie

1.
.....
Ils se sont acquittés
De la dette complète.
2. En cette fête-là
La Mer est devenue
La juste vengeresse
Du Peuple pressuré¹.
3. Elle a vengé, la Mer,
Elle a vengé Joseph,
Noyé les Égyptiens
Qui retenaient son dû².

1. Cf. Ex 1, 13-14 ; 14, 26-28.

2. Ce « dû » peut recouvrir à la fois la terre de Goshèn dont Pharaon, engageant sa parole devant Joseph, avait octroyé la libre disposition à Jacob et à sa descendance (cf. Gn 45, 20 ; 47, 6) et le corps même de Joseph, enseveli en Égypte mais destiné à retourner en Canaan, en vertu d'une promesse formelle faite au patriarche (cf. Gn 50, 25 ; Ex 13, 19).

4. En ce mois floréal¹
La Mer est devenue
Un refuge qui sauve
Et un piège qui tue² !
5. En cette fête-là,
Du profond de la Mer
Les brebis font surface :
Les loups³ sont engloutis !
6. En cette fête-là
Les loups se sont rués
Sur le Berger⁴ de tous
Qui s'était fait brebis.
7. En cette fête-là
Moïse louangea
Louanges toutes neuves
Sur la grève de Mer⁵.
8. Terre et Mer ! Entre deux
Moïse célébra
Et les périls-en-Mer
Et les sauvés-en-Terre⁶.
9. Moïse le Splendide⁷
Par le sang⁸ a grandi ;

1. « Au mois des fleurs » (*habâbê*), c'est-à-dire *Nisan* (Avril).

2. La Mer Rouge sauve Israël et décime les Égyptiens : l'antithèse se trouve déjà en Sg 10, 18-19.

3. Le loup fait partie du bestiaire d'Éphrem : cf. *Nat* VII, 6-8.

4. Cf. Jn 10, 11.

5. Il s'agit du cantique d'Ex 15, 1-18, dit « Cantique de la Mer » ; sur la grève : littéralement : « sur la main » (*'al yadh*, sémitisme).

6. C'est-à-dire les Égyptiens (Ex 14, 30) et les Israélites qui « marchèrent à pied sec » (Ex 14, 29), commençant un itinéraire qui devait les conduire vers la « Terre » (Ex 3, 8).

7. Cf. Ex 34, 29 : Moïse « rayonne » en redescendant de la montagne.

8. De l'agneau pascal.

- C'est qu'il était un dieu¹ !
son bâton réussit².
10. Moïse, honneur du Peuple
Et fleuron de ses fils,
Triompha moyennant
Les symboles³ du Fils.
11. Servante – et sœur aussi,
La création se plie
À Moïse, elle cède
Aux signes du Seigneur⁴ !
12. La Mer, cette servante,
Au serviteur⁵ Moïse
Portant du Roi le Fils
Le bâton⁶, s'est soumise⁷.
13. La création soumise
À ses alliés, ses frères,
Sur le signe⁸ de Dieu
Leur a obtempéré.
14. L'humanité aussi
S'est soumise à celui
Qui vint à posséder
La puissance royale.
1. Le Seigneur dit à Moïse, en parlant d'Aaron (Ex 4, 16) : « Il te tiendra lieu de bouche et tu seras pour lui un dieu. »
2. Cf. Ex 7, 19-20 ; 14, 16.
3. Le sang et le bois (le bâton).
4. Aux « enseignes (*nîšê*) de la Seigneurie ».
5. Ce titre donné à Moïse est biblique : cf. Nb 12, 7 ; He 3, 5.
6. Le bâton de Moïse appartient en réalité au Christ dont il tire toute sa puissance, en tant que figure de la Croix.
7. En *HdF* XVIII, 9, la mer encore obéit à la Croix, laquelle trouve son symbole naturel dans le mât et la vergue du navire.
8. *nîšâ*, « enseigne » ; cf. str.11.

15. La Nature dès lors
 Nous l'apprend elle aussi :
 Dans le signe royal
 Une Force¹ est en marche !
16. En ce mois floréal
 Le fleuve, le Jourdain
 Fendit ses flots devant
 L'enseigne de son Maître².
17. En ce temps floréal
 Jubilèrent les voix,
 S'écroulèrent les murs
 Au pas de Josué³.

1. *ḥaylā* : ce terme désigne très souvent chez Éphrem la divinité même du Fils ; cf. *Nat IV*, 172-176.

2. Cf. Jos 3, 14-17 ; Éphrem semble prolonger l'efficacité du bâton (« l'enseigne ») de Moïse jusqu'à cet épisode par une sorte d'extrapolation midrachisante, car le récit biblique n'en parle pas. Pour la transmission de ce bâton, branche de l'arbre de vie, cf. *Pirqé de Rabbi Eliezer* 40 ; *Yalqut Shim oni* 170 ; SALOMON DE BOÇRA, *Livre de l'abeille* 30, trad. E.A.W.Budge, Oxford 1886, p. 50-51.

3. Cf. Jos 6, 20. Éphrem associe le passage du Jourdain et la prise de Jéricho à la Pâque de l'*Exode* en raison de la portée sotériologique commune à ces événements, de leur commune situation dans le temps aussi, suggérée par l'Écriture qui signale que « ce fut le dix du premier mois que le Peuple remonta du Jourdain et campa à Gilgal, à la limite de Jéricho » (Jos 4, 19) ; et un peu plus loin on lit encore : « Les Israélites campèrent à Gilgal et y firent la Pâque, le quatorzième jour du mois, le soir, dans la plaine de Jéricho » (Jos 5, 10).

HYMNE IX

Cette nouvelle pièce se soude sans difficulté à la précédente, l'enchaînement se faisant par la formule « au mois des fleurs » (cf. *Az VIII*, 17). L'ensemble est incomplet : six strophes sont corrompues et la fin manque. En dépit de son état lacuneux, la pièce apparaît comme une sorte de fugue où plusieurs thèmes font successivement leur entrée et s'enchevêtrent avec beaucoup de grâce. L'épopée marine se poursuit à l'évidence avec l'évocation du Cantique de Myriam qui produit en guise d'ouverture son impression sonore (str. 1-2). Mais *Ex 15*, 1-21 se combine immédiatement avec *Ex 1*, 15-22 : la libération pascale, contemporaine de l'éclosion printanière (str. 6-18), est aussi celle des enfants que menaçait la législation exterminatrice de Pharaon (str. 6-11) ; parmi eux, Moïse, dont la petite enfance est présentée dans une sorte de conte dont l'allure midrachisante ne laisse pas de rappeler les traditions targumiques et néotestamentaires sur ce même personnage¹. Au binôme Mer-Moïse de *Az VIII*, se substitue la mise en parallèle de l'agneau et de Moïse (str. 21-22) qui, tous deux « séquestrés », puis élargis, mettent au vert les enfants-agneaux du peuple persécuté (str. 18-25). Le Christ, Tout-Pur, innocente les nations païennes comme l'agneau sans défaut de *Ex 12*, 7 avait obtenu la propitiation d'Israël (str. 24-25).

1. Cf. *Ac 7*, 19-22 ; le Targum de *Ex 2*, 21 rapporte comment Reouël jeta Moïse dans une fosse pour dix ans et comment celui-ci, une fois sorti de là, eut dans le jardin du même Reouël la vision du bâton qui devait lui servir plus tard (cf. *SC 256*, p. 25).

La « matière » de l'*Exode* est donc massivement utilisée dans la typologie et la subtile construction poétique de cette séquence dont tous les motifs décoratifs – floraux, animaux ou humains – sont ramenés au dénominateur commun de l'enfance ; l'évocation du leader lui-même de la geste, sous les traits d'un enfant, ne manque pas d'originalité et confère à l'ensemble une certaine atmosphère noélique¹. Mais le Moïse qui figure sur une fresque de la synagogue de Doura-Europos (III^e s.) n'est-il pas « délicat, presque imberbe, rayonnant de jeunesse inexpérimentée et de surprise devant la vie² » ?

HYMNE IX

Encore sur la même mélodie

1. En ce mois floréal,
Quels sons joyeux rendit
Le tambour¹ de Myriam
En présence du Peuple² !

Refrain : Louange au Premier-né !
Par sa crucifixion,
Vers celui qui l'envoie
Il tourne les Nations !

2. Rugissements de Mer
Contre les Égyptiens !
Liesse de tambour
Pour les fils de Jacob !

1. *plagâ* : mot d'origine akkadienne qui traduit l'hébreu *tôph* en Gn 31, 27 et Ex 15, 20 (*Peš.*).

2. La suture avec l'hymne précédente est évidente : elle se fait sur un double thème, musical et printanier ; nous sommes bien en présence d'une même unité littéraire, ultérieurement découpée. La strophe contient par ailleurs un jeu d'assonances entre *habâbé* (« les fleurs ») et *yabbébû* (« ils jubilèrent »).

1. Cf. *Nat* VII, 5-6.

2. A. NEHER, *Moïse et la vocation juive*, Paris 1956, p. 7.

- 3.-5. (*le texte est corrompu*)¹
6. Les femmes des Hébreux
Portaient en cet Avril
Leurs enfants au grand jour²,
Sur la grève de Mer.
7. Le cauchemar s'enfuit
Loin des petits enfants
Qui voyaient naufragés
Leurs naufrageurs³ méchants !
8. Les enfants se cachaient
Tout au fond de leurs chambres⁴,
Comme faisait Moïse
En sa petite enfance⁵.
9. En cet Avril sortirent
Bourgeons emprisonnés :

1. ROUWHORST (t. II, p. 21) suggère une restitution des strophes 4-5 d'après le *Bréviaire syrien* (éd. de Mossoul, tome V, 1892, p. 207) ; voici sa traduction : « 4- A cette fête / se réjouirent les enfants, / échappés au fleuve / qui noie les enfants. 5- À cette fête, en commun, / ils se réjouirent / fils et pères, / car Pharaon n'est plus. »

2. *galyâyt* : « ouvertement », car elles n'ont plus à craindre la discrimination pratiquée par Pharaon (cf. Ex 1, 15-16).

3. Cf. Ex 1, 22 ; le but de cette extermination est la perte de Moïse : cf. *Nat XVII, 3*.

4. *tawânâ* ; on n'oubliera pas que la chambre a toujours chez Éphrem la signification d'un lieu spirituel, celui de l'intimité avec Dieu : cf. *HdF XX, 6* ; Y. MOUBARAC, *La chambre nuptiale du cœur*, Paris (Cariscript) 1993, p. 37-38.

5. Cf. Ex 2, 2 ; He 11, 23. Cette évocation des enfants lors du Passage de la Mer Rouge sent le midrach ; elle s'appuie à tout le moins sur des textes bibliques tels que Sg 10, 21 et 18, 5-9, eux-mêmes vraisemblablement tributaires de traditions rabbiniques.

- De leurs chambres sortirent
Aussi les nouveaux-nés¹.
10. En cette fête-là
Les enfants et les fleurs
Jubilèrent ensemble
En leur gentil Seigneur.
11. Le corselet des lis
Portait de beaux boutons
Et le giron des femmes
Portait des nourrissons.
12. En Égypte les serfs
Avaient peur de crier,
Se faisaient tout petits
Et parlaient à voix basse.
13. En l'Avril babillard
Qui met les chants au monde,
Même des enfans
Fut sans peur la faconde.
- 14.-15. (*le texte est corrompu*)
16.
.....

1. Le thème floral se combine ici avec celui de l'enfance, particulièrement développé chez Éphrem ; des images semblables se retrouveront chez l'hymnographe latin PRUDENCE, *Cathemerinon XII, 125-128, CSEL 61, p. 73*, à propos des Saints Innocents : « Saluete flores martyrurum / Quos lucis ipso in limine / Christi insecutor sustulit / Ceu turbo nascentes rosas. »

- Gazouillis d'oisillons :
Les aigles ont disparu¹ !
17. L'enfant qui aime tant
À jouer dans les rues²
Se terrait, se cachait
Loin, oh ! bien loin des tueurs.
18. Grâce à l'agneau pascal,
Les enfants sont sortis,
Gambadant comme agneaux
Que l'on rend au grand air³.

1. L'image d'Israël comme « oisillon » (*parūgā*, terme qui traduit *ēprōah* en Dt 22, 6 et *voσiα*) vient peut-être du Cantique de Moïse en Dt 32, 11 ; mais ici l'aigle représente l'Égyptien prédateur, et non plus Yahvé comme dans le texte biblique. L'aigle peut néanmoins assumer des significations positives dans le bestiaire symbolique d'Éphrem : cf. *Nat* XXIV, 3 ; *Virg* XXIV, 3.

2. Éphrem pense sans doute aux enfants de Nisibe ou d'Édesse parmi lesquels il recrutait des exécutants pour ses hymnes ; l'évocation du jeu des enfants se retrouve en *Nat* IV, 195-196 ; VIII, 19. Cf. aussi *Lc* 7, 32, comme substrat biblique.

3. L'image est biblique : le bondissement des jeunes animaux ou des collines suggère l'allégresse de l'*Exode* et, en général, de toute délivrance eschatologique : cf. *Ps* 114, 4-6 ; *Is* 63, 13-14 ; *Ml* 3, 20. Peut-être Éphrem se souvient-il particulièrement de *Sg* 19, 9 : « Comme des che-vaux, ils étaient à la pâture, comme des agneaux, ils bondissaient, en te célébrant, Seigneur, toi leur libérateur. » C'est le même verbe *dūs* qui, en *Lc* 1, 41, exprime le mouvement de Jean-Baptiste dans le sein d'Élisabeth. Nous voyons donc se multiplier les points de contact entre la présente hymne et la lecture rabbinique du Passage de la Mer, déjà évoquée (cf. *supra*, p. 96, n. 5). Par ailleurs, l'imagerie générale ne laisse pas de faire penser à certains passages de l'hymne sur laquelle se clôt le Livre III du *Pédagogue* de CLÉMENT D'ALEXANDRIE (v. 1-4 ; 29-34), *SC* 158, p. 192-199 :

*Frein qui maîtrise les poulains naïfs,
Aile qui portes l'infailible oiseau,
Ferme gouvernail des navires,
Ô Pasteur des agneaux du Roi ! (...)
Des brebis du Verbe
Ô saint Pasteur,*

19. Cet agneau que Moïse
Tenait en réclusion
Libéra les agneaux
Reclus pareillement¹.
20. Moïse lui aussi,
Le nourrisson reclus²,
Devint libérateur
Des nourrissons reclus.
21. Par l'agneau et Moïse,
L'un et l'autre enfermés,
Les petits du troupeau
Sont sortis vers le But³.
22. La paire de reclus
Esquisse le mystère
De cet Agneau reclus
Qui sauve les Nations.
23. De la maison d'arrêt⁴
On sort l'agneau pascal :

*Guide-les, ô Roi
Des enfants innocents :
Sur les traces, ô Christ,
Ils marchent vers le Ciel.*

Pareille parenté d'inspiration et de motifs porterait dès lors à réévaluer à leur juste mesure, sous l'allure évidemment hellénisante, les attaches proprement judéo-chrétiennes de l'hymne alexandrine.

1. À quatre reprises dans cette strophe, Éphrem emploie le verbe *hbaš*, « enfermer », là où le texte de l'*Exode* (12, 6) dit simplement : « Vous le garderez (l'agneau) jusqu'au quatorzième jour de ce mois. » Même substitution en *Nat* V, 14.

2. Cf. *Ex* 2, 2-6.

3. *mén'â* : c'est ce terme qui, en *Parad* XIV, 4, désigne le Paradis.

4. Le substantif *habāšyā* traduit l'hébreu *mišmār* (geôle) en Gn 40, 3, ce qui va dans le même sens que l'usage du verbe *hbaš* pour traduire *mišmèrèt* en *Ex* 12, 6.

De la maison d'arrêt
On sort l'Agneau, le vrai¹ !

24. L'agneau figuratif
Est exempt de défaut²
Et l'Agneau véritable
Est exempt de souillure³.

25. L'aspersion du tout-clair
A nettoyé le Peuple :
L'aspersion du Tout-Pur
A blanchi les Nations⁴.

1. On voit se dessiner ici toute une typologie, promise à un grand avenir, qui s'attachera à découvrir un lien figuratif entre le détail de la ritualité liturgique (vétéro-testamentaire ou ecclésiale) et les divers épisodes de la Passion ; elle s'épanouira dans les commentaires mystagogiques ultérieurs (Théodore de Mopsueste, Narsaï).

2. Cf. Ex 12, 5 : « La tête de petit bétail sera un mâle sans tare. »

3. Cf. 1 P 1, 19.

4. C'est-à-dire l'aspersion faite avec le sang de l'agneau (cf. Ex 12, 7) « pur » (*dakyâ*) et l'aspersion faite avec le sang (cf. He 9, 13-14) du Christ « pur » (*šaphyâ*) ; pour le couple *dakyâ-šaphyâ*, cf. Eccl XXIX, 1. « Les Nations » : texte conjectural, car ici commence une nouvelle lacune.

HYMNE XII

Compte tenu de la lacune majeure du ms. B, la pièce est amputée de son début, si bien qu'elle ne totalise dans son état présent qu'une douzaine de strophes dont pas moins de neuf s'ouvrent sur la formule *b-hânâ'd'édâ*, « en cette fête-là », ce qui confère à l'ensemble une incontestable cohérence de thème et de ton. La « fête » dont il s'agit ici n'est plus la pâque figurative (cf. Az V, 15 et 17), mais seulement celle de Jésus, rédemptrice (str. 1) et marquant l'accomplissement de tous les « symboles » (*râzé*) qui l'annonçaient (str. 2-3). Un ordre événementiel se dessine, depuis la Cène (str. 4-5) et la trahison de Judas (str. 6-10) jusqu'aux premiers outrages (str. 11-12). Le Christ, « mangeur » de l'agneau pascal devient lui-même aliment (str. 5), le Libérateur universel est vendu comme un esclave (str. 9), le faux jeton embrasse la Vérité (str. 10) ; nous sommes entrés manifestement dans une nouvelle section des *Azymes* : celle des grands paradoxes christologiques de la Passion.

HYMNE XII

[sur la même mélodie]¹

.....

1. En cette Fête-là²
Fut payé le montant
De la commune dette
Par le commun Seigneur.
2. En cette Fête-là
Notre-Seigneur répand
Le trésor tout rempli
Des signes³ de sa mort.
3. En cette Fête-là
Notre-Seigneur abroge
Les figures lassées
De l'annoncer bien haut.

1. Indication restituée par conjecture, car le début de l'hymne a disparu.

2. Véritable leitmotiv, ambivalent, des hymnes *Sur les Azymes* (cf. Az V, 15-18 ; VIII, 5-7) : cette fois il ne s'agit plus de la pâque de l'*Exode*, mais bel et bien de la Pâque par excellence, dans la plénitude de son mystère et l'actualité de sa célébration liturgique.

3. *râzé* : les « symboles ».

4. En cette Fête-là
L'Agneau, le véritable,
Renvoie l'agneau pascal
Dont la course est finie.
5. Il a mangé la pâque,
Il a rompu son corps¹ :
Voilà le Mangeur² même
Devenu comestible !
6. Invisible fournaise
Que cette Fête-là,
Montrant de quel métal
Était fait l'Isariote !
7. Cette Solennité
Le chasse et l'élimine
D'entre les véritables
Ainsi qu'un faux-jeton.
8. En cette Fête-là
Le Maître fut vendu,
Oui, le Maître de tout,
Et ce, par le Néant !
9. En cette Fête-là
Un voleur³ a vendu
Le Tout-Libérateur
Comme on vend un esclave !

10. En cette Fête-là
Le faussaire a baisé¹
La Bouche véridique,
Chaire de vérité² !
11. En cette Fête-là
On le frappe à la joue³,
Lui qui d'une mâchoire
Avait tiré de l'eau⁴ !
12. En cette Fête-là,
Debout au tribunal,
Le Fils qui gracie tout
Pour son dam fait silence⁵.

1. Cf. Mt 26, 48-49.

2. Cf. *Diat* XX, 12, SC 121, p. 351 : « Le faux disciple s'approche du Maître de toute vérité pour l'embrasser. »

3. Cf. Jn 18, 22.

4. Éphrem télescope ici, de manière midrachisante, l'épisode de la mâchoire d'âne de Samson ; selon la lettre du texte biblique (Jg 15, 17-19) en effet, c'est après avoir jeté loin de lui la mâchoire que, pris de soif, Samson invoque Yahvé, lequel fend le bassin qui est à Lehi (nom qui signifie en hébreu « joue » ou « mâchoire ») pour en faire sortir de l'eau. Le syriaque utilise le même mot *pakâ* pour « joue » et « mâchoire ». Par ce genre de mise en parallèle de deux épisodes, l'un vétérotestamentaire, l'autre néotestamentaire, la strophe s'apparente au style des *Inpropères* de la liturgie latine, au Vendredi saint.

5. Cf. Mt 26, 63 ; *Diat* XX, 16, SC 121, p. 354 : « Notre-Seigneur se présenta silencieux devant Pilate pour la défense de la vérité outragée. D'autres remportent la victoire par des apologies, mais Notre-Seigneur la remporta par son silence, parce que la récompense due au silence divin, c'était la victoire de la vraie doctrine. Il parlait pour enseigner et il se tut au tribunal. »

1. Même verbe *qšâ* qu'en Az VI, 4 à propos du pain ; sur l'expression « rompre son corps », cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 208.

2. *âkülâ* : ce terme qualifie Jésus dans la *Pešittâ* de Mt 11, 19.

3. Titre donné à Judas en Jn 12, 6.

HYMNE XIII

Cette nouvelle séquence s'enchaîne si naturellement à la précédente, sur l'évocation de la comparution du Christ devant les tribunaux civils et religieux (rapprocher Az XIII, 2 de Az XII, 12) que l'on interpréterait volontiers la première strophe comme une introduction interpolée, ajoutée ultérieurement lors du morcellement du vaste ensemble primitif à des fins liturgiques. Le matériau scripturaire exploité par ces « Impropères » est considérable, attendu que le procédé le plus habituel ici consiste à mettre en parallèle – et en paradoxe – tel épisode de la Passion avec tel fait de l'Ancien Testament ou de la geste évangélique de Jésus. L'ordre suivi est chronologique, mais de manière pour le moins souple, avec des reprises et des retours : l'arrestation, l'interrogatoire et la condamnation (str. 2-7) ; la croix (str. 8-10) ; le verdict de Pilate (str. 11) ; les outrages (str. 12-15) ; l'obscurcissement du ciel (str. 16-17) ; le voile du Temple déchiré (str. 18-21) ; de nouveau l'obscurité (str. 22-24), les outrages (str. 25-26) et la sentence (str. 27) ; la couronne d'épines (str. 28-29) et pour finir l'ensevelissement (str. 30-32).

D'importants motifs théologiques se signalent d'emblée à l'attention et confèrent à l'atmosphère générale un cachet de solennité, en particulier les silences de Jésus (str. 3, 4, 6, 7) et la permanence du *haylâ*, « Puissance » de sa divinité, sous les dommages subis par sa nature humaine (str. 2, 5) : c'est bien un Christ-Dieu qui s'engage dans la kénose de la Passion. La pièce se signale donc dans l'ensemble des *Azymes* par une portée christologique que les suivantes vont confirmer. Mais on remarquera surtout, au cœur de l'hymne, la très belle et profonde dramaturgie du voile déchiré, d'allure si rabbinique

jusque dans son anti-judaïsme (str. 16-23). L'allure lentement progressive de l'ensemble, le caractère lancinant de l'expression et des images suggèrent une « tapisserie » de la Passion : c'est qu'il n'y a guère loin, parfois, d'Éphrem à Péguy.

HYMNE XIII

Sur la même mélodie

1. Mes frères, célébrons
En ce beau mois d'Avril
La fête, le triomphe
De l'Agneau véritable !

Refrain : Que notre assemblée loue
L'Agneau, l'Agneau pascal
Que des loups dévorants
Ont occis en Avril !

2. Chez Anne il était lié¹,
Mais en lui se cachait
La Puissance² logée
Au cœur de la fournaise³.

1. Cf. Jn 18, 12-13.

2. Le *haylâ* représente chez Éphrem une appellation équivalente de la nature divine elle-même et appartient à la sphère du « caché » (*kasyâ*) ; cf. *Nat* IV, 172 : « Il (le Fils) était visible par son corps, mais sa Puissance était cachée. »

3. Cf. Dn 3, 25 : dans le quatrième homme qui accompagne les trois jeunes gens liés (comme Isaac en Gn 22, 9) dans la fournaise, la tradition chrétienne a volontiers reconnu le Fils de Dieu : cf. IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies* V, 5, 2, SC 153, p. 69 ; sur l'iconographie solidaire de

3. Au tribunal, silence ¹ !
 Mais en lui se cachaiient
 Les bouches de sagesse
 Qui triomphent de tout.
4. En son fond se calmait
 L'orage de sa voix
 Qui terrifiait le Peuple
 Sur le Mont Sinaï ².
5. On le tient, on l'emmène,
 Tandis qu'en lui se tait
 La Puissance qui tient
 Toute la création.
6. Judas l'a embrassé,
 Mais en lui se taisait
 La semonce adressée
 Au démon qui criait ³ :
7. Hérode l'interroge,
 L'humilie⁴ : il se tait,
 Quoique toutes les langues
 Aient leur demeure en lui.

cette exégèse, voir M. DULAËY, *Des forêts de symboles*, p. 174-176. Dans cette strophe, Éphrem fait de surcroît un jeu de mots antithétique en jouant sur la polysémie du verbe *šrâ*, à la fois « habiter » et « délier » : la Puissance qui « loge » dans la fournaise est aussi celle qui « délie » les trois jeunes gens.

1. Cf. Mt 26, 63 ; Az XII, 12 et note.

2. Cf. Ex 19, 16 ; 20, 18-19 ; Dt 4, 11 ; He 12, 19.

3. Cf. Mc 1, 25-26.

4. Cf. Lc 23, 9 et 11.

8. Il chevauchait la Croix,
 Bien qu'invisiblement
 Il chevauchât le Char,
 Celui des Chérubins¹.
9. On lui offrait du fiel,²
 Quoiqu'en lui se cachât
 La Douceur même, celle
 Qui rend doux les amers³.
10. Il eut soif⁴, mendia l'eau,
 Mais en lui se cachait
 Cette Source vivante
 Qui donne au monde vie ⁵ !
11. Pilate se lava,
 Se purifia les mains ⁶ :

1. Il s'agit de la *Merkhabah* minutieusement décrite en Ez 1, 4-28 et dont la structure tétramorphe se prêtait à un rapprochement avec les quatre dimensions de la croix ; cette symbolique ancienne (cf. J. DANIELLOU, *Les symboles chrétiens primitifs*, p. 82-83) se retrouve en HdF XVII, 8 et Virg XXI, 10 ; elle constitue l'un des lieux de circulation important entre l'univers symbolique d'Éphrem et la mystique juive, particulièrement féconde sur ce thème du Char divin (cf. G. SCHOLEM, *La mystique juive*, Paris 1985, p. 41-43). Sur le traitement iconographique de la croix en lien avec le tétramorphe, cf. P. SKUBISZEWSKI, *La croix dans le premier art chrétien*, Paris 2002, p. 46-48.

2. Cf. Mt 27, 34 et 48 (Ps 69, 22).

3. Il s'agit des hommes amers, mais on peut reconnaître également une allusion aux eaux de Mara rendues douces par le bois (Ex 15, 22-25) ; en *Epiph* I, 4 on lit : « Moïse adoucit les eaux de Mara ; le Peuple gronda, il se fit un murmure ; il donnait un signe du baptême : son Seigneur est descendu, qui des amers fit des doux. » En tout cas, Éphrem joue ici sur *mârîrê* (amers) et le mot qu'il utilise pour désigner le fiel, *mârârâ*. Sur cette « acerbité » ou « acrimonie », comme traduit M.-J. Pierre, cf. *Odes de Salomon* XI, 21 ; XXVIII, 15 ; XXXI, 12.

4. Cf. Jn 19, 28.

5. Cf. Jn 4, 14 ; 7, 37-39.

6. Cf. Mt 27, 24.

- Défaite pour le Peuple
Aux mains souillées de taches ¹ !
12. La boue née d'un crachat
Ouvrit des yeux aveugles ² ;
Grief contre le Peuple :
Pourquoi de tels outrages ?
13. Le Maître universel
A reçu des crachats³,
Lui dont un Séraphin
Ne peut fixer l'éclat⁴ !
14. Chérubins, Séraphins,
Pendant qu'on le bafouait,
Se cachaient le visage,
N'osant les yeux lever.
15. Pendant qu'on l'insultait,
Michel eut un frisson

1. Même opposition entre le geste de Pilate, interprété de façon avantageuse, et la noirceur du peuple juif, en *Virg* XXVI, 15 ; *Epiph* VII, 23 va jusqu'à considérer cette scène du lavement des mains comme une figure du baptême.

2. Cf. *Jn* 9, 6 ; *Diat* XX, 31, SC 121, p. 365 : « Notre-Seigneur reprenait ceux qui fixaient ses mains avec des clous, et il leur opposait la boue qu'il avait faite de ses propres mains pour ouvrir les yeux des aveugles. » Ce geste qui rappelle celui de la création de l'homme à partir de la glaise (*Gn* 2, 7) atteste la divinité de Jésus : cf. A. SHEMUN-KASHO, « The Healing of Interior and Exterior Blindness in Ephrem », *Stud. Patr.* XXXV, 2001, p. 494. CYPRIEN DE CARTHAGE établit le même parallélisme entre l'épisode de l'aveugle-né et la scène des outrages : cf. *La vertu de patience* 7, SC 291, p. 199.

3. Cf. *Mt* 26, 67.

4. Cf. *Is* 6, 2 ; sur cette crainte révérencielle, voir *HdF* IV, 17-18 ; même antithèse Séraphins-crachats chez ROMANOS LE MÉLODE, *Hymne* XXXVI (*sur la Passion*) 21, SC 128, p. 229.

- Et Gabriel encore
En fut tout effaré¹.
16. Comme la création
N'avait, elle, aucun voile
Pour se cacher la face
Ainsi que d'un manteau,
17. Elle étendit la nuit²,
Comme Sem et Japhet³,
Pour ne point voir l'opprobre
De son Seigneur si pur.
18. Lorsqu'il poussa un cri⁴,
Pour rencontrer sa voix,
Dans le Temple très haut
Se souleva l'Esprit⁵.
19. L'entendant incliner
La tête⁶, avec ce cri,
L'Esprit fendit le voile⁷,
Comme saisi d'effroi.

1. Dans les str. 14-15 un thème d'iconographie angélique est en gestation : celui des anges porteurs de voiles.

2. Cf. *Mt* 27, 45.

3. Sem et Japhet prennent un manteau pour cacher la nudité de leur père Noé (*Gn* 9, 23) ; sur ce même épisode, voir *HdF* IX, 1-2.

4. Cf. *Mt* 27, 46 et 50.

5. Selon APHRAATE, au jour de la consommation finale, l'Esprit « attendra le cri » pour ouvrir les tombeaux (*Exposé* VI, 14, SC 349, p. 402).

6. Cf. *Jn* 19, 30.

7. Cf. *Mt* 27, 51 ; Éphrem établit, non un simple ordre de succession, mais un lien de causalité remarquable entre le cri de Jésus sur la croix et le déchirement du voile du sanctuaire : véritable efficience du son. Remarquable aussi la manière dont cet épisode du voile est rattaché à l'intervention particulière de l'Esprit. On se souviendra pour commencer que, chez Éphrem, l'Esprit est toujours intimement mêlé au voile, de quelque étoffe et de quelque usage qu'il soit par ailleurs (voir par exemple *HdF* XVIII, 10) ; mais nous avons surtout, en *Diat* XXI, 4-6 (SC 121, p. 376-378), une explication très développée de ce que Az XIII, 18-19 ne

20. La création se mit
Un vêtement de deuil,
Pour le Fils de son Maître
Une mantille obscure.
21. Au Saint¹, la Résidence²
A déchiré le voile
Qui lui servait d'atours :
C'est pour son Bien-aimé³.

fait que suggérer, sur les différentes significations possibles de la manifestation active de l'Esprit en cet instant final de la Passion. Ce thème de la « sortie » violente de l'Esprit hors du temple, en signe de protestation contre la mise à mort du Christ par le peuple juif possède des attaches dans l'Ancien Testament (Ez 10, 18-19 ; 11, 22-23) comme dans la littérature apocryphe ; on en retrouve des vestiges jusque dans la liturgie syrienne du Vendredi saint : voir là-dessus E. P. SIMAN, *L'expérience de l'Esprit par l'Église d'après la tradition syrienne d'Antioche*, Paris 1971, p. 51-53.

1. *beyt qūdšâ* : au sanctuaire.

2. Nous risquons cette traduction pour *škinâtâ*, équivalent syriaque de la *Shekinah* de l'hébreu rabbinique ; on notera que la *Shekinah* s'identifie ici à la *rūhâ*, à l'Esprit, alors qu'en *Epiph* XI, 1 on relève un simple parallèle entre les deux. En vertu d'un jeu très subtil, le voile du temple (Mt 27, 51) et le « voile » de ténèbres de la sixième heure (Mt 27, 45) s'appellent et se correspondent ; ils se rejoignent surtout dans la thématique de la *Shekinah*, étroitement associée, dans la Bible même, à celle de l'obscurité : « Yahvé a décidé d'habiter la nuée obscure » (cf. 1 R 8, 12-13).

3. Sur le voile du Temple comme vêtement, cf. *Test Lévi* X, 3 ; *Test Ben IX*, 3-4 ; APHRAATE, *Exposé XXI*, 17, SC 359, p. 830. Éphrem assume au profit du Christ-homme et de l'Esprit (en syriaque *rūhâ* est un féminin, comme *škinâ*) la terminologie nuptiale à travers laquelle, dans l'Écriture et la mystique juive, s'expriment les rapports entre Israël et son Dieu, ou encore entre la « Présence » (*shekinah*) et le temple de Jérusalem. Le Christ, « Bien-Aimé » du Père (cf. Mt 3, 17 et 17, 5) est ici le « Bien-Aimé » de l'Esprit-Présence. Sur la féminisation de la *shekinah* dans la tradition rabbinique et la Kabbale, cf. G. SCHOLEM, *La mystique juive*, p. 27-28 ; 170 s.

22. La création requit
Un vêtement de deuil ;
Elle s'en couvrit toute
Et inclina la tête¹,
23. Pour confondre la Fille
De Sion, la crâneuse,
Dont les mains dégouttaient
Du sang de l'Héritier².
24. Le ciel, tout radieux
Au temps de son Baptême³,
Noircit et s'offusqua
Au temps de sa Passion.
25. Il cachait, lui, sa gloire,
Et c'est pourquoi l'opprobre
Pouvait tâter de près
L'infinie Dignité.
26. La Mer des Roseaux, vite,
À sa vue s'assécha :
Comment de son visage
Approchent les crachats ?

1. Par ce geste de deuil (cf. Lm 2, 10) la création accompagne le geste même de son Seigneur (Jn 19, 30) ; sur cette « sympathie » cosmique à la mort de Jésus, cf. *Diat XXI*, 5, SC 121, p. 376-377.

2. Cf. Mt 21, 38-39.

3. Cf. Mt 3, 16 : « Jésus aussitôt remonta de l'eau, et voici que les cieus s'ouvrirent. » ; même verbe *psah* (rayonner) en *Nat VI*, 22, à propos des eaux du baptême qui, selon une tradition apocryphe attestée par l'*Évangile des Ébionites* (EPIPHANE, *Boîte à remèdes XXX*, 13, 7-8) et par la glose du *Codex vercellensis* (IV^e s.) du verset en question, furent irradiées d'une grande lumière (voir D. VIGNE, *Christ au Jourdain. Le Baptême de Jésus dans la tradition judéo-chrétienne*, Paris 1992, p. 270-272). Cet élément du récit, amplement relayé par la tradition iconographique, a manifestement attiré l'attention d'Éphrem : *Diat IV*, 5 ; *Eccl XXXVI*, 5-7 ; *Epiph X*, 5 ; XIII, 7 ; *HdF VII*, 3 ; X, 17 ; *Nat XXIII*, 12.

27. Debout au tribunal...
Et en lui se cachait
Le Jugement, le grand,
Celui qui est tout prêt !
28. Il était ceint d'épines
Chez les tailleurs de croix,
Lui qui avec les anges
En gloire reviendra.
29. Il était ceint d'épines
Et en lui se cachait
La Puissance qui fait,
Qui défait tout aussi.
30. Il gisait au sépulcre
Et en lui se taisait
Cette Voix qui fendait
Les plus âpres rochers¹.
31. Il gisait, embaumé².
Et en lui se cachait
La Force qui dressait
Les ossements du val³.
32. Tout lié comme un mort⁴,
Il possédait la Voix
Qui appela Lazare,
En ses bandes lié⁵.

1. Cf. Ex 19, 18 ; 1 R 19, 11.

2. Cf. Mc 16, 1.

3. Cf. Ez 37, 1-10.

4. Cf. Jn 20, 6-7.

5. Cf. Jn 11, 43-44.

HYMNE XIV

Nous voici revenus au début du cycle évangélique de la Passion, avec l'onction de Béthanie (Jn 12, 1-11 lu et interprété en confluence avec Lc 7, 36-50). Les quatre premières strophes évoquent Marie la pécheresse et son exceptionnelle privauté avec le Seigneur. Dans ce privilège dénié aux anges mêmes, l'apôtre Jean la rejoint toutefois, lui qui, reposant sur la poitrine de Jésus pendant le repas pascal, renoue avec la condition adamique et devient le symbole de la virginité, objet de la prédilection de Dieu (str. 5-8). Après ce détour par le disciple bien-aimé, l'hymne revient à la scène de Béthanie pour évoquer, en contraste, l'acrimonie de Judas (str. 9-10). Mais Jean reparait, toujours au titre de sa virginité, comme dépositaire du secret dans lequel Jésus tient l'identité du traître (str. 11-12). À l'étrange communion de ce dernier à une bouchée de pain dépouillée de toute efficacité sacramentelle (str. 13-17) fait suite l'excommunication dont il est lui-même l'artisan volontaire (str. 18-22). Le tableau, fait de clairs-obscurs, s'achève sur le mouvement ascendant et solennel de l'Agneau véritable qui se lève pour partager son propre corps et mettre ainsi un terme à la trajectoire typologique qui avait en Égypte son point de départ (str. 23-24).

Avec cette pièce, nous sommes en présence d'un ensemble cohérent et qui se suffit à lui-même, sans qu'il y ait lieu de soupçonner quelque morcellement que ce soit. Le thème essentiel est le rapport de proximité avec Jésus (avec sa communauté aussi), envisagé de manière concertante et dialectique à travers trois protagonistes : Marie, Jean, et Judas comme repoussoir. Une visée ascétique et pastorale se fait jour pour s'exprimer avec réclame au milieu de l'hymne,

à l'attention de ce cercle urbain de chrétiens fervents des deux sexes qui est si souvent le destinataire d'Éphrem : l'exaltation de la chasteté-virginité (*qaddīšūtā-b'tulūā*)¹ comme moyen sans égal d'approcher le « Saint » (str. 12).

1. Sur ces notions et sur les « fils du pactes » ou « membres de l'Ordre », voir M.-J. PIERRE, préface des *Exposés d'APHRAATE*, t. I, SC 349, p. 98-111, et l'abondante bibliographie donnée dans le même volume, p. 21-22.

HYMNE XIV

Encore sur la même mélodie

1. Une femme au festin
A embrassé ses pieds¹,
Quoiqu'il fût le Seigneur
De toute chasteté !

Refrain : Louange et gloire au Christ !
Il est venu mourir
Pour sauver par sa mort
Les enfants nés d'Adam !

2. La coupable approcha
De l'Absolution même
Dont la bouche est l'hysope²
Qui blanchit les péchés.
3. Le blâmable blâmait,
Disant : « Il ne sait pas³ ! »,
Quoiqu'en lui fût cachée
Toute la connaissance.

1. Cf. Lc 7, 37-38.

2. Cf. Lv 14, 4 ; Nb 19, 18 ; Ps 51, 9 ; Is 1, 18 ; Éphrem use très fréquemment de cette image à propos du Christ : *Nat* II, 2 ; *Virg* XXXI, 4.

3. Cf. Lc 7, 39.

4. De nard l'oignit Marie¹,
 Quoiqu'au Chérubin même
 D'approcher de sa tête²
 Il ne soit pas permis.
5. Sur sa poitrine Jean
 Est tombé lui aussi³ :
 Aux yeux de ceux d'en haut,
 Ceux d'en bas sont grandis !
6. C'est ainsi, montrait-il,
 Qu'était aimé Adam,
 Du temps qu'il était pur
 Et chaste⁴ comme Jean.
7. C'est ainsi, montrait-il,
 Que sont aimés aussi
 Tous ceux qui vivent vierges⁵
 Et chastes comme Jean.

1. Cf. Jn 12, 3 ; comme la plupart des Pères, Éphrem identifie la pécheresse de Luc 7 avec Marie de Béthanie.

2. L'onction de la tête de Jésus par Marie de Béthanie provient d'une lecture « confluente » de Jn 12, 3 avec Mt 26, 7 ; cf. *Dint* XVII, 7 et 11, SC 121, p. 307 et 310. L'Incarnation du Fils confère à la créature humaine le privilège, non dévolu aux anges, d'approcher la divinité avec une familiarité étonnante : voir le parallèle entre le baiser de la prophétesse Anne et la vision inaugurale d'Isaïe en *Nat* VI, 13.

3. Cf. Jn 13, 25 ; Éphrem commente longuement cette scène en *Virg* XXV, 2-3, 8.

4. *qaddiṣā* : « saint », terme qui connote toujours, chez Éphrem, l'idée de chasteté parfaite ; cf. S. P. BROCK, *The luminous eye*, p. 109-110 ; de cette virginité-sainteté, APHRAATE propose deux catalogues d'exemples vétérotestamentaires : cf. *Exposé* VI, 5, SC 349, p. 376-379 ; *Exposé* XVIII, 4-6, SC 359, p. 753-756.

5. Beck traduit par « Jungfräulichen », mais le syriaque *btûlê* (masculin) est plus compréhensif et embrasse les deux sexes également susceptibles de vivre dans la condition de *qaddiṣūtâ-b'tûlūtâ* ; cf. *Nat* XXVIII, 3 ; *Res* II, 2.

8. En un seul bien-aimé¹
 Il offrait garantie
 De ce qu'il chérirait
 Tous ceux qui vivent chastes.
9. L'Isariote gronda
 Contre la bienheureuse
 Et, prétextant les pauvres,
 Le voleur se fit juge².
10. Ce qu'oyant, le Seigneur
 Ne le démasqua point,
 Quoiqu'il fût le Creuset³
 Qui éprouve tout homme.
11. Le secret⁴ qu'il tenait
 Caché à ses disciples,
 Il le révèle à Jean
 Comme à son bien-aimé.
12. Voyez : Virginité⁵
 Accède auprès du Saint ;
 Sainteté, montre-t-il,
 Partage son secret.
13. Il a trempé le pain,
 L'a donné⁶ à Rapine

1. Cf. Jn 13, 23 ; 19, 26 ; 20, 2 ; 21, 7 et 20 : « le disciple que Jésus aimait ».

2. Cf. Jn 12, 4-6.

3. Cf. Az XII, 6.

4. Il s'agit bien sûr de l'identité du traître, révélée à Jean au cours du dernier repas (cf. Jn 13, 25-26) ; mais, compte tenu de la strophe suivante, il n'est pas interdit d'étendre la signification de *râzâ* à la plénitude du « mystère », en particulier eucharistique.

5. Dont Jean est le type même.

6. Cf. Jn 13, 26.

- Qui a levé le masque
Sans y être forcée.
14. Lui, le Tout-Bienveillant,
Se montrait longanime
Pour que le scélérat
Se condamnât lui-même.
15. Il a trempé, donné
Le pain au mort caché,
Mais un pain expurgé
De sa vertu vitale¹.
16. Vie du monde, il bénit
Ce manger : le voilà
Médicament de Vie
Devant ceux qui le mangent.
17. Ce pain donc, expurgé
De la Bénédiction,
Le maudit le reçoit,
Lui, le second serpent².

1. Un pain « délavé du *sam hayyé* », c'est-à-dire de sa « vertu médicinale » ; on sait qu'Éphrem désigne couramment l'Eucharistie comme « remède » (cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 317-319). C'est pour ainsi dire une communion désamorcée et dévitalisée que Jésus donne à Judas ; *Dial XIX*, 3 fournit un lieu parallèle intéressant (SC 121, p. 332 et note 4). CYRILLONAS se souvient certainement de tels passages dans son *Homélie sur la Crucifixion* 10 (trad. Cerbelaud, *L'Agneau véritable*, Chevetogne 1984, p. 44). Sur cette exégèse originale d'Éphrem et de ses successeurs, voir le dossier constitué par D. CERBELAUD, « 'Et, trempant la bouchée...' » (Jn 13, 26) : une curieuse exégèse des Pères syriens », *Muséon CX*, 1997, p. 73-80.

2. Le premier n'est rien moins que celui de Gn 3, 1.

18. Il prend le pain, et puis
Se coupe des disciples¹ ;
C'est lui qui se sépare :
Personne ne l'exclut.
19. Pas même le Seigneur,
Pour que nul n'ait le front
De le dire contraint :
C'est lui qui l'a voulu !
20. Il n'est pas invité :
Le Seigneur se le joint ;
Il se sépare et sort :
Lui ne le chasse point.
21. Le Seigneur l'a choisi :
Voilà qui était bon ;
Lui-même il se retranche² :
Voilà la vilénie.
22. Tandis que l'apostat,
Ce loup dissimulé,
Sort de la bergerie
Que forme la Douzaine,
23. L'Agneau, le Vrai, se lève³
Et fractionne son Corps
Pour les brebis qu'avait
Repues l'agneau pascal.

1. Cf. Jn 13, 30.

2. La perdition commence avec la séparation d'avec l'Un : c'est sur ce thème que s'ouvre la première des *Odes de Salomon* (I, 1).

3. Le mouvement de Jésus en Jn 13, 4.

24. Alors parvint à terme
 Le symbole accouru
 Du fin fond de l'Égypte
 Jusques en cet endroit¹.

1. À la Cène, la typologie de l'agneau, inaugurée par les prescriptions de la Pâque d'Ex 12 et poursuivie à travers toute l'Écriture, trouve à la fois son terme chronologique et ses véritables contours théologiques : double « finition » suggérée ici par la racine du verbe *éttaham*. Comparer avec MÉLITON DE SARDES, *Sur la Pâque* 39-45, SC 123, p. 81-85. Sur la « course » de l'agneau, cf. Az XII, 4. La strophe a un caractère nettement conclusif d'une section des hymnes *De Azymis*.

HYMNE XV

Très probablement tronquée, à en juger par la brutalité de sa chute sur l'onction de Béthanie (str. 31), la pièce n'est qu'une longue suite d'« harmonies » christologiques. Mieux vaudrait dire toutefois démonstration que simple juxtaposition, car Éphrem poursuit ici un dessein précis et développe, au moins jusqu'à la vingtième strophe, un argument théologique qu'il formule explicitement en deux endroits de l'hymne (str. 3, puis de nouveau str. 15-17) : la créature est impuissante par elle-même ; c'est soutenue par la puissance-divinité (*haylá*) du Créateur qu'elle peut lui servir de support (str. 1-2 ; str. 4 ; str. 14 ; str. 18-19), d'auxiliaire (str. 3), de véhicule (str. 5), d'habitation (str. 6-8), assumer une fonction révélatrice à travers le langage imagé (les « couleurs », str. 9-11), jouer un rôle préparatoire dans l'histoire du salut (str. 12) ou avoir quelque efficacité quant à l'obtention de ce dernier (str. 13). Pour illustrer cette thèse de l'instrumentalité de la créature, Éphrem compose, selon sa méthode habituelle, une marqueterie d'exemples et de thèmes bibliques, principalement vétérotestamentaires : la montagne (str. 1-2, str. 18-19), les cieus (str. 4), la *Merkabah* (str. 5), le Temple (str. 6-7), la Nuée (str. 8), la Mer (str. 14). Exprimée par le verbe *t'én*, l'idée de « porter » ou de « supporter » la divinité constitue une sorte de fil conducteur ; elle témoigne d'une conception primitive du sacré.

L'hymne se départit ensuite insensiblement du style de la démonstration théologique pour se faire l'écho d'un étonnement douloureux devant les impuissances paradoxales du Christ au fil de sa Passion ; Éphrem a recours à de nombreux

parallélismes (str. 20-26) et s'attache tout particulièrement au problème de la science du Christ, une science que paraissent démentir ses plus élémentaires questions (str. 27-30).

HYMNE XV

Sur la même mélodie

1. Lorsque Dieu descendit
Dessus le mont Sinaï¹,
Le mont put le porter
Grâce à sa force à lui.

Refrain : Louange soit au Fils !
Son Sang nous racheta,
Tout comme sa figure
Les enfants de Jacob.

2. Oui, le mont devant lui
Fondit, se liquéfia² ;
C'est lui, le Créateur,
Le Fort, qui l'affermir.
3. Car si les créatures
Sont capables de rendre
Service à leur Auteur,
C'est par sa force à lui³.

1. Cf. Ex 19, 20.

2. Cf. Is 64, 1 ; Mi 1, 4 ; Ps 68, 2 ; 97, 5.

3. Cet axiome général se vérifie à propos de Marie ; cf. *Nat IV*, 182 : « Avec la Puissance venue de lui, Marie fut en mesure de porter en son sein celui qui porte tout. »

4. Les cieux portent sa gloire,
Mais de par sa puissance ;
C'est lui qui les soutient,
Et ils le portent, lui.
5. C'est lui qui donne force
Aux Chérubins aussi :
L'Attelage¹ le porte,
Mais conforté par lui.
6. Il habitait le Saint² :
C'était son bon-plaisir,
Pour que l'y rencontrât
Quiconque le cherchait³.
7. De peur que ne s'égaré
Quiconque le cherchait,
Il habitait le Saint,
Quoiqu'il fût en tout lieu.
8. La Nuée qu'il habitait⁴
Tenait de lui la force

1. La *Merkabah* d'Ez 1, 4-28 ; cf. HdF IV, 18 : « Les Chérubins soutiennent la Puissance qui soutient l'univers. »

2. Le « sanctuaire » (*beyt qūdsā*) ; pour « habiter », Éphrem emploie ici le verbe *šrā* qui a des connotations particulières quant au mystère de l'Incarnation, ce qui confirmerait dans l'idée qu'il s'agit bien en ce début d'hymne, selon l'opinion de P. YOUSIF (*L'Eucharistie*, p. 29, note 28), de la divinité du Christ ; ce verbe, dont Éphrem use très fréquemment pour évoquer la présence de Jésus dans le sein de Marie, n'est pas sans lien, dans la littérature rabbinique, avec l'habitation de la *Shekinah* dans le Temple (cf. S. P. BROCK, *The luminous eye*, p. 88). Nous avons donc ici un enchaînement remarquable de deux thèmes majeurs du judaïsme et de sa mystique : *Merkabah* et *Shekinah*.

3. « Rencontrer », « chercher » : terminologie typiquement biblique (cf. Ex 25, 22 ; Dt 12, 5).

4. Après le Temple, un autre lieu de la Présence divine (celle du Fils, selon la visée christologique coutumière aux Pères) : la Nuée (cf. Ex 13, 21-22 ; 1 R 8, 12).

- Qui la rendait capable
De devenir sa Chambre¹.
9. C'est avec ses couleurs
Que des pêcheurs, Apôtres,
Ont pu de ses mystères
Esquisser le dessin².
10. Les prophètes, ces peintres,
L'ont peint, mais grâce à lui :
À quoi donc il ressemble ?
Lui leur avait appris.
11. Ils avaient ses couleurs
Pour peindre sa Beauté :
À son Père ils l'ont vu
Ressemblant tout entier.
12. C'est de par sa Puissance
Que les rois ont gardé
La place de son règne,
Avant son Arrivée.
13. C'est par son Indulgence
Que les prêtres³ pouvaient
Remettre les péchés,
N'offrant que des figures.

1. *gnūnā* : la Nuée est la « chambre » dans laquelle se sont consommées les noces de Yahvé et de son peuple ; en *Res* III, 2, ce sera le Sinaï, conformément à une imagerie nuptiale de l'Alliance courante dans l'interprétation rabbinique de l'*Exode* et dont l'adaptation à la Nuée relève, semble-t-il, d'une vue personnelle d'Éphrem.

2. Éphrem joue dans cette strophe sur la quasi-homophonie de deux racines : *šād*, « pêcher », et *šār*, « peindre » ; ici, comme en *Virg* XXVIII, 2-3, la métaphore des couleurs apparaît en contexte typologique ; en *Nat* XVI, 7, le contexte est à la fois sacramentel et théologal.

3. Remarquer la trilogie « prêtres-prophètes-rois » dans les strophes 11-13 : elle est familière à Éphrem (voir par exemple *Virg* VIII, 3).

14. C'est de par sa Puissance
Que la mer l'a porté¹ :
D'elle-même incapable
De subir sa violence.
15. Impuissant, le créé,
Devant le Créateur ;
Que s'il était de force,
Il serait son égal.
16. Le tout est impuissant
Face au Maître de tout ;
Que s'il était de taille,
Il serait comme lui.
17. Faible, la création,
Devant le Créateur :
C'est de par sa Puissance²
Qu'elle lui obéit.
18. Devant lui chancela
La cime du Sinaï :
Miracle, la manière
Dont le Bois l'a porté !
19. La montagne de pierre
N'a pu le supporter,
Et le voilà porté
Par un ânon³ de chair !

1. Cf. Mt 14, 25 ; HdF VII, 4 ; Virg XXXIII, 7-11.

2. La strophe joue sur l'homophonie du début des deux stiques : *mhilâ*, « faible », et *b-haylâ*, « par la puissance ».

3. Cf. Mt 21, 2 ; comparer avec ROMANOS LE MÉLODE, *Hymne* XXXII (sur les Rameaux) 2, SC 128, p. 33.

20. Le soleil, le radieux,
S'offusque en le voyant :
Comment le dévisage
Un Peuple enténébré¹ ?
21. La fièvre, en le voyant,
S'enfuit et disparaît² :
Comment Sion sur lui
Peut-elle se ruer ?
22. Le figuier, le voyant,
Sur le champ devint sec,
Et la main qui le frappe,
Elle, ne sèche pas³ !
23. Les démons et les porcs
Dans la mer sont tombés⁴ :
Caïphe et ses consorts,
Comment l'ont-il cloué ?
24. Ce gaillard de « Légion »
Hurle en sa présence :
Comment donc le soufflette
Un vilain serviteur⁵ ?
25. La main paralysée,
Il l'étendit d'un mot⁶
Pour que fût condamnée
Celle-là, qui le frappe.

1. Cf. Mt 27, 45 et 39-41.

2. Cf. Mt 8, 15.

3. Cf. Mt 21, 18-19 ; Jn 18, 22 ; sur cet épisode, voir *Diat* XVI, 9, SC 121, p. 286-287.

4. Cf. Mc 5, 13.

5. Cf. Mc 5, 9 ; Jn 18, 22.

6. Cf. Mt 12, 9-13.

26. À Pierre, en Supérieur,
Il donne du poisson ;
Au même, en inférieur,
Il en demande et mange¹.
27. Il ranime Lazare
Pour autant qu'il est Dieu,
Questionne sur sa tombe²
Pour autant qu'il est homme³.
28. Il chasse les démons,
Tel qui fait grâce à tous,
Questionne sur l'enfant,
Tel qui doit tout apprendre⁴.
29. Il révèle aux disciples
Les plus profonds mystères⁵,
Questionne pour apprendre
Les choses les plus simples.
30. Il fait choix de Judas,
Tel qui ignore tout,
Et puis il le maudit,
Tel celui qui sait tout⁶.

1. Cf. Lc 5, 4-6 ; Jn 21, 5 et 12 ; « à Pierre » : littéralement : « à Simon » ; « supérieur » et « inférieur » : c'est-à-dire « être céleste » (*'élayâ*) et « être terrestre » (*tahtâyâ*).

2. Cf. Jn 11, 34.

3. « En tant qu'homme, en tant que Dieu » (cf. *Nat* IV, 185) : terminologie caractéristique de la christologie syrienne, véritable refrain que l'on trouve répété à l'envi dans la XVII^e homélie de NARSAÏ, dite *Exposition sur les Mystères* (trad. Connolly, Cambridge 1909, p. 14-15).

4. Cf. Mc 9, 21.

5. Cf. Mt 13, 11.

6. Cf. Mc 3, 19 ; Mt 26, 24.

31. Sur sa tête, Marie
Fait de l'huile effusion¹ ;
Le don² venait de lui :
À lui revient le don.

1. Cf. Az XIV, 4, note 5.

2. *Mūhabtâ* : à raison de la signification généralement forte de ce mot chez Éphrem (cf. *HdF* XXV, 3-4), nous sommes portés à reconnaître dans l'huile bien davantage qu'une substance matérielle : c'est l'Esprit qui est ici discrètement suggéré.

HYMNE XVI

Avec ses trente-cinq strophes, cette hymne représente l'ensemble le plus étendu des *Azymes* ; outre le fait que la première et la dernière, évoquant l'ensevelissement de Jésus, forment inclusion, la cohésion profonde résulte de la thèse théologique exprimée à trois reprises (str. 2-3 ; str. 21 ; str. 34) : tout ce que le Fils veut s'accomplit et rien ne lui arrive qu'il ne l'ait positivement voulu ou permis. La Volonté (*šébyânâ*) divine, dont un simple signe (*rémzâ*, str. 20) silencieux est l'expression, forme désormais couple avec la Puissance (*haylâ*) divine, amplement mise en lumière par les hymnes précédentes. C'est donc une « christologie d'en haut » qui continue de s'élaborer au fil du recueil, avec la présence massive de ce nouvel élément.

De cette maîtrise parfaite du Fils, Éphrem voit la manifestation, d'abord dans son séjour au Shéol qui ne peut le retenir (str. 4-7), puis dans son attitude à l'égard des agents de son arrestation (str. 8-9). Mais il en trouve une confirmation dans un épisode bien antérieur à la Passion proprement dite, puisqu'il s'agit de l'hostilité des habitants de Nazareth après la prédication de Jésus dans leur synagogue (Lc 4, 28-30). La péripécie, lue selon une tradition apocryphe, fournit matière à une interprétation eschatologisante (str. 10-13) et, mise en rapport avec le char d'Élie et la *Merkabah* d'Ézéchiël, à une variation sur le thème du Christ-Oiseau (str. 11) et Aurige (str. 12-18). La citation textuelle d'Is 11, 4, illustration scripturaire de l'irrésistible volonté divine (str. 22), introduit à son tour une séquence sur le baiser de Judas et la mansuétude volontaire de Jésus, désigné comme « braise » et « feu » (str. 23-27) – métaphores

courantes de la divinité chez Éphrem. La pendaison du traître suggère un retour au motif du Christ céleste (str. 29-32). Si la croix porte le Fils, c'est finalement par sa puissance à lui (str. 33) : nous retrouvons ici la thématique majeure de l'hymne précédente.

HYMNE XVI

Encore sur la même mélodie

1. Le Premier-né voulut
Qu'un tombeau le contint :
De ce qu'il a voulu
Rien n'est demeuré vain.

Refrain : Louange au Créateur
Qui par amour pour nous
Assujettit au Bois
Son infinie Puissance !

2. De quoi qu'il ait dessein,
Il n'y a pas moyen
Que rien échoue jamais
De ce qu'il a voulu.
3. Il voulut, en effet,
Et toutes choses furent ;
C'est de par son Vouloir
Qu'est toute créature¹.

1. Cf. Ps 33, 9 ; 148, 5.

4. Il veut, et le Shéol
Le loge dans son sein ;
Il veut encor : il tient
Dans le sein de Marie¹ !
5. Parce qu'il l'a voulu,
L'avidité Mort l'avale ;
Elle l'avale et le rend²,
Parce qu'il l'a voulu.
6. Sa Vie propre, il la cache ;
C'est ainsi que la Mort,
La Mort défunte a pu
Avaler le Vivant³.
7. Le parfum⁴ de sa Vie
Se répand au Shéol
Qui le rend, le rejette,
Indisposé par lui.
8. Il veut, et ses bourreaux
Le saisissent⁵ à leur tour ;
Il cache sa Puissance :
Dès lors on le maîtrise.

1. Même parallèle entre le sein du Shéol et le sein de Marie en *Nat* IV, 190 ; X, 6-10.

2. Sous-jacente à cette strophe, on devine la lecture christologique du « signe de Jonas » (cf. Mt 12, 38-40).

3. Le « thème » de 1 Co 15, 54-55 est ici retravaillé.

4. Cf. 2 Co 2, 14-16 ; dans le scène de la Descente aux enfers telle que la décrivent les *Questions de Barthélemy*, 1, 15, l'Hadès déclare : « Malheur à moi, car je sens l'odeur de Dieu ! », avec une référence probable à Ps 18, 16 (cf. *Écrits apocryphes chrétiens*, t. 1, Paris 1997, p. 269). Le parfum, opposé à la puanteur de la mort, représente chez APHRAATE un élément du paysage paradisiaque : *Exposé* XXII, 12, SC 359, p. 854.

5. Cf. Mt 26, 50.

9. Laisse-t-il échapper
Un souffle de sa Force ?
Sur le champ ses géôliers
Tombent tous à genoux¹.
10. Autre exemple : on le jette
Du haut de la montagne :
Il ne souffre aucun mal,
N'en voulant point souffrir².
11. Ils le jettent : il s'envole³
Afin de leur montrer
Comment les corps seront
À la fin enlevés⁴.
12. Des airs il se fabrique
Une sorte de char,
Avec son propre corps
En guise de cocher.
13. L'air en effet, tout prêt
Ainsi qu'un attelage⁵,

1. Cf. Jn 18, 6.

2. Cf. Lc 4, 29.

3. Pour Éphrem, à cet égard témoin d'une tradition apocryphe qui lui vient du *Diatessaron* de Tatien, les habitants de Nazareth ont effectivement précipité Jésus du haut de la colline : cf. *Diat* XI, 24, SC 121, p. 209-210 : « Sa liberté leur permit de le précipiter, mais à cause de sa divinité, il ne tomba pas. L'audace l'avait précipité, mais l'air, se soumettant à lui, le recueillit sur ses ailes. » Voir aussi *CNis* XXXV, 16 ; XLIII, 22 ; LIX, 13 ; *Virg* XIV, 12 ; revue de tous ces textes dans T. BAARDA, « *The flying Jesus: Luke 4, 29-30 in the Syriac Diatessaron* », *VigChr* 40, 1986, p. 313-341. Nous retrouvons ici la symbolique du Christ-Oiseau, bien représentée chez Éphrem (cf. *Nat* XVII, 1 ; XXVII, 15) et étroitement apparentée, par ailleurs, à celle de la croix (cf. *HdF* XXIV, 8).

4. Lors de la résurrection finale : cf. 1 Th 4, 17.

5. Sur le « véhicule » de l'air, cf. *HdF* XVIII, 6 ; *Virg* XI, 15.

- Transportera les Justes
En vol vers son Seigneur¹.
14. Un attelage était
Descendu sur Élie² ;
Mais en cette voltige,
Nul qui le conduisit !
15. Des chevaux spirituels,
À ce char attelés,
Se faisaient à eux-mêmes
Office de cochers,
16. Puisque aussi bien ce char,
Celui des Chérubins³,
A pour seul conducteur
Le Silence caché⁴.
17. La calme Volonté
De ce Silencieux⁵
Tient les rênes du char
Et de tout le créé.
18. Tranquille et taciturne,
Ce Créateur de tout !
De son calme Vouloir
Il régit l'univers.

1. Cf. 1 Th 4, 17.

2. Cf. 2 R 2, 11.

3. Assimilation midrachisante du char d'Élie à la *Merkabah* d'Ézéchiél.

4. Le « silence » appartient à la sphère du *kasyâ* (caché) ; il entretient des affinités si étroites avec l'essence divine (cf. *HdF* IV, 5 ; XI, 5, 7-8 ; XXII, 10-11 ; *Nat* III, 3) qu'il finit par apparaître – c'est le cas ici – comme une hypostase divine (cf. *Virg* XXV, 7).

5. En *Nat* IV, 147, le Fils est désigné comme *Kyânâ šattîqâ*, « Nature silencieuse ».

19. Il s'enfante un orage
Au sein de son Silence
Et de violentes foudres
Est enceinte sa Paix¹.
20. En soi calme et serein,
Il ébranle le monde ;
Il fait un simple signe² :
Le monde est épuisé.
21. Il voulut et il fit
Selon sa Volonté :
C'est lui qui fait encore
Selon sa Volonté.
22. Sa bouche – une férule –
Flagelle le pays ;
Le souffle de ses lèvres
Décime les impies³.
23. L'ignoble Iscariote
lui applique un baiser
Sans qu'il le tue d'un souffle,
Car c'est sa Volonté.
24. Prodige que la paille
Embrasse ainsi le Feu⁴ !
Le Feu contient sa force
Et ne la détruit point.

1. Cf. *Az* XIII, 4.

2. Littéralement, « un signe (*rémzâ*) paisible » ; même expression en *HdF* XXXVI, 1.

3. *Is* 11, 4.

4. Jeu d'assonance entre *'ūrâ*, paille, et *nūrâ*, feu ; sur le Christ comme Feu, cf. *HdF* X, 17 (dans le sein de Marie) ; *Nat* IX, 15 ; XXII, 14 ; *Virg* XXV, 14 ; P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 265, note 45.

25. Le Feu, à son égard,
Ne montre que douceur,
Et lui, il se prépare
La corde, la douleur !
26. Ses mains qui ont reçu
Le prix de son Seigneur,
Ces mêmes mains s'apprêtent
La corde, la douleur !
27. Sur la Braise¹, le Feu,
S'était posée sa bouche :
Voilà toutes glacées
Ses lèvres de pendu !
28. Parce que dans son sein
Résidait l'avarice,
Son ventre a éclaté²,
Son ventre de rapace !
29. La corde l'a tenu
Suspendu dans les airs³ :
Il a livré le Christ
Qui vole dans les airs⁴.
30. Il resta suspendu,
Là, entre terre et ciel :

- Il fut traître au Terrestre,
Et au Céleste¹ aussi.
31. Il a livré le Fils,
Le Fils qui est du ciel ;
Il a tué un corps,
Un corps qui est de terre.
32. Il fait la joie du ciel :
Il a livré son Maître :
Et de la terre aussi :
Il a tué son Roi.
33. C'est de par sa Puissance
Que le porte le Bois ;
Le Bois ne brûle pas,
Et il porte le Feu² !
34. Voyez ! Ses bienfaiteurs
Lui donnent de son bien ;
Ils ont les mains chargées,
Mais c'est de son Trésor !
35. Créée par lui, la myrrhe
Dont l'embaume Joseph³,
Et c'est en son bien-fonds
Qu'il est enseveli⁴ !

1. Comparer avec l'évocation du baiser de la prophétesse Anne à l'enfant-Jésus en *Nat* VI, 13 ; voir aussi *Diat* I, 25, *SC* 121, p. 57 ; *HdF* X, 10 ; *Nat* XI, 5 ; sur cette métaphore christologique et eucharistique de la braise (*gmūrtā*) tirée de *Is* 6, 6-7, cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 92-94 ; F. CASSINGENA-TRÉVEDY, « Conception dynamique de l'Eucharistie dans les Anaphores orientales », *KBN* vol. 1, Paris 2003, p. 38-40.

2. Cf. *Ac* 1, 18.

3. Cf. *Mt* 27, 5.

4. Il peut s'agir du « vol » évoqué en *Lc* 4, 29 (cf. str. 10-11) comme du « vol » eschatologique de *1 Th* 4, 17 (cf. str. 13).

1. Même binôme christologique en *Nat* VI, 11.

2. Cf. *Ex* 3, 2-3.

3. Selon la lettre de *Jn* 19, 39, ce geste revient à Nicodème.

4. Jusque dans les apprêts et les ingrédients de la sépulture s'affirme la seigneurie du Fils-Créateur : autre manifestation de son *haylā* (Puissance, str. 33) et surtout de son *šébyānā* (Volonté) qui constitue le thème majeur et récurrent de l'hymne. La première et la dernière strophe forment inclusion, remarquons-le, sur le thème de l'ensevelissement.

HYMNE XVII

Nous entrons dans une nouvelle section des *Azymes* qui, couvrant trois hymnes consécutives, entame une polémique autour de l'azyme, précisément, cet ingrédient tout à fait emblématique et discriminant de la pâque juive¹. D'emblée, Éphrem relève le contraste flagrant entre son caractère périmé et le renouveau que signale le printemps (str. 1). Il rappelle les origines et les motivations mosaïques de son usage (str. 2-4) et sa valeur essentiellement figurative : « L'azyme est un symbole (*r'ázâ*) du Pain de vie » (str. 5) que donnera Jésus.

Véritable « fugue » thématique, comme Éphrem en a l'art, la suite de l'hymne va introduire et comparer, à la suite de l'azyme, d'autres nourritures remarquables de l'Ancien Testament. Tout d'abord la manne, moins charnelle sans doute que les cailles convoitées par les Hébreux dans le désert (str. 6-8), mais trop terrestre encore en comparaison du « Pain spirituel », du « second Adam » seul capable d'aimer vers le haut (str. 9-13). Éphrem insiste : « L'azyme est lourd », en cela bien assorti à un peuple qui n'a pas pris son essor (str. 14) dans la foi au Christ, et il lui oppose cette fois le pain de fortune offert au prophète Élie par la veuve de Sarepta, présentée à mots couverts comme une figure de l'Église (str. 15-16). Il termine par un raisonnement *a fortiori*, non étranger, notons-le, au mode d'argumentation rabbinique : si ce pain a rendu aisée la marche d'Élie, combien

1. Sur la « question des azymes », cf. M. SIMON, *Verus Israel*, Paris 1983², p. 377.

davantage le Pain vivant facilitera-t-il le retour des nations païennes à l'état édénique (str. 17) !

L'idée implicite et sous-jacente à toute cette controverse, elle-même du reste très enlevée, est la légèreté que le levain est censé conférer au pain fermenté. Le mouvement d'ensemble suggère une ascension : de l'azyme, systématiquement alourdi, on aboutit au paradis, évoqué à trois reprises (str. 9, 12, 17), où cette nourriture foncièrement dynamique qu'est l'Eucharistie emporte, non plus un seul peuple, ni un seul homme, mais l'humanité tout entière, spiritualisée¹.

1. Sur l'ensemble de l'hymne, tant au plan littéraire que doctrinal, on se reportera à l'analyse très fine qu'en propose B. OUTTIER dans l'ouvrage collectif *Le saint Prophète Élie d'après les Pères de l'Église, Spiritualité Orientale* 53, Bégrolles-en-Mauges 1992, p. 343-344.

HYMNE XVII

Sur la même mélodie

1. Avril qui met du neuf
À toutes les racines
N'a pu renouveler
Ce Peuple rabougri !

Refrain : Béni soit-il d'avoir
Répudié le Peuple,
Le Peuple de l'Azyme
Qui de son sang précieux¹
A les mains maculées !

2. Car avec son azyme
Le Peuple a emporté
Au temps de son Exode
Un levain d'impiété.
3. En Égypte, Moïse
N'avait point consenti
À ce qu'avec l'azyme
Il pétrît du levain².

1. Cf. 1 P 1, 19.

2. Cf. Ex 12, 15 et 39.

4. Il l'instruisait par là
À ne point receler
Le levain de l'Égypte¹
Au fond de son esprit.
5. L'azyme est un symbole
Du Pain, du Pain vivant² :
Les anciens³ ont mangé
Le symbole nouveau.
6. Du Tout-Rénovateur
Moïse ouvre symbole
Et le donne aux gloutons
En fringale de viande⁴.
7. La chair de terre issue
Les a appesantis,
Inclinant leurs pensées
Vers la gloutonnerie.
8. La manne issue du ciel,
Les terriens l'ont mangée,
Pulvérisés au sol⁵
Du fait de leurs péchés.

1. Cf. APHRAATE, *Exposé XV*, 4, SC 359, p. 705.

2. Cf. Jn 6, 35 et 48 ; Éphrem use tantôt de l'expression « pain vivant » (*Virg XXXVI*, 1), tantôt de l'expression « pain de vie » (*Nat XXV*, 6). Sur l'appellation de l'Eucharistie comme *râzâ* (mystère-symbole), cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 274.

3. Contrairement à ce que donne à penser P. YOUSIF (*L'Eucharistie*, p. 207 et 213), nous estimons que les « anciens » (*attîqê*) désignent non les apôtres, mais les Hébreux de l'Exode (cf. 1 Co 10, 3) : le symbole qu'ils mangent est « nouveau », dans la mesure où il annonce et porte déjà en lui, en vertu de l'ambivalence du *râzâ*, réalité à double entrée, la nouveauté de l'Eucharistie.

4. Cf. Ex 16 ; Nb 11 : avec l'épisode des caillies s'opère un glissement thématique de l'azyme à la manne, appelée par le contexte de Jn 6, à tel point que les deux semblent s'identifier.

5. Cf. Nb 11, 34 ; Jn 6, 49 ; 1 Co 10, 5.

9. Le Pain spirituel, lui,
Vole¹ et rend tout léger :
Voilà en Paradis
Les Nations envolées² !
10. Un seul entre, et par lui
Voilà que tous y entrent !
Lorsqu'en sortit Adam,
Tous en étaient sortis...
11. Puisque là est le Corps,
Là est l'Adam second,
Près de lui se rassemblent
Les aigles affamés³.

1. Cette image du « pain volatil » (la manne et l'Eucharistie) doit être rattachée à la symbolique du Christ-Oiseau : cf. Az XVI, 11 et note 9.

2. L'Eucharistie amorce le rassemblement des justes dans le Royaume et constitue l'Église : cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 240, 370-371 ; Pain « qui rend léger », elle entraîne aussi l'humanité dans l'Ascension du Christ : on notera comment Ascension et Eucharistie sont étroitement associées en *Nat IV*, 58.

3. L'Eucharistie est désignée ici purement et simplement comme « Corps », *pagrà* : c'est la réalité même du « second Adam » (cf. 1 Co 15, 47) ; à travers l'image des aigles tirée de Mt 24, 28 (texte qui possède déjà par lui-même une signification eschatologique), c'est la dimension eschatologique de l'Eucharistie qu'Éphrem met ici en lumière. L'utilisation du même *logion* matthéen se retrouvera d'ailleurs chez AMBROISE DE MILAN, *Des sacrements IV*, 7, SC 25 bis, p. 104, dans le même contexte de catéchèse sur l'Eucharistie : « Bonae aquilae circa altare ; ubi enim corpus, ibi et aquilae. Forma corporis, altare est, et corpus Christi est in altari. Aquilae uos estis renouatae ablutione delicti. » Chez Éphrem, l'application eucharistique la plus développée de Mt 24, 28, en lien avec Jb 39, 30, est à chercher dans la *Lettre aux Montagnards*, éd. J.J. Overbeck, *S. Ephraemi Syri Opera selecta*, Oxford 1865, p. 121. En *Virg XXIV*, 3, les « aigles » désignent les « saints », en particulier ceux qui vivent dans la continence, les *qaddîšê*. Chez APHRAATE, voir *Exposé VI*, 1, SC 349, p. 364, avec la note complémentaire, p. 511-516.

12. Grâce au Pain spirituel,
Tout homme est devenu
Un aigle dont le vol
Atteint le Paradis.
13. Qui mange de ce Pain,
– le Pain vivant du Fils,
Celui-là prend son vol
Vers lui sur les nuées¹.
14. L'azyme par nature
Est lourd² : n'a-t-on pas là
Le symbole du Peuple
Qui ne sait pas voler ?
15. À la jarre, à la cruche
Élie s'alimenta :
Symbole tout léger³ !
De fait il s'envola⁴.
16. Mais fille de Jacob
Point ne le lui donna :
C'est chez une païenne,
Oui, qu'Élie le mangea⁵ !

1. La communion eucharistique, exprimée par le simple verbe « manger » (Mt 26, 26 ; Jn 6, 51, 5-58 ; 1 Co 11, 26 ; Az VI, 1 ; *Diat XXI*, 26, SC 121, p. 389), réalise déjà la rencontre définitive avec le Christ évoquée en 1 Th 4, 17, texte qu'Éphrem a déjà utilisé en Az XVI, 11 et 13 (cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 366).

2. Dépourvue de levain, la pâte ne peut se soulever.

3. Allusion à l'épisode de la veuve de Sarepta qui confectionne une nourriture dérisoire avec un peu de farine dans sa jarre et un fond d'huile dans sa cruche : 1 R 17, 12-16. Sur le même épisode et sur le vase de « corne » (*qarnâ*, terme employé ici également), voir *Epiph III*, 6.

4. Cf. 2 R 2, 11 : l'« assomption » d'Élie ; cf. *Nat I*, 35 ; X, 11-12.

5. Le fait que la nourriture d'Élie ait été préparée par une femme étrangère à Israël suggère le lien qui existe entre les païens et l'Église dont la veuve de Sarepta est précisément une figure (cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 237).

17. Si du Pain la figure
Fait voler de la sorte,
Combien mieux vers l'Éden
Fait-il Nations voler¹ !

1. Dans les str. 15-17, la thématique du « pain léger » s'appuie vraisemblablement sur une lecture confluente de deux épisodes du cycle élianique ; car outre le pain procuré au prophète par la veuve de Sarepta, il n'est pas interdit d'en reconnaître un autre en filigrane : celui que l'ange apporte à son chevet et qui lui permettra de poursuivre sa route – autre manière de « voler » (cf. 1 R 19, 4-8) ; la collusion midrachisante de ces deux textes constitue ce « pain d'Élie » que P. YOUSIF range parmi ce qu'il appelle les « figures dispersées » de l'Eucharistie chez Ephrem (*L'Eucharistie*, p. 92).

HYMNE XVIII

Si le thème de la légèreté faisait la trame de l'hymne précédente, c'est celui de la nouveauté qui donne indubitablement la clef de celle-ci, dont l'argument majeur est énoncé à la deuxième strophe : le renouvellement intérieur de l'homme n'est aucunement affaire de régime alimentaire. Éphrem s'attache à le prouver avec une verve, davantage, une virulence que sert décidément l'alacrité de sa métrique. Les Nations mangent avec profit du pain fermenté (str.1) pendant que le peuple juif, tout en s'abstenant à chaque pâque nouvelle de cette substance « vieillie » qu'est le levain (cf. Ex 12, 19), s'enferme dans son apostasie ; pis encore, il risque de contaminer ceux qui sont tentés d'adopter ses observances (str. 11, 13-14), car son azyne – suprême paradoxe enchâssé au cœur de l'hymne – n'est en réalité qu'un vieux ferment (str. 12). Du reste, pour manger de l'herbe neuve (le thème printanier se poursuit), le taureau a-t-il moins d'agressivité (str. 3-4) ? Encore les animaux profitent-ils du fourrage, tandis que, selon la littéralité biblique elle-même, Israël « n'a pas reconnu son Seigneur » (str. 6-7). Tel un serpent qui mue, l'ancien Peuple ne présente que des dehors de nouveauté (str. 9), et voilà qu'au terme de tout un abêtissement systématique de l'adversaire, se profile son identification pure et simple au Tentateur de la *Genèse* (str. 10). Transformant en poison, par son apostasie personnelle, l'azyne que Jésus lui tend comme tel, Judas apparaît pour finir comme le parangon de ce Peuple toxique (str. 15-17).

L'outrance de cette hymne qui dessine peu à peu et subtilement le triangle Peuple-Serpent-Judas ne saurait

s'expliquer – sinon se justifier – que par sa visée pastorale : la mise en garde contre le syncrétisme pratique se veut radicale ; images et expressions frappantes ne sont-elles pas les ressources naturelles de toute pédagogie préventive ? Tout concourt ici à rendre exemplaire et persuasive l'étiquette « Interdit à la consommation » apposée sur l'azyme, à l'attention des communautés chrétiennes (str. 17). Si les chrétiens continuent à manger des azymes de tristesse, c'est qu'ils ne sont pas chrétiens. L'hymne est bâtie, en somme, sur un chiasme : au Peuple vieilli correspond l'azyme nouveau, au Peuple nouveau le Pain fermenté. À l'inefficacité de l'azyme et de sa « nouveauté », matérielle à tous égards, s'oppose la puissance rénovatrice de l'Eucharistie dans l'ordre spirituel.

HYMNE XVIII

Sur la même mélodie

1. Les Peuples en pleine Pâque
Ont mangé du ferment ;
L'aliment est vieilli :
Leur esprit se rénove ! !

Refrain : Louange soit au Fils !
Il nous donne son corps
Pour remplacer l'azyme
Donné jadis au Peuple.

1. Cf. Ep 4, 23. L'hymne s'ouvre sur un paradoxe : le pain « fermenté », par conséquent additionné de cette substance « vieillie » qu'est le levain, devient facteur de renouveau spirituel, alors que l'azyme nouveau, n'opère aucune conversion du cœur. Le ferment apparaît comme une réalité positive en maintes métaphores d'Éphrem : voir par exemple *HdF* II, 17 ; XII, 12 ; XXV, 19. Les Nations mangent du pain fermenté, alors que les juifs sont dans les sept jours des Azymes. Car on n'oubliera pas l'ambivalence du terme « azymes » qui désigne aussi bien le pain sans levain que la période d'abstinence de tout ferment, autrement dit les *matsôt*. On gagnera à lire *Az XVIII* à la lumière d'APHRAATE, *Exposé* XII, 8, SC 359, p. 578 : « Alors qu'après la pâque, Israël mange des azymes pendant sept jours, jusqu'au 21 du mois, nous, nous observons les azymes comme la fête de notre Sauveur. »

2. Ce n'est point d'aliment
Que l'homme doit changer :
Non, c'est son propre cœur
Qu'il doit renouveler¹ !
3. Regardez : en Avril
Le taureau lui aussi
Mange l'herbe nouvelle
En donnant de la corne²...
4. Le Peuple a beau manger
Son pain non fermenté :
En Avril, de sa lance
Il transperce le Fils³ !
5. Tenez ! L'onagre⁴ encore
S'engraisse de regain ;
Comme lui il profite,
Le Peuple qui regimbe⁵ !
6. Si nourriture fraîche
Profite à qui la mange,

1. Thème prophétique du « cœur nouveau » : cf. Jr 31, 31-34 ; Ez 36, 26 ; paulinien aussi : cf. Ep 1, 17-23.

2. Le verbe *dqar*, « donner des coups de corne, frapper, transpercer », est précisément celui que l'on trouve dans l'hébreu de Za 12, 10, cité en Jn 19, 37 ; le Peuple peut bien changer d'aliment lors de la Pâque : cela ne change rien à sa violence naturelle qui atteint son paroxysme dans le coup de lance donné au Christ sur la croix. L'assimilation du Peuple à une bête brute, évidemment implicite, ne manque pas d'attaches bibliques : cf. Dt 31, 20 ; 32, 15 ; Os 13, 6 (Israël comparé à un taureau rebelle).

3. Cf. Jn 19, 34 ; comme à son habitude, Éphrem fait reposer directement sur le Peuple la responsabilité des sévices de la Passion imputables à la partie romaine. Sur le transpercement comme accomplissement des Écritures, voir, outre Jn 19, 37 et Ap 1, 7, *Apologie d'Aristide (syr.)* 2, 4, SC 470, p. 190-191.

4. L'image de l'onagre est appliquée à Ismaël en Gn 16, 12 ; voir aussi Jb 6, 5.

5. Les mêmes verbes que dans l'hébreu de Dt 32, 15.

- Eh bien, mieux vaut encore
La bête que le Peuple !
7. Elle vaut mieux que lui
Et elle lui fait honte,
Car il n'a point comme elle
Reconnu son Seigneur¹.
8. Le serpent se dépouille aussi
Et fait peau neuve :
Oh, qu'il mue par dehors !
Par dedans il vieillit.
9. Dehors, le Peuple prend
Des airs de nouveauté² :
Dedans, il a de mort
Le cœur empoisonné.
10. Il ressemble au Serpent,
Au Serpent primordial
Qui dans sa félonie
Nous bailla fruit de mort³.
11. Regardez : il nous donne
Son azyne à manger !

1. Cf. Is 1, 3. Si virulente que paraisse la polémique d'Éphrem, on remarquera comment elle s'enracine toujours dans le terreau biblique : l'invective s'inscrit dans la tradition même du prophétisme vétérotestamentaire.

2. Littéralement : « il change sa figure », son *eskémâ* (du grec σχῆμα). On sait que ce mot revêt une importance particulière dans la doctrine paulinienne de l'homme nouveau (cf. Rm 12, 2 ; 1 Co 7, 31 ; Ph 3, 21).

3. On notera la gradation dans les comparaisons, lesquelles constituent un véritable bestiaire : le taureau, l'âne, le serpent. Éphrem joue d'autre part vraisemblablement sur l'homophonie du « serpent » (*hēwyā*) avec la « vie » (*hayyē*) pour l'appareiller avec la mort.

- C'est un empoisonneur
Au beau milieu de nous¹ !
12. Malheur au Peuple vieux
Qui avec son azyme,
Espèce de ferment²,
Vieillit les gens nouveaux !
13. Et malheur à l'azyme
Qui, petit à petit,
Conduit ceux qui le mangent
En pleine apostasie !
14. Dans l'azyme nouveau
Ce Peuple-là refile
Le levain tout moisi
De son apostasie.
15. Au cœur de cet azyme
Moïse avait caché
Le Mystère du Fils,
Médecine de vie³ :
16. Le Christ, lui, le délave,
Il le dévitalise
Pour le tendre à Judas
Comme un poison mortel⁴.

1. Éphrem vise ici directement les judaisants qui infiltrent ou séduisent la communauté chrétienne. La polémique n'est pas seulement théorique : elle recouvre une actualité et s'en nourrit. L'azyme, « poison mortel » (*sam mawîd*) est l'exacte antithèse de l'Eucharistie, « remède de vie » (*sam hayyê*, str. 15).

2. La polémique – comme la composition littéraire – aboutissent à l'identification paradoxale, dans la même strophe, des deux termes antinomiques : l'azyme est en réalité un ferment !

3. Éphrem insiste décidément sur le rôle pédagogique de Moïse : cf. Az XVII, 3-4.

4. Cf. Az XIV, 15-17.

17. Conclusion : c'est poison,
Poison de l'Isariote
Que dans l'azyme aura
Quiconque en mangera¹ !

1. La conclusion est d'ordre théologique sans doute, mais aussi pratique et disciplinaire : aucune « intercommunion » liturgique n'est possible entre juifs et chrétiens dans la célébration de la Pâque ; car c'est bien l'idée de participation et de communion que suggère la préposition *mên* employée ici.

HYMNE XIX

La pièce s'ouvre solennellement sur la thématique et le tableau qui achevaient l'*Hymne XIV* : l'Agneau en majesté, rompant son propre corps et mettant un terme, par la fraction du pain, à la trajectoire typologique de l'azyme (str. 1-4 ; cf. Az XIV, 23-24). Maintenu en usage au-delà de cette fraction nouvelle, l'azyme - Éphrem revient à un slogan de l'hymne précédente - n'est qu'un aliment mortifère (str. 5), comparable au fruit consommé par Ève (str. 6-7) ou au miel échappé de la charogne (str. 8-9). Inutile d'avancer, par motif de séduction, l'exemple des anges en visite chez Abraham : ils n'en mangèrent qu'en raison de sa signification eucharistique (str. 10). Le ton monte lorsqu'Éphrem passe à l'impératif et donne l'ordre formel de « fuir » l'azyme identifié à Judas (str. 11-12), au veau d'or de l'*Exode* (str. 13) et - suprême ironie ! - à la nourriture même de l'Égypte (str. 14). Le prosélytisme liturgique dont l'azyme fait l'enjeu est intolérable, car il est irrémédiablement souillé par les mains assassines d'un peuple qui a tué les prophètes et, pour finir, le Fils (str. 15-26). L'hymne s'achève sur une injure pure et simple (str. 27) et par la réitération de l'ordre donné à la strophe 11, de sorte que nous avons là une sorte de refrain tragique.

Avec cette hymne, la polémique anti-judaïque d'Éphrem atteint incontestablement son paroxysme, comme la séquence Az XVII-XIX le point culminant de son crescendo. Dans un dessein de pertinence - ou plutôt de percussio maximale -, tous les exemples utilisés sont empruntés à l'Ancien Testament. On notera toutefois comment, au passage et de manière très subversive, Éphrem utilise le

thème paulinien des idolothytes¹, assimilant ainsi le judaïsme au paganisme même. Le thème du sang est présent de manière obsédante.

HYMNE XIX

Encore sur la même mélodie

1. L'Agneau, le Vrai, se lève¹
Et fractionne son corps
Pour les simples² ; eux mangeaient
Le simple agneau pascal.

Refrain : Louange soit au Christ !
Au moyen de son corps
Il abroge l'azyme,
Et le Peuple avec lui.

2. Il tue, mange la pâque,
Puis fractionne son corps :
L'ombre, il la fait passer ;
Le Réel, il le donne.
3. Il consomme l'azyme :
En plein cœur de l'azyme³,

1. Noter l'identité textuelle avec Az XIV, 23 : *qâm 'émar qūstā w-qšā pagrēh*.

2. Les *tammimé*, « simples » ou « parfaits », désignent les disciples, appelés « brebis » en Az XIV, 23.

3. Au lieu de rattacher grammaticalement le deuxième hémistiche de la strophe aux deux suivants, P. YOUSIF le rattache au premier et traduit : « Il avait mangé l'azyme dans (la fête de) l'azyme » (*L'Eucharistie*, p. 84).

1. Ni Beck ni Rouwhorst n'ont relevé les références néotestamentaires de la strophe 18, pourtant capitales dans l'argumentation.

- Son corps devient pour nous
L'Azyme véritable !
4. C'est ici que prend fin
La course du symbole¹ ;
Il partait de Moïse :
Il arrive à l'instant.
5. Mais ce Peuple vaurien
Qui cherche notre mort
Nous enjôle et nous donne
La mort en son manger².
6. Désirable était l'arbre
Qu'Ève avait avisé :
De pareille façon
Désirable est l'azyme.
7. De l'arbre désirable
Provenait mort patente :
Dans l'azyme joli
Il y a mort latente.
8. Bien que le lion mort fût
Une vraie saleté,
Son infecte sanie
Dispensait la douceur³...
9. Dans le lion dégoutant,
Tout l'agrément du miel :
Dans l'azyme charmeur,
Venin, poison mortel.

1. Cf. Az XIV, 24.

2. Cf. CNis XVI, 9-10.

3. Cf. Jg 14, 8-9 ; épisode diversement traité par Éphrem, car la même douceur reçoit une signification positive en Nat XIII, 4 et XVIII, 26.

10. Les veilleurs convoitaient
L'azyme, ah ! cet azyme
Que Sara avait cuit
En pensant au Mystère¹.
11. Fuyez donc, vous, mes frères,
Fuyez loin de l'azyme !
De l'Isariote en lui
Réside la figure !
12. Frères, encore une fois,
Évitez bien l'azyme :
La pourriture habite
Dedans sa pureté.
13. La « honte² » que Moïse
Évoque en ses écrits,
La voilà dans l'azyme
Et dans sa pureté !
14. D'oignon et d'ail ensemble
Le Peuple eut la fringale³ :
Comme il pue, son azyme,
Et sa cuisine avec !

1. Les juifs alléguaient que les anges eux-mêmes – désignés comme « veilleurs » en araméen (*irê*, cf. Dn 4, 10) – n'avaient pas dédaigné les galettes de pain non fermenté que Sara avait cuites lors de la rencontre de Mambré (cf. Gn 18, 6). Éphrem répond que cet « azyme » n'avait de valeur que dans la mesure où il préfigurait l'Eucharistie ; littéralement : Sara l'avait cuit « à cause de son *râzâ* ». Nous avons là un témoignage indirect sur une exégèse rabbinique de Gn 18.

2. Beck et Rouwhorst avouent ne pas savoir à quel texte ou à quel épisode particulier Éphrem fait ici allusion ; l'un traduit : « jener stinkende Name », l'autre : « ce nom puant » ; Cerbelaud suggère une référence à Ex 16, 19-20 (la manne avariée). Mais l'expression *smâ saryâ* apparaît dans la version syriaque de Ex 32, 25 (épisode du veau d'or) où elle traduit un hapax hébreu, *šimsâ*, de signification obscure.

3. Cf. Nb 11, 5.

15. Par des corbeaux impurs¹
Élie obtint des pains²,
Sachant pertinemment
Que ces pains étaient purs :
16. Comment, frères, comment
Recevoir cet azyme
D'un Peuple dont les mains
Sont maculées de sang³ ?
17. À cet azyme-là
Craignez que ne demeure
Attachée la souillure
Dont il a les mains pleines !
18. De soi, la viande est pure,
Mais, offerte aux idoles,
Personne n'en consomme :
Elle est contaminée⁴.
19. Ah ! Combien davantage
Impur est cet azyme !
Les mains qui le pétrissent
Assassinent le Fils !
20. Une main maculée
Du sang des animaux
Est bien trop dégoûtante
Pour offrir à manger ;
21. Alors, qui recevrait
D'une pareille main,

1. Cf. Lv 11, 15.

2. Cf. 1 R 17, 6.

3. L'invective est biblique : cf. Is 1, 15 ; 59, 3 ; Jr 2, 34 ; Lm 4, 13-14.

4. Cf. 1 Co 10, 20 et 28.

- Quand du sang des prophètes¹
Elle est toute salie ?
22. Frères, n'absorbons point
Le Remède vital
Avec l'azyme juif,
Ce poison mortifère !
23. Le Sang du Christ réside
Dans l'azyme du Peuple,
Dans notre Offrande aussi :
Aux deux il est mêlé².
24. Qui le prend dans l'Offrande
Prend Remède, prend Vie ;
Qui le prend avec eux
Prend poison, prend la mort !
25. Ce Sang dont ils criaient :
« Qu'il retombe sur nous³ ! »
Est mêlé à leurs fêtes,
Mêlé à leurs sabbats,
26. Et celui qui s'attache
À leurs solennités
Est atteint lui aussi
Par l'aspersion du sang.

1. Cf. Mt 23, 29-32 ; Lc 13, 34.

2. Sur cette strophe et sur le difficile problème de la « rémanence » à la fois réaliste et symbolique du sang du Christ dans la pâque juive, voir P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 103 ; pour GRIBOMONT (« Les hymnes », p. 172), un texte comme celui-ci appuierait l'hypothèse d'une célébration de la pâque juive et de la pâque chrétienne le même jour, le vendredi ou le sabbat. L'Offrande, *qūrbānā*, désigne ici plus particulièrement la célébration eucharistique.

3. Mt 27, 25.

27. Ce Peuple qui s'abstient
De consommer du porc¹
Est un vrai porc lui-même,
Tout vautré dans le sang !
28. Fuyez-le ! Fuyez loin,
Car il est réprouvé !
Craignez qu'en s'ébrouant
Il ne vous éclabousse !

1. Cf. Lv 11, 7-8.

HYMNE XX

Nous revenons aux « Méditations christologiques » et à l'ambiance des *Hymnes* XV-XVI ; la permanence de la « Puissance » (*haylâ*) et de la « Volonté » (*šébyânâ*) souveraines (str. 1-2) sous les dehors de l'impuissance et de l'abandon fait l'essentiel du propos. La crucifixion, évoquée comme une « ligature » comparable à celle d'Isaac dans la tradition rabbinique, n'entrave pas la maîtrise fondamentale du Fils (str. 3-5) qui s'est manifestée dans la résurrection de Lazare (str. 6-7) et que figurait déjà la victoire de Moïse sur les Amalécites (str. 8-11). Dans une seconde partie, d'allure plus litannique, sont passés en revue et célébrés cinq attributs divins du Fils : sa Volonté (*šébyânâ*, str. 12 et 15), sa Parole (*méltâ*, str. 13), sa Donation (*mūhabtâ*, str. 14), sa Bonté (*taybūtâ*, str. 16) et sa Justice (*kénūtâ*, str. 17).

Sous la sinuosité coutumière, l'unité de l'ensemble est assurée par le thème de la « main », présent du début à la fin : dans les mains crucifiées du Christ réside une efficence cachée, un pouvoir à distance (str. 1-7), comme dans celles de Moïse mis en croix lui aussi jusqu'à l'issue victorieuse du combat (str. 8-11), et pour finir les deux mains deviennent l'allégorie de ces deux attributs majeurs que sont, dans l'Écriture même (cf. Ps 85, 11-12 ; Ps 89, 125 ; Ps 111, 3-4), Miséricorde et Justice. La méditation christologique prend la tournure d'une contemplation des Mains : au sens pictural, nous sommes ici en présence d'un « détail » de la Passion.

HYMNE XX

Sur la même mélodie

1. Venez, frères, écoutons,
Sur le Fils du Caché,
Comment, montrant son corps
Il cache sa Puissance.

Refrain : Que le Christ soit loué !
En cette Fête-ci,
Le Peuple renégat
De ses clous l'a percé¹.

2. Il a les mains percées,
Mais il fend les tombeaux² :
Sa Force sans entrave,
C'est sa Volonté seule.

1. Y a-t-il quelque influence d'Ha 3, 4 sur le voisinage des « clous » et de la « puissance cachée » ? On sait que la tradition patristique a reconnu dans ce verset une prophétie de la crucifixion : voir par exemple JÉRÔME, *Lettre 53 à Paulin* 8, tome 3, *CLIF*, p. 19-20.

2. Cf. Mt 27, 52 ; la divinité du Christ en tant que telle ne se trouve pas impliquée dans les souffrances de la Passion : à ce sujet, voir T. BOU MANSOUR, « Analyse de quelques termes christologiques chez Éphrem », *Par Or XV*, 1988-1989, p. 16, note 33.

3. Ils lièrent ses mains¹,
Non sa Puissance avec :
Ses mains étaient liées,
Mais libre sa Puissance.
4. Oui, attaché son corps
Sur le bois, tout entier,
Mais libre sa Puissance,
En sa totalité.
5. Ce n'est point en le liant
Qu'on défait sa Puissance² :
L'universel Vainqueur
Agit rien qu'en voulant.
6. Lors même que les mains
Du Seigneur étaient libres,
Point ne saisit le mort
Pour le faire sortir³.
7. C'est sa Force cachée
Qui entra, souleva
Le mort tout ligoté :
Il sortit, s'envola⁴ !
8. Moïse aussi, les mains
Étendues triompha :

1. Cf. Ps 22, 17 ; de la crucifixion proprement dite, on glisse, avec le verbe *ésar*, à la ligature : Jésus s'apparente dès lors à Isaac dont la tradition rabbinique évoque, non le « sacrifice », mais, à proprement parler (Gn 22, 9), la « ligature », la *'aqédah*.

2. Littéralement : « Ce n'est point par (la ligature) des mains que sa Puissance est vaincue. »

3. Cf. Jn 11, 43-44 (résurrection de Lazare).

4. Cet « envol » qui extrapole sur la lettre du récit évangélique se rattache à la thématique générale de la résurrection comme envol à la suite et à l'image du Christ, oiseau lui-même (cf. Az XVI, 13 et note 9) ; nous avons ici d'autre part la même association de la ligature et de l'envol que dans la séquence Az XVI, 8-11.

- Le Symbole en ses mains
Victoire remporta¹.
9. S'il n'y avait eu là
Que la force des bras,
Comment cette victoire
Remportée à distance ?
10. Mais la Force cachée
Triomphait dans les bras ;
Elle habitait ces bras
Qui mimaient un mystère.
11. Si le prophète vainc
En figure du Fils,
Que n'accomplira pas,
Sans mains, le Premier-né !
12. La Volonté du Fils :
Voilà tout son trésor !
Partout où il le veut,
Il offre sa richesse.
13. Sa Parole est de fait
Le Trésor des trésors ;
En quelque lieu qu'il l'ouvre,
Il nantit le créé.
14. Sa Donation ? Elle est
Une source de biens ;

1. Allusion à la victoire de Moïse sur Amaleq (Ex 17, 8-14) ; les Pères ont reconnu dans la posture du patriarche une figure du Christ crucifié : cf. *Dial. de Timothée et Aquila*, éd. F.C. Conybeare, Oxford 1898, p. 80 ; JUSTIN, *Dial. avec Tryphon* 89, 4, éd. H. Hemmer et P. Lejay, Paris 1909, p. 270-271 ; IRÉNÉE DE LYON, *Démonstration* 46, SC 62, p. 106 ; APHRAATE, *Exposé* III, 11, SC 349, p. 282 ; GRÉGOIRE DE NYSSE, *De tridui spatii*, GNO IX, p. 275, 15 s. ; chez ÉPHREM lui-même : *Diat XXI*, 14, SC 121, p. 381.

- Sitôt qu'il la fait sourdre,
Exulte le créé.
15. Sa Volonté ressemble
À une grande clef
Avec laquelle s'ouvrent
Des trésors¹ de tendresse.
16. Sa Générosité ?
Elle est toute tendresse
Et porte des remèdes
Ainsi qu'une nourrice.
17. Et sa Justice encore !
Elle est pleine de tact²
Et porte des menaces
En maîtresse d'école.
18. La Main³ de sa Bonté
Se fait douce envers tous,
Pansant toutes les plaies
Comme fait une mère.
19. La Main de sa Justice
Se fait rude envers tous,
Incisant toute plaie
Comme fait l'infirmière.

20. Sa Main s'est retenue
(La Main de sa Justice),
Du temps qu'il est venu
Parmi le genre humain.
21. De sa Justice alors
Personne ne s'est plaint,
Personne sauf Satan :
C'est qu'il est l'Adversaire !

1. Le texte syriaque a ici de nouveau le mot « clefs » ; Beck propose une correction d'après *HdF* XXV, 2.

2. *Ṭa'mânîṭâ*, littéralement : « pleine de goût » ; dans cette énumération positive des attributs divins, il n'est pas impossible, comme le suggère ROUWHORST (t. II, p. 43), qu'Éphrem stigmatise le dualisme marcionite.

3. On retrouvera la même interprétation des mains crucifiées du Christ chez P. CLAUDEL, dans *L'Épée et le Miroir* (NRF, 1939, p. 101-103) : « La main gauche est celle qui ne nous fera jamais de mal, elle n'a rien à voir avec la Justice, c'est du côté de la miséricorde qu'elle reste tendue et ouverte. »

HYMNE XXI

La tonalité et la thématique des *Azymes* connaissent une nouvelle et ultime diversion en revenant à la polémique, mais de façon beaucoup moins passionnelle cette fois, et tout autrement argumentée. Un point n'avait pas encore été discuté en effet, d'ordre légal celui-là : celui de l'unité de lieu qui caractérise la célébration de la pâque et à laquelle contrevient manifestement la pratique contemporaine des juifs en diaspora ; unité de lieu qui constituait néanmoins un élément majeur de la « pureté » (*zahyûtâ*, str. 1) rituelle primitive. La fête doit être célébrée à Sion (str. 2), en vertu d'une intime connexion qui, de par l'institution positive de Moïse lui-même, unit la fête au sacrifice (str. 4-5), le sacrifice au Temple (str. 6-7) et le Temple à la Terre promise (str. 8). Pour invalider la fantaisie rituelle de son adversaire (str. 9), Éphrem avance l'exemple pratique de Daniel à Babylone (str. 10-13), justifie celui de Moïse au désert par des fins pédagogiques (str. 14-16) et cite deux textes, l'un emprunté aux Prophètes (Am 5, 25 : str. 18), l'autre, majeur et décisif en la matière, à la Torah (Dt 12, 8-11 : str. 19-21). La conclusion s'impose : seul site autorisé de la fête pascale juive, Jérusalem (str. 22, rappel de la strophe 2) est comparable au figuier stérile qui fait le vide autour de soi (str. 23, où figure la seule référence néotestamentaire). L'eucharistie peut alors resplendir, en point d'orgue à tout le recueil, comme le sacrifice désormais universellement légitime (str. 24-25).

Il faut reconnaître ici à Éphrem le mérite d'avoir très nettement saisi la cohésion de l'économie vétérotestamentaire où fête, sacrifice, Temple et Terre forment un tout institutionnel et historique et, pour autant, d'avoir aperçu, ne

serait-ce que par voie négative, une donnée fondamentale, par défaut, dans la genèse de ce judaïsme qu'il combat si âprement par ailleurs. Reste qu'il n'a pas vu – ou n'a pas voulu voir – comment la soustraction de cette donnée préexistante, précisément, conférerait à son tour au judaïsme toute sa consistance et sa légitimité propres. L'hymne met à l'oeuvre, en tout cas, une véritable théologie biblique ; il est rare, notons-le, que des citations quasi littérales soient si rapprochées et si étendues dans une même pièce : preuve qu'Éphrem entend ici combattre son interlocuteur sur son propre terrain.

HYMNE XXI

Sur la même mélodie

1. La faire en pureté :
C'est règle de la pâque¹.
Eh bien ! voilà qu'en mange
Même la prostituée.

Refrain : Gloire à lui ! Dans son sang
Il rachète les Peuples,
Alors que la figure
N'en rachetait qu'un seul².

2. Qu'on la fasse à Sion :
C'est règle de la Fête³.

1. L'Ancien Testament avait entouré la célébration pascale de certaines prescriptions concernant la pureté rituelle (cf. Nb 9, 6-14). Dans son *Exposé sur la pâque*, APHRAATE cite Ex 12, 7-11 ; Dt 16, 5-6 ; Ex 12, 44-45 et commente l'attitude de la Diaspora à la lumière de Ez 4, 13-14 : « Alors qu'Israël était dans son pays, s'il ne lui était permis de faire la Pâque qu'à Jérusalem, de nos jours où il est dispersé parmi tous les peuples et toutes les langues, chez les impurs et les incirconcis, ils mangent leur pain dans l'impureté chez les peuples, comme le dit d'eux Ezéchiël » (*Exposé* XII, 3, SC 359, p. 571).

2. Comparer avec les refrains des *Hymnes* V et XV ; sur le binôme Peuples-Peuple, cf. R. MURRAY, *Symbols*, p. 41-68.

3. Cf. Dt 12, 11 ; 16, 5-6 ; Éphrem a certainement cherché l'assonance entre *šyūn* (Sion) et *zahyū* (pureté) de la strophe précédente.

- Eh bien ! voilà qu'elle a
Lieu partout, sans façon¹.
3. De fait, Moïse au Peuple
Avait bien interdit
De célébrer sa Fête
Partout où il irait.
4. Oui, Moïse a lié
La Fête au sacrifice ;
Et puis le sacrifice,
Il l'a lié au Temple.
5. Impossible dès lors
Que Fête ait lieu partout :
Sacrifice lié
À elle l'interdit.
6. Le sacrifice encore,
Avoir lieu n'importe où ?
Impossible ! Moïse
L'a lié au saint autel.
7. Fête sans sacrifice ?
Jamais il n'y en eut.
Sacrifice sans Temple ?
Jamais il n'en monta².

1. « Sans façon » ; Éphrem emploie ici une expression un peu obscure, *aik lá médém* : « comme si la pâque (ou la prescription) n'était rien ». Il importe de souligner ici qu'il n'existe en réalité aucun témoignage historique d'une célébration juive de la pâque, c'est-à-dire d'une immolation de l'agneau, après la chute du Temple en 70, ce qui tendrait à montrer que la célébration décrite avait bel et bien lieu chez des chrétiens ; en conséquence, la critique d'Éphrem semble toute rhétorique.

2. On remarquera la justesse de l'exégèse d'Éphrem dans ces strophes ainsi que celle de son intuition historique ; il y a là un argument

8. Dès lors, si sur la Terre¹
Il n'était point permis
De célébrer la Fête
En dehors de Sion,
9. Pourquoi donc aujourd'hui,
Partout, chez les Nations,
Célèbrent-ils la Fête
En toute fantaisie ?
10. Daniel à Babylone
De Fête point ne fit²,
Point ne fut téméraire
Comme ces renégats !
11. Il savait bien, Daniel,
Que Fête célébrée
Où ce n'est point permis
N'est que fête souillée.
12. Oui bien, c'est en *Nisan*,
Mois des solennités,
Que Daniel a jeûné
Trois semaines durant,
13. Sans manger, comme il dit,
Nulle viande en son jeûne ;
Point ne mangea l'agneau
Pascal, par conséquent.

que P. YOUSIF qualifie de « spéculatif » (*L'Eucharistie*, p. 105). En soulignant le lien très étroit qui unit fête, sacrifice et Temple, Éphrem se montre en profonde consonance avec toute une tradition biblique.

1. La Terre (promise).

2. Cf. Dn 10, 3-4 ; de la mention du « premier mois », Éphrem a inféré qu'il s'agissait de la Pâque, laquelle n'est cependant pas explicitement nommée.

14. Moïse une fois l'an
Célébra dédicace¹ :
Victimes et libations
Pour la Tente d'un temps.
15. Force était qu'au désert
Moïse sacrifiât,
Afin que d'enseigner
La loi des sacrifices.
16. Sacrifia, oui et non,
Pour enseigner les deux :
Que nul ne sacrifie
Dans le lieu qui lui chante !
17. Que le Peuple au désert
N'ait jamais sacrifié,
Un prophète le clame :
Ils n'ont pas sacrifié !
18. « Sacrifices, lit-on,
Ou encore oblations,
Quarante années durant,
M'en avez-vous offert ? »²
19. Et si quelqu'un annule
Cette sainte parole,
Une autre le contraint,
Qu'a prononcée Moïse :
20. « Non, l'on ne fera point,
Dit-il, dedans la Terre,
Comme on fait maintenant,
Comme on fait au désert,

21. Mais c'est bien dans le Lieu
Où ton Seigneur habite,
Qu'il te sera permis
D'offrir des sacrifices¹. »
22. C'est à Jérusalem
Seulement que le Peuple
A le droit d'accomplir
Fêtes et sacrifices.
23. C'est pourquoi au figuier
Le Seigneur la compare :
Elle a privé la terre
De tous les sacrifices² !
24. Au lieu des sacrifices
Multiples d'animaux
Qui en Jérusalem
Seulement sont offerts,
25. Voici que le Corps vif,
Partout sur cette terre,

1. Cf. Nb 7 ; au v. 10 le syriaque rend l'hébreu *hanūkkah* par *hūddâtā*.

2. Am 5, 25.

1. Dt 12, 8 et 11 (citation libre). Il est rare qu'Éphrem fasse de si longues citations quasi-littérales, nouvel indice de ce qu'il entend mener la polémique avec rigueur en la portant sur le terrain même de ses adversaires : la Torah et les Prophètes.

2. Éphrem s'appuie sur Lc 13, 6-9 ; au verset 7, la *Pešittā* et la vieille syriaque lisaient : « Pourquoi (la terre) est-elle épuisée ? » Comme le figuier stérile « occupe inutilement » la terre, Jérusalem empêche que d'autres endroits de la terre puissent porter du fruit, c'est-à-dire en l'occurrence offrir des sacrifices. Sur l'identification de Jérusalem et du figuier, cf. *Diat XVI*, 3, SC 121, p. 282-283.

Est offert aujourd'hui
En vivant Sacrifice¹ !

Fin des vingt-et-une Hymnes
sur les Azymes
du Bienheureux Mar Éphrem

1. Écho de la prophétie de Ml 1, 11 selon l'interprétation eucharistique qu'en ont donnée les Pères. L'*Hymne XXI* – et tout le recueil des *Hymnes sur les Azymes* – s'achève donc sur l'affirmation du double caractère, à la fois universel et sacrificiel, de l'Eucharistie chrétienne ; *Res III*, 16 opposera également le particularisme des sacrifices judaïques à l'universalité du sacrifice eucharistique (cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 140), tandis que *Nai XXV*, 9 chante la « confiscation » des Écritures et des fêtes juives par l'Église.

HYMNES SUR LA CRUCIFIXION

HYMNE I

Quelle liesse générale lors de l'entrée messianique du « Seigneur de David » à Jérusalem (str. 1) ! La Fête (pascale) et *Nisan* personnifiés, tels des garçons de noces, annoncent à la « Fille de Sion » - c'est-à-dire l'Israël contemporain de Jésus - que son Époux est arrivé, mais contre toute attente elle le boude (str. 2), parce qu'elle pressent en lui une « chasteté » (*nakp'ūtā*) et une « pureté » (*dakyūtā*) inconciliables avec sa propre dépravation (str. 3). En effet, comme la « mère » (l'ancien Israël) avait forniqué en se confectionnant un veau d'or (str. 4), la fille condamne et maltraite le Christ (str. 5-9), imitant la conduite adultère de la femme de Putiphar (str. 5) comme celle d'Hérodiade et de sa fille (str. 7-9). L'évocation des deux meurtrières de Jean-Baptiste introduit le thème de la lumière qui ne cessera de se développer au fil du recueil : au Golgotha le soleil se cache, faisant ainsi indirectement le jour sur la « prostituée » (str. 10) qui, après avoir échoué dans ses manigances auprès de César, s'entiche publiquement de Barabbas, le truand (str. 11-14). L'Israël du désert n'avait pas porté la main sur Yahvé, mais l'apostasie du veau d'or avait révélé son penchant pour le visible au détriment de l'Invisible (str. 15-16) : le Christ-Fiancé, lui, ne trouve aucune grâce auprès de l'Israël de son temps, qui lui préfère des étrangers (str. 17).

L'hymne engage immédiatement la série *Sur la Crucifixion* dans une interprétation nuptiale du drame de la Passion : l'adultère se déclare dès le Dimanche des Rameaux. Éphrem établit d'emblée une continuité historique et spirituelle - une sorte de généalogie de la rupture d'alliance - entre le Peuple de l'Alliance sinaïtique et celui des contemporains de Jésus,

si bien que, sur la scène, les protagonistes de la Passion proprement dite se mêlent à d'autres, plus anciens, pour la répétition de la même Tragédie dont l'Époux fait les frais. La lecture des événements ne ressortit pas ici à une animosité particulière d'Éphrem, mais s'inscrit dans la longue tradition d'une métaphore prophétique. On notera la très belle *ecphrasis* de la strophe 8 sur la mort du Précurseur, véritable perle littéraire de la composition.

HYMNE I

Première (hymne) sur la Crucifixion

Sur la mélodie : « Dieu, dans son amour¹ »

Structure métrique : chaque strophe est composée de huit vers².

1. Oh, le Seigneur de David monté sur un ânon³ !
Il vient chez elle, oui chez la Fille de Sion⁴ !
À rendre jaloux, ce branle-bas devant l'Époux !
Les Hosannas⁵ tonnent de tous côtés,
Les aveugles rayonnent devant lui, les boiteux dansent,
[émerveillés⁶ :

1. La mélodie *alâhâ b-rahmaw* est le début de *HdF* XXIX.

2. La structure métrique de cette hymne, identique à celle de *HdF* XXVI-XXX, est difficile à établir ; avec une ponctuation différente, LAMY (S. *Ephraem Syri Hymni et Sermones* IV, p. 489) propose un schéma en dix vers ; cf. BECK, *CSCO* 154, p. XI.

3. Cf. Mt 21, 4 (Za 9, 9).

4. Titre donné à Israël par les prophètes, lié à la joie messianique : cf. So 3, 14 ; Za 2, 14 ; 9, 9.

5. Cf. Mt 21, 9 ; Jn 12, 13.

6. Collusion midrachisante de divers miracles évangéliques (Mt 9, 1-8 ; Mt 9, 27-31 ; Lc 18, 35-43) avec l'entrée triomphale à Jérusalem. Le verbe *raqad* (danser), employé à propos des boiteux, figure dans l'hébreu du Ps 114, 4 et 6 à propos de la sortie d'Égypte, précisément évoquée par

En terre habitée¹, plus grand fut de la Fille de Sion le
[branle-bas,
Plus grand que celui qui avait eu lieu jadis,
À sa sortie d'Égypte, pour la Fille de Sara² !

Refrain : Béni soit le Premier-né qui a enduré toutes les
souffrances³ !

2. La Fête et Avril, frère et sœur,
Messagers radieux de bonnes nouvelles,
Coururent annoncer à la fille comme à sa mère :
« Voici l'Époux à la porte ! Sors ! Viens à sa
[rencontre⁴ ! »
Elle l'a vu, mais il ne lui a pas plu. Elle s'est irritée du
[Saint,
Elle s'est émue du Rédempteur, elle s'est offusquée de
[l'Humble.
- Lui, il a tempéré sa geste,
Mêlant la force à la douceur.
3. Parmi ses charmes éclatants, pour elle sans attrait,
Sa chasteté surtout la mettait au supplice :
Comme sa mère, n'était-elle pas familière du stupre ?
Sa mère, elle l'a dépassée en félonie !
Sachant qu'il n'y avait pas moyen de vaincre sa pureté,
Sinon seulement de le dire « étranger »,
Pour courtiser des galants adultères
Cette fourbe a sali son Fiancé !

la fin de la strophe. Exclut du sacerdoce (Lv 21, 18), exclus du Temple par David (2 S 5, 8), les aveugles et les boiteux sont revalorisés dans l'entourage de Jésus (Jn 5, 3).

1. La « terre habitée », *šaynâ*, s'oppose au désert de l'Exode.

2. Ce titre décerné à Israël par Éphrem s'appuie sur Is 51, 2 ; ROMANOS LE MÉLODE exploitera le même parallélisme Sion-Égypte : cf. *Hymne XXXII (sur les Rameaux)* 3, SC 128, p. 35.

3. Cf. Mt 16, 21.

4. Cf. Mt 25, 6.

4. Elle n'avait que blâme en bouche pour sa mère
Qui fabriqua un veau¹ par supercherie ;
Pressée par une passion secrète
Et ne pouvant la satisfaire ouvertement, celle-ci
Pénétra dans la salle aux trésors, dans le magasin des
astuces,
Et en déroba un expédient à sa commodité :
Circonvenant Moïse, la sournoise,
Elle fondit un veau² qui la couvrit de honte !
5. Mais la fille aussi, tout empreinte du caractère
De cette mère ingénieuse en infamies,
Appréhenda son Fiancé comme un étranger,
Captura l'Époux comme un homme adultère
Et le condamna en hurlant³ comme la patronne de
[Joseph,
Laquelle avait décrié ce saint avec perversité⁴ :
Les justes succombèrent à des voix
Qui aboyaient sur eux, faussant la vérité.
6. Elle l'a emmené, elle est descendue au tribunal
Pour le tuer, l'égoïste jouisseuse,
Pensant que l'homme intègre⁵ était du même acabit
Qu'Hérode avec sa cour lascive...
Elle a crié à sa porte pour aguicher des compères ;

1. Le Veau d'or (cf. Ex 32). Cet épisode constitue un motif littéraire et théologique privilégié de la polémique anti-judaïque d'Éphrem : voir par exemple *Virg* XLV, 8 ; XLIX, 4.

2. Le syriaque *nsikâ* est l'exact correspondant de l'hébreu *massékah*, « objet de métal fondu », employé en Ex 32, 4.

3. Cf. Jn 19, 12 et 15 ; *Virg* XXVI, 14.

4. Cf. Gn 39, 14-15.

5. Il s'agit de Pilate, lequel fait régulièrement figure de « juste » au jugement d'Éphrem : cf. Az XIII, 11 ; *Diat* XX, 16, SC 121, p. 354-355, et surtout *Virg* XXVI, 14-15.

- Avec des airs de femme respectable, elle s'est réfugiée
[chez César¹,
La madrée, pour le meurtre et la fornication,
Pour perpétrer les deux en une même action.
7. Sa crapulerie se confirma devant les Gentils,
Car le préfet des Gentils se lava les mains²;
Il avait vu les deux pièges qu'elle lui tendait,
L'un pour le meurtre et l'autre pour la retape ;
Cette nouvelle Hérodiade³ suborna Pilate
Pour que, tel Hérode, il se souillât les mains :
Il se lava les mains, les nettoya du Sang
Dont elle s'endettait, la folle, comme sa fille.
8. Immondes, les filles des ténèbres⁴
Dont les œuvres aiment l'obscurité⁵ !
La mère vit la Lampe⁶ qui l'accusait,
La fille à la mère prêta son souffle ;
Elle souffla, éteignit la Lampe et la porta
[cérémonieusement⁷;
Candélabres, ses mains ! Elle ne le savait pas...
Elle exalta la Lampe au banquet :
La Lampe à nu les mit, bien plus qu'auparavant !

1. Cf. Jn 19, 12 et 15.

2. Cf. Mt 27, 24.

3. Comme Hérodiade, par le truchement de sa fille, avait réclamé à Hérode la tête de Jean-Baptiste (cf. Mc 6, 19-24), la « Fille de Sion » réclame à Pilate la mort de Jésus.

4. Hérodiade et sa fille.

5. Cf. Jn 3, 20-21.

6. Jean-Baptiste ; la métaphore est néotestamentaire : cf. Jn 5, 35. Éphrem affectionne particulièrement les scènes de clair-obscur : cf. *HdF* LXXXIII, 3-4.

7. Cf. Mc 6, 28.

9. Celle-là (l'autre), voyant que le soleil
Chassait l'obscurité dont elle avait besoin,
Refoulant les volutes de la nuit
Qui jetaient un manteau d'ombre sur ses crimes –
Celle-là eut honte de ses cachotteries, parues au grand
[jour :
En voulant par le bois éteindre la Lumière¹,
Elle l'exalta² sur le bois,
Si bien que ses rayons s'étendent à tout humain.
10. Le soleil vit un autre Soleil
Virulent qui dardait au Golgotha ;
Frappé par ses rayons, il se cacha³ :
Ainsi le visible donnait-il de l'Invisible le signal.
Il n'en dénuda que mieux la Prostituée qui, de ses mains,
Se frappait la poitrine⁴, des « Hélas⁵ ! » plein la bouche.
Elle eut peur : à nu, ses secrètes immondices,
Devant la Lumière exaltée !
11. Cette fille éhontée s'enticha de César,
Jusqu'à l'appeler par son nom⁶ ! Il ne l'écouta point.
Elle s'habilla des noms d'un étranger
Pour se déshabiller des noms du Messie⁷, du Saint !
Se voyant méprisée par les chefs des païens,

1. Cf. Jn 8, 12.

2. Cf. Jn 3, 14 ; 8, 28 ; 12, 32 ; le *logion* de Mt 5, 14-16 sur la lampe, le boisseau et le lampadaire est certainement aussi à l'arrière-plan de la métaphore.

3. Cf. Mt 27, 45.

4. Cf. Lc 23, 48.

5. Rouwhorst traduit par « tollés », pensant à Jn 19, 15 ; mais *wǎyá* exprime plutôt une lamentation, cette dernière étant assurément plus en rapport avec les démonstrations de pénitence tardive qui suivirent la Passion.

6. Cf. Jn 19, 12 et 15.

7. Le Christ : cf. Mc 14, 61.

- Elle s'éprit d'un truand¹, à elle en tout apparenté,
 Son portrait tout craché :
 Avec lui la voilà en tout acoquinée !
12. Belle rencontre, quand les ladres² se sont vus !
 Leur mutuelle passion s'échauffa, déborda !
 Lui contre le marchand avait tiré l'épée :
 Elle, le glaive en main, frappait sur tous les justes³.
 Lui, homme du commun, détroussait au désert⁴ :
 Elle, femme de marque, détroussait dans son Temple.
 Elle s'enveloppait en de longues prières⁵
 Et puis déshabillait quiconque était vêtu !
13. Le brigand, simple comme un écolier,
 Pillait en compagnie de jeunes étourdis :
 Elle, des brigands maîtresse fieffée,
 Montrait splendide mine avec ses jeûnes sombres⁶ ;
 Tout en jeûnant, elle dévorait l'orphelin et la veuve⁷.
 Ses aumônes aux pauvres étaient calcul encore :
 Elle s'en faisait un filet
 Pour y prendre les pauvres avec leurs trésors.

1. Barabbas : cf. Mt 27, 20-21.

2. Il s'agit de la « fille de Sion » et de Barabbas.

3. Cf. Mt 23, 34-37.

4. Le portrait de Barabbas est ici campé sur le modèle des brigands de la parabole du Bon Samaritain : cf. Lc 10, 30.

5. Éphrem conjoint dans une même métaphore, remarquable au plan littéraire, les « longues robes » et les « longues prières » que Jésus stigmatise parce qu'aucune charité effective ne les accompagne, mais bien plutôt la rapacité (Cf. Lc 20, 46-47).

6. Souvenir du *logion* sur le jeûne en Mt 5, 16-18 ; le verbe *nṣaḥ* employé ici connote l'idée de lumière.

7. Outre Lc 20, 46-47, on devine à l'arrière-plan la critique du jeûne hypocrite en Is 58, 4-7.

14. En public, elle est allée sus à son Époux et l'a tué.
 En public, elle est allée sus au brigand et l'a embrassé.
 Effronterie supérieure à celle des bêtes,
 Puisqu'elle n'a pas eu honte de tuer ni de forniquer en
 [public !
 Elle ressemble à sa mère qui, au vu des soixante-dix
 [vieillards¹,
 Renia le Très-Haut et sous la colonne
 Sainte de nuée²
 Perpétra au grand jour toutes ses saletés.
15. Sa mère même, au désert, cette enragée³,
 N'avait pas porté la main sur le Saint :
 Ayant le bras trop court pour attenter à lui,
 Elle allongea dans ce dessein ses blasphèmes.
 Sa Nature et son Lieu dépassaient la catin !
 Trop élevé son Lieu, trop pure sa Nature !
 Sur sa Cime, pas de prise,
 Et son Essence, nul ne la saurait toucher⁴.
16. Son œil lubrique préféra l'idole visible
 À la Splendeur cachée, recluse en son Mystère ;
 Dieu considéra sa faiblesse :
 Elle préférait le visible à l'Invisible...
 Accédant à ses désirs, il envoya son Bien-aimé⁵
 Qui vint, vêtu d'un corps, afin qu'elle le vît clair

1. Cf. Ex 24, 1 et 9 ; Nb 11, 16 ; les Anciens étaient au bas de la montagne avec Aaron et Hur lorsque le peuple tomba dans l'idolâtrie du veau d'or.

2. Cf. Ex 40, 36-38 ; Nb 9, 15-23.

3. Sur cette « rage », cf. *Nat* VII, 6.

4. Son « Essence » : son *qnōmā*. Cet impossible « toucher » (verbes *éhad, māš, sbak*) de la nature et de l'essence divine constituera l'un des leitmotifs majeurs des *Hymnes sur la Foi* et de leur prédication apophatique : *HdF* IV, 5 ; V, 13 ; XXVI, 4.

5. Cf. Jn 3, 16-17 ; Mt 3, 17 ; 17, 5.

Et laissât là les évidences pour le Secret,
Par amour fait Clarté¹.

17. Les étrangers² ont du charme pour cette folle :
À ses yeux son Époux est en tout détestable !
Son Fiancé l'accepte, parce qu'il l'aime...
Mais au regard de cette débauchée fameuse
Le Véritable ne présente que disgrâces, sous toutes ses
[formes³.
Il s'élève : elle ne le désire pas ! Il s'abaisse : elle ne
[l'aime pas !
Invisible, elle le brade !
Visible, elle le méprise et puis le met à mort !

1. Par le processus de l'Incarnation, présenté comme une vêtue, l'Invisible se fait visible (cf. *HdF* XIX, 7) dans une intention pédagogique et médicinale : « vacciner » l'homme contre l'idolâtrie du visible (cf. *Nat* XXI, 12 ; XXII, 16).

2. C'est-à-dire les dieux étrangers : la virulence d'Éphrem s'inscrit derechef dans toute une tradition biblique, en particulier celle du *Deutéronome* (Dt 5, 7 ; 11, 28) et de *Jérémie* (Jr 2, 25 ; 7, 6).

3. Sous tous ses *šarbé*. Au singulier, ce terme technique, difficile à traduire, signifie l'essence divine (cf. *HdF* V, 3 ; VIII, 3 ; XXV, 9) ; au pluriel, comme c'est ici le cas, il fait référence aux manifestations « économiques » de cette même Essence et s'apparente ainsi, pour la teneur théologique, au terme *šūhlaphé* (pluriel lui aussi : les « rechanges » de la divinité) ; la double « condition », invisible (*kasyā*) et visible (*galyā*), propre au Fils incarné, fait partie de ses *šarbé*.

HYMNE II

La pièce, sans aucun lien avec la dramaturgie inaugurée par la précédente, consiste pour l'essentiel en un commentaire typologique des prescriptions relatives à l'immolation et à la manducation de l'agneau pascal, au fil du grand texte fondateur qu'est Ex 12, 1-11¹ ; prescriptions dont le Christ-Agneau est l'origine, en tant qu'instituteur de Moïse lui-même (str. 2). Éphrem envisage successivement les herbes amères qui servent de condiment et l'interdiction de briser les os (str. 3), le fait que l'agneau doit être entièrement rôti au feu (str. 4), l'azyme qui accompagne le repas (str. 5) ; quant à la station debout des convives, elle pointe vers le rituel même de la liturgie eucharistique (str. 6). C'est encore l'Agneau véritable qui choisit les Patriarches-pasteurs de l'Ancienne Alliance, Abraham (str. 7) et Abel (str. 8-9). Caché dans l'Écriture et l'Histoire (str. 10) comme il était « caché » derrière la première pâque d'Égypte (str. 1), le Christ-Agneau donne son contour à toute l'économie figurative (*sayyék rāzé*, str. 7) dont il est le principe, ainsi que le donne à entendre toute la composition.

Par sa thématique, sinon par sa métrique, cette pièce rappelle plutôt le cycle des *Azymes*.

1. On comparera avec le commentaire qu'en donne APHRAATE : *Exposé* XII, 9, SC 359, p. 580-582.

HYMNE II

Deuxième (hymne) sur la Crucifixion

Sur la mélodie : « Occis furent les enfants ».

Structure métrique : chaque strophe est composée de dix membres de sept syllabes.

1. Voyez : l'Agneau caché immole
L'agneau visible emmi l'Égypte !
D'un bâton il nantit Moïse
Pour qu'il menât le vieux troupeau.
Le vieillard¹ mène un vieux troupeau,
Mais deux sont menés par l'Agneau !
Car l'Agneau paît et il fait paître,
Lui, le Pasteur de ses pasteurs ;
Oui, ils le paissent et il les paît.

Refrain : Béni soit l'Agneau qui paît ses troupeaux !

2. Moïse immola chez Jéthro
Maintes brebis et maints agneaux² :

1. D'après Ex 7, 7, Moïse « avait quatre-vingts ans lorsqu'il parla à Pharaon ».

2. Cf. Ex 3, 1.

Si bien instruit, il ne savait
 Comment offrir Victime unique !
 Notre Agneau lui a enseigné
 Comment figurer son Mystère ;
 L'Offrande même apprit au prêtre
 Comment rôtir et consommer,
 Comment immoler, asperger¹ :
 Maître béni de qui le mange !

3. L'Agneau nouveau a enseigné
 En son bercail au vieux berger
 Comment figurer son Mystère :
 Qu'il prenne un agneau, son image ;
 Qu'il cueille aussi herbes amères²,
 Son deuil infus en qui le mange³ !
 L'Agneau avertit son boucher
 Qu'aucun os ne lui soit brisé⁴ :
 C'est lui qui panse les blessés⁵.
 Il panse tout : à lui louange !
4. L'Agneau à Moïse enseigna
 Qu'en l'eau le bouillir on ne doit⁶ :

1. Toutes les prescriptions culturelles concernant l'agneau pascal : cf. Ex 12, 1-11. Le même Christ est l'offrande figurée par les sacrifices de l'Ancienne Alliance et le législateur de ce culte sacrificiel.

2. Cf. Ex 12, 8.

3. Littéralement : « pour que son deuil (*éblâ*) pénètre en ceux qui le mangent » ; outre le deuil consécutif à la Passion, il s'agit d'une disposition intérieure, habituelle, de pénitence ; on se souviendra que dans le répertoire de l'ascétisme syrien, les *âbilé* désignent les « pénitents » et désigneront finalement les « moines ». Il y a là, pensons-nous, une mise en relation tout à fait remarquable et primitive de l'Eucharistie avec la vie ascétique, sous ses formes contemporaines d'Éphrem, lesquelles demeurent par ailleurs pour nous bien obscures.

4. Cf. Ex 12, 46 (Jn 19, 36).

5. Cf. Ps 147, 3.

6. Cf. Ex 12, 9.

La broche est signe de sa Croix,
 La cuisson esquisse son Pain¹.
 À qui le mange il prescrit :
 « On ne doit rien laisser de lui² ! »
 De peur qu'il ne soit méprisé
 Tel un met vil et passager,
 Lui, clair ainsi que le Remède³ :
 L'agneau par l'Agneau éclairé⁴ !

5. L'Agneau de sa figure a dit :
 « Qu'avec l'azyme on le consomme⁵ ! »
 À pain nouveau viande nouvelle !
 Il dessinait sa Nouveauté.
 Le levain d'Ève propagé,
 Le vieux levain rendait tout vieil⁶.
 Tout était rassis, avarié !
 Avec l'azyme qui rénove,
 Plus de levain qui racornit !
 Il rend tout neuf, le Pain béni !
6. Une autre prescription encore,
 Donnée par l'Agneau véritable
 Sur l'agneau d'un temps, sa figure :
 « Qu'on ne le mange point assis⁷ ! »

1. Cf. APHRAATE, *Exposé* XII, 9, SC 359, p. 581 : « Il est évident et manifeste qu'il s'agit de l'offrande qui s'élève dans l'Église de Dieu, rôtie au feu et non cuite à l'eau, ni offerte crue. »

2. Cf. Ex 12, 10.

3. Le « remède de vie », c'est-à-dire l'Eucharistie.

4. Littéralement : « Béni soit l'Agneau qui a éclairé son *razâ* ! » Dans la Passion de l'Agneau, le moindre détail du texte législatif concernant l'agneau pascal trouve une « illustration » appropriée, ou plutôt la reçoit de l'Agneau lui-même, à la fois terme et auteur de l'économie symbolique.

5. Cf. Ex 12, 8.

6. Cf. Az VI, 7.

7. La prescription est déduite de la teneur littérale de l'*Exode* qui évoque « le bâton en main » et la « hâte » (Ex 12, 11).

Cela signifiait son saint Corps :
 Qui donc le mangerait assis ?
 Les Séraphins devant lui tremblent,
 De lui protégeant leur visage¹...
 Craignez, soyez saints, communiants² :
 Son clair symbole, il vous l'apprend !

7. Venez, voyez l'Agneau vivant :
 Les pasteurs, il se les choisit,
 Et les immolateurs aussi ;
 À Abram il donne un couteau
 Pour qu'il tue la brebis³, son signe :
 Il tue un signe, en sauvé un autre ;
 Sauve l'agneau, tue le bélier ;
 Il sauve un signe par un autre
 Pour devenir la Fin des signes :
 Il clôt ses signes, Fin bénie !
8. Cet Agneau-là, le Tout-Premier,
 Se choisit un premier berger,
 Le Premier-né un premier-né⁴...
 Versa sur lui sa ressemblance
 Et l'imprégna de tous ses traits

1. Cf. Is 6, 2.

2. Comme APHRAATE (*Exposé XII, 9*, SC 359, p. 582), Éphrem discerne dans le détail en question du rituel mosaïque le fondement d'un usage liturgique : c'est debout que les « communiants » (*nasôbé*, terme technique) s'approchent pour recevoir le corps sacramentel du Seigneur (cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 298 et 314). Semblables recommandations de révérence se retrouveront chez JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie sur la Nativité 7*, PG 49, 360-362, avec la même mention des Séraphins : il y a là, manifestement, un élément favori de la mystagogie syro-antiochienne.

3. Cf. Gn 22, 13 ; Éphrem parle ici de « brebis » (*'érbâ*) ; deux stiques plus loin il parlera de « bélier » (*dékrâ*).

4. Cf. Az IV, 17 et note.

Jusqu'à l'habiller de sa mort.
 Berger, Abel ; victime aussi...
 Berger, Victime, il peint en lui
 Son Pastorat, son Sacrifice ;
 Tu peins tes signes : Gloire à Toi !

9. À Abel notre Agneau apprit
 À se rendre d'abord parfait
 Pour offrir agneau à l'Agneau¹,
 Et à s'offrir d'abord lui-même
 Pour offrir autre chose après.
 Grande merveille alors se vit :
 Agneau, de fait, était l'offrant,
 Agneau encore était l'offrande,
 Agneau celui qui l'acceptait !
 À l'Agneau de Dieu² grand merci !
10. L'Aîné est tué en tous les âges :
 La mort des Justes est sa figure.
 L'agneau est en la prophétie,
 Tel un héraut dans ses Lectures ;
 Ce qui sera dans l'avenir,
 Quoique lointain, déjà s'approche ;
 Ses serviteurs portent d'avance
 Les noms qui suivent ses actions
 Pour qu'au fil des âges on le lise³ :
 Béni, celui qu'ils prophétisent !

1. Cf. Nat I, 42.

2. Cf. Jn 1, 29.

3. Les « noms » symboliques du Fils, tel celui d'« agneau », deviennent autant de mots de passe et d'entrées possibles dans l'Écriture ; il y a là une clef d'exégèse dont toutes les générations (*dâvê*) peuvent user ; quant au terme *qériânâ*, « lectures », il n'est pas dépourvu d'une certaine connotation liturgique (cf. Nat XXIV, 4) : c'est l'équivalent de la *migrâ* juive (cf. Neh 8, 8).

HYMNE III

Nous voici au premier acte de la Passion, puisqu'il s'agit ici exclusivement du dernier souper de Jésus avec les siens. La pièce, inachevée dans la tradition manuscrite, appartient à un genre littéraire bien sémitique qu'Éphrem cultive spontanément : celui de la « béatitude » qui, sous forme d'hymne en l'occurrence, exalte tel personnage ou tel lieu de la geste biblique, en s'adressant parfois directement à lui (cf. *Virg* XXII-XXIII : la Samaritaine ; *Virg* XVI : Nazareth ; *Nat* XXV : Bethléem). De fait, les strophes 2-5, 9-13 et 18 commencent par le macarisme *tūbayk*, « Heureux es-tu ! ». Après avoir béatifié le temps de la Cène – le « soir » (str. 1-2) – Éphrem béatifie son cadre, le cénacle, désigné simplement comme « lieu » (*dawktā*) et célébré à part entière comme Lieu saint, élément de cette Terre Sainte dont il serait loisible de reconstituer à travers son œuvre toute une carte mystique.

Lieu décidément exceptionnel que le cénacle, à cause de ce qui s'est accompli en lui (l'expression « en toi » constitue le leitmotiv de l'hymne : str. 2-3 ; 5, 7, 9, 11-12, 14-16, 18). Lieu qui surclasse les lieux les plus prestigieux du culte vétérotestamentaire : le Temple de Salomon (str. 4) et la Tente de Moïse (str. 6 et 12) ; lieu d'unité ecclésiale scellée dans le baptême dont le lavement des pieds est une annonce (str. 8) ; lieu définitif, puisque toute l'économie figurative y atteint son but et son repos (str. 11). Par un de ces effets de clair-obscur qu'il affectionne, Éphrem oppose deux convives de la Cène : Jean, la « fleur » (str. 13), et Judas, successivement « bouc » (str. 14) et « loup » (str. 16). Il interprète aussi la consigne énigmatique donnée par Jésus en Lc 22, 36 au sujet de la bourse et du glaive (str. 17-19).

L'argument de l'hymne se ramasse dans les strophes 3 et 9-10 qui font apparaître la Cène comme moment-clef de l'Histoire du salut et le cénacle comme prisme de la création. La pièce représente certainement un sommet de l'hymnographie éphrémienne : le coup d'œil qui s'y manifeste est autant celui d'un peintre que d'un théologien.

HYMNE III

Sur la mélodie : « Heureuse es-tu, Éphrata ! »

Structure métrique : chaque strophe est composée de huit vers.

1. Le quatorze, on¹ immola l'agneau pascal,
« entre les deux soleils² », selon qu'il est écrit.
C'était marqué d'avance : il y aurait un soir pour lui...
Car son Temps même, on l'avait prophétisé de lui !
Comme il est parfait, l'Agneau immolé, le véritable !
Son Temps même nous l'apprend :
C'est le quinze³ qu'on l'immola, dans la journée,

1. Le syriaque porte ici un singulier : on peut comprendre, comme GRIBOMONT (« Le triomphe », p. 150, note 8), qu'il s'agit du Christ accomplissant lui-même le rite pascal ; Beck préconise un pluriel qui renvoie au peuple juif.

2. Cette expression, que l'on retrouve dans les targums juifs, apparaît dans la *Pešittá* de Ex 12, 6 et Lv 2, 5 (Ex 30, 8 également) pour traduire l'hébreu *beyt hâ'arbayim*, « entre les deux soirs », version qui figure dans le commentaire arménien d'Éphrem sur l'*Exode* (voir ROUHWORST, t. II, p. 55, note 2).

3. Curieusement, Éphrem suit ici la chronologie synoptique de la Passion, alors que dans tout le reste de son œuvre authentique c'est la chronologie johannique qui remporte ses suffrages ; BECK suggère de corriger ce « quinze » en « quatorze » (CSCO 249, p. 40, n. 2), tandis que ROUHWORST voit là un argument susceptible de plaider pour l'inauthenticité de cette première strophe, tout en soulignant que la question

Quand les astres à leur plein tous deux sont arrivés¹.

Refrain : Béni soit-il, celui qu'annoncent ses figures !

2. Heureux es-tu, toi aussi, dernier Soir² !
En toi le soir d'Égypte s'accomplit.
En toi Notre-Seigneur mangea la petite pâque
Et devint grande Pâque, lui !
Pâque à la pâque enlacée !
Fête à la fête mêlée !
Pâque ! Celle qui passe et celle qui ne passe pas !
La pâque des figures et la Pâque accomplie !
3. Heureux es-tu, Cénacle³, car en toi s'équilibre
La Balance du vrai, avec ses deux plateaux !
Il y a là deux pâques, il y a deux agneaux !
Il y a là deux peuples et deux libérations !
Le Peuple est comme sa pâque : un agneau éphémère ;
Comme son temps il finit et vient à péremption ;
La libération des Gentils, elle, la véritable, n'a de cesse :
L'Agneau, cet Agneau-là ne passera jamais !
4. Heureux es-tu ! Les deux disciples envoyés
Vinrent te désigner pour sa Cène⁴ ;

chronologique demeure chez Éphrem subordonnée à la visée théologique (t. I, p. 34 et 91-92) ; voir l'interprétation de K. GERLACH, *The Antinicens Pascha*, p. 270.

1. Le soleil et la lune, selon l'ancienne version targumique d'Ex 12, 6 ; cf. *Cruc* IV, 15 ; *Ecc* LI, 6 ; il s'agit à la fois de la pleine lune et de l'équinoxe de printemps, lorsque la lune est pleine parfaitement à l'occident, et le soleil parfaitement à l'est.

2. Cf. Mt 26, 20 ; Jn 13, 1.

3. Littéralement : *dawkâtâ*, « lieu ».

4. Cf. Mc 14, 1 ; Lc 22, 8.

Fi du Temple qu'avait bâti Salomon !

Fi des appartements d'Hérode !

La pureté a ses prédilections : en toi il l'a vue ;

La sainteté aussi : en toi il l'a trouvée.

À ta foi il donne sa bénédiction, il l'en comble :

Récompense à tes services !

5. Heureux es-tu, Cénacle du Juste !
En toi Notre-Seigneur fit fraction de son corps¹.
Voilà l'étroit logis devenu miroir
Pour la création entière, pleine de lui² !
Une alliance mineure avait été donnée
Par Moïse³, du haut de la fameuse montagne ;
L'Alliance majeure
Sort d'une salle étroite : la terre en est remplie !
6. Faibles choses, tous les faits et gestes
De Moïse, rien qu'allégories...
Il leur fallait grandir pour échapper au mépris,
Jusqu'à venir à plénitude ;
Mais cette Majesté de notre Rédempteur
Devait se faire petitesse,
Car la Nature en gloire ne saurait être vue des créatures⁴
Sans qu'elle s'entoure de faiblesse.

1. En *Virg* XXXVI, 1, c'est le cénacle lui-même qui parle : « Par la bouche de mes justes, moi, je dis merci, car en moi fut rompu le Pain de vie à ses disciples partagé. »

2. On remarquera bien dans quel sens fonctionne le rapport : le cénacle loge moins la création en lui-même, comme une sorte d'abrégé, que la création n'est universellement atteinte par l'efficace de la « Fraction » qui s'opère en lui ; le cénacle prend les proportions de l'univers et c'est en ce sens qu'il est « miroir ».

3. Cf. Jn 1, 17.

4. Cf. *HdF* IV, 5 ; XXVI, 5 ; la « nature » (*kyânâ*) désigne l'essence divine.

7. En toi encore, Abraham eut de lui la vision
Tandis qu'aux Vigilants il apportait le veau¹ ;
Les Séraphins s'effarent en contemplant le Fils
Qui, les reins ceints d'un linge,
Lave dans un bassin les pieds²,
La saleté du voleur qui le livre³ :
La bouche est trop petite
Et la langue s'épuise à ses révélations.
8. Notre-Seigneur lava le corps des frères
En une vasque⁴, symbole d'unité⁵ ;
Symbole aussi, le membre retranché
Qui s'ampute lui-même, lui-même se trahit⁶.
Dans le giron des Eaux⁷, de neuf il nous compose :
Ne soyons pas des membres divisés
Qui se disputent les uns contre les autres,
Sans remarquer qu'ils luttent avec leur propre Amour⁸ !
9. Heureux Cénacle ! Ta petitesse
Est là, face à toute la création ;

1. Cf. Gn 18, 7-8 : l'Eucharistie s'esquisse dès le repas de Mambré (Az XIX, 10 ; HdF X, 11).

2. Cf. Jn 13, 4-5.

3. Sur Jésus lavant les pieds de Judas, voir *Diat* XVIII, 22, SC 121, p. 330 ; même antithèse Séraphins-Judas chez ROMANOS LE MÉLODE, *Hymne XXXIII (sur Judas)* 7, SC 128, p. 79.

4. Syr. *laqnâ* : cf. *Virg* XXXVI, 1.

5. L'unité ecclésiale tient particulièrement à cœur à Éphrem : *HdF* XXI, 12 ; XXIII, 6 ; *Nat* IV, 52-56.

6. Judas.

7. Il s'agit des eaux baptismales, lieu d'une nouvelle naissance (*Nat* XVI, 9) ; sur le rapport entre baptême et lavement des pieds, voir *Virg* XLVI, 17 ; APHRAATE écrit pour sa part : « Notre Seigneur a lavé les pieds de ses disciples, la nuit de sa pâque, en mystère du baptême » (*Exposé* XII, 10, SC 359, p. 582).

8. C'est-à-dire le Christ, selon l'interprétation de Beck, en note à sa traduction.

- Ce qui en toi se passe, toute la création
En est pleine, et sa petitesse n'y suffit...
Heureux Séjour au milieu duquel fut rompu
Le Pain originaire de la Gerbe¹ bénie,
Pressée
La Grappe² de Marie, la Coupe du Salut !
10. Heureux Cénacle ! Ce que tu as vu,
Nul ne l'a jamais vu et nul ne le verra :
Notre-Seigneur devenu Autel véritable,
Et Prêtre, et Pain, et Coupe du Salut !
Lui, lui seul suffit à tout :
Quel autre y pourrait suffire ?
Il est Holocauste et Agneau,
Victime, Immolateur, Pontife et Aliment³ !
11. Heureux Cénacle ! En toi l'agneau pascal
A rencontré l'Agneau véritable :
Il est entré, le symbole fatigué, et puis s'est accoisé
Sur le sein du Repos⁴ ; c'est là qu'il a fini.
Heureux Séjour à l'intérieur duquel s'est accomplie
Cette Pâque-là qui n'a point sa pareille !
L'agneau éphémère a reçu son pouvoir,
Puis à l'Agneau de Dieu l'a remis.
12. Heureux Cénacle ! Jamais parmi les rois
Table comme la tienne ne fut dressée,

1. Cf. *HdF* XII, 9.

2. Cf. *HdF* XII, 8 ; XVIII, 14 ; *Nat* I, 30 ; III, 15 ; IV, 27 ; sur cette métaphore voir P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 286-288 ; grappe et gerbe sont associées en *Nat* XXIV, 17 ; voir aussi APHRAATE, *Exposé* XXIII, 1, SC 359, p. 875, à propos de Is 65, 8.

3. Sur cette strophe, voir J. M. DUFORT, *Le Symbolisme eucharistique aux origines de l'Église*, Bruxelles-Paris, 1969, p. 68.

4. Le « repos » étant Jésus, un texte tel que Jn 13, 23 et 25 inspire peut-être l'image.

Ni dans la Tente, ni dans le Saint des saints
Où les pains de la Face étaient exposés¹ ;
En toi pour la première fois fut rompu
Le Pain dont tu es devenu l'église :
Le premier autel, inauguré par son Offrande,
Pour la première fois, c'est en toi qu'on l'a vu !

13. Heureux Cénacle ! La couronne des frères
Entourait le Fils, en ton milieu ;
Une fleur excellente, une fleur virginale,
Du fait de sa senteur sur son sein reposait :
Certes, tous étaient fleurs magnifiques,
Mais cette sainte fleur était la bien-aimée²...
L'ivraie nauséabonde sortit³ de céans ;
Son odeur avec elle aussi s'en est allée.
14. En toi encore, Cénacle, est représenté
Ce Partage précis qui aura lieu plus tard ;
Car il se sépare dans la nuit, le fils des ténèbres,
Il prend pour vêtement cette ombre qui lui va ;
Il s'irrite, l'obscur, il se lève et il sort,
Lui, le premier des boucs, et il ne revient pas...
Au Jugement, les boucs, ses congénères,
Seront mis à l'écart des agneaux de lumière⁴.

1. Cf. Lv 24, 5-9.

2. La « désirée » (*rgigâ*) ; il s'agit de Jean, le « disciple bien-aimé » : cf. Jn 13, 23 ; Az XIV, 5-8, 12 ; en *Nat* XVI, 15, c'est Joseph, le père adoptif de Jésus, qui est comparé à une fleur.

3. Judas : cf. Jn 13, 30 ; c'est un « ennemi » qui a semé l'ivraie dans le champ (Mt 13, 24-30) : nouvelle manière de suggérer l'identité diabolique de Judas (cf. Az XIV, 17).

4. À l'arrière-plan de cette strophe, la parabole du jugement dernier (Mt 25, 31-46) ; le bouc est puant, comme l'ivraie de la strophe précédente ; quant à l'image de « l'agneau de lumière », elle se retrouve

15. Derechef en toi le mystère est levé, le secret,
Avec ce pain qu'il lui donne¹ au grand jour :
Il cache : c'est pour lui apprendre combien il l'aime ;
Il révèle : c'est pour lui faire savoir qu'il le connaît ;
Il cache, et l'autre pense qu'il n'a rien remarqué...
Il le blâme, il lui reproche son énorme déni :
Oh ! Le Très-Doux ! il ne lui a point dit : « C'est toi ! »,
Mais : « C'est toi qui l'as dit². »
16. En toi encor, Cénacle, grande fut la détresse
Parmi les disciples, au bruit de ces mots ;
Jamais affres ne saisirent femme en travail
Comme ceux-là, qui saisirent la Douzaine ;
Ils voulaient se taire et ne le pouvaient point,
Ils cherchaient à parler et ils avaient peur !
La brebis fit un signe à l'Agneau :
« Le loup³, dis-nous, qui est-ce⁴ ? »
17. « Prenez des bourses⁵ ! » dit-il, cependant qu'il prenait,
Lui, l'allure des morts au Shéol, impuissants ;
Il montrait qu'il serait tué, comme un homme,
Et ne pourrait nourrir, quoiqu'étant Nourricier ;
Puis il ressuscita pour leur apprendre
Que c'est lui qui sustente toute chair ;
Il chôma comme un mort, puis, vivant, il nourrit

en *HdF* LXXXIII, 4 dans une même scène de contraste, cette fois entre Philippe et l'eunuque éthiopien.

1. Cf. Jn 13, 26.

2. Mt 26, 25 ; Éphrem relève avec beaucoup de justesse la nuance implicite qui se dégage de cette répartie : la bouchée de pain « manifeste » (*galyâ*) donnée à Judas le signale comme traître tout en ménageant un secret (*kasyâ*) relatif, celui que Jésus veut continuer d'entretenir par délicatesse pour son disciple.

3. Cf. Az XIV, 22.

4. Cf. Jn 13, 25.

5. Cf. Lc 22, 36.

De nouveau¹, pour montrer que mort il est vivant.

18. Heureux Cénacle ! En toi, par le mot « glaives »²
Fut expliqué le mot « justice » :
C'est la Loi qu'il tranchait avec le glaive,
Celui-là qui tranchait l'oreille dédaigneuse de ses dires ;
Le Miséricordieux est venu, il l'a guérie³,
Persuadant qu'on remît le glaive en son fourreau⁴ :
Symbole de la Loi violente qui finit
Avec le Très-Clément⁵ et son Épiphanie⁶ !
19. « Prenez des glaives !⁷ », dit-il, pour nous apprendre
[encore
À n'être point violents, fût-ce avec un bâton ;
Voyez : il retient le glaive de Simon,
Il tranche avec l'épée dans l'ire de l'épée !
Il fait voir des légions d'anges⁸ :
Les hommes, les héros⁹, il n'en a pas besoin.¹⁰
.....
.....

1. Il s'agit des repas de Jésus après sa résurrection : cf. Lc 24, 30 et 41-42 ; Jn 21, 12-15.

2. Éphrem va jouer, de manière midrachisante, sur les deux glaives de Lc 22, 38 et le glaive avec lequel Simon Pierre tranche l'oreille de Malchus (Jn 18, 10).

3. Cf. Lc 22, 51 ; *Diat* XX, 13, SC 121, p. 352.

4. Cf. Mt 26, 52 ; Jn 18, 11.

5. *basimâ*, même épithète qu'à la strophe 15 (« Très-Doux »).

6. Le mot *dênhâ* qui désigne le lever du soleil comporte toujours chez Éphrem de riches harmoniques liturgiques et théologiques : voir par exemple *Nat* I, 6, SC 459, p. 30, note 3 et Index thématique, p. 337.

7. Cf. Lc 22, 36.

8. Cf. Mt 26, 53 ; à vrai dire Jésus se contente de les évoquer.

9. Les deux termes rendent l'unique terme syriaque *gabrê*, lequel s'apparente aux *gibbôrim* de l'hébreu biblique.

10. Manque la suite de la strophe (et très vraisemblablement de l'hymne : cf. Introduction).

HYMNE IV

Nous retrouvons à la fois la dramaturgie de la Passion et, à un point virulent, la tonalité anti-judaïque de *Cruc* I. Éphrem brode librement sur quelques éléments du récit évangélique : le soufflet administré par l'un des gardes (str. 1) ; la couronne d'épines (str. 2) ; le manteau de pourpre qui donne lieu à une interprétation complexe comme motif de la condamnation de Jésus (str. 3-5) ; la livraison de ce dernier à Pilate, lequel est innocenté une fois de plus par Éphrem (str. 7) ; le grand cri du crucifié qui désaffecte le Temple (str. 12) ; le tremblement de terre (str. 13) ; le soleil obscurci (str. 14-15) ; la mise au tombeau (str. 16) et, pour finir, la résurrection (str. 17-18).

Au fil de l'hymne, Éphrem se livre à une méditation théologico-historique sur la ruine du Temple (str. 6), de Jérusalem (str. 10) et la réduction du peuple juif divisé (str. 8) à l'état présent de diaspora (str. 13), faits qu'il met directement en relation avec la mise à mort du Christ. Mais Israël n'est pas le seul protagoniste de la composition : il faut compter aussi les païens dont César apparaît nommément comme le leader providentiel et dont le tombeau neuf de Jésus figure la rénovation par le baptême et l'eucharistie (str. 16), l'Église qui se construit tandis que le Temple s'effondre (str. 13) et qui, sous les traits mystérieux de Marie, se recommande comme premier témoin de la Résurrection et de la Parousie (str. 17).

HYMNE IV

Encore sur la Crucifixion

Sur la mélodie : « L'Épouse du Roi »

Structure métrique : chaque strophe est composée de six vers.

1. Mes frères, un esclave frappe à la joue¹ le Maître qui
[affranchit les esclaves !
Ô le Très-Clément ! Cet esclave même qui le frappe, il
[veut l'affranchir !
Il souffre, le Maître de l'esclave maudit,
De ce qu'il le soufflète sans accepter son
[affranchissement ;
L'esclave à affranchir reçoit par un soufflet sa liberté² :
C'est le Libérateur, ici, qui est frappé !

Refrain : Trop petits le ciel et la terre et tout ce qu'ils
[contiennent
Pour l'en remercier³ !

1. Cf. Jn 18, 22.

2. Dans le monde antique, le soufflet sur la joue (lat. *alapa*) était un rite d'affranchissement des esclaves ; cf. PÉTRONE, *Satiricon* VIII, 9.

3. Cf. 1 R 8, 27 ; 2 Ch 6, 18.

2. Par déraison ils l'ont vêtu, ils l'ont fait roi avec des
[habits royaux ;
Par dérision – mais en figure – ils ont adoré leur
[Seigneur, comme un idiot¹ ;
La couronne qu'ils lui ont imposée prouve
Et témoigne qu'il a aboli la malédiction d'Adam² ;
Chaque fois qu'ils ont déclaré mensonges ses paroles,
Le Vrai par leurs mensonges a été couronné !
3. Nous l'avons entendu ³: « Ils entrèrent et emportèrent
[le voile de l'autel. »
Comme ils ont cherché loin le grief pour jeter sur lui
[l'insigne de la royauté !
Ils entrèrent et dépouillèrent l'autel sacré,
Puis le revêtirent, lui, pour qu'il mourût :

1. Comme à son habitude, Éphrem fait retomber directement sur le « Peuple » au sens large, hérétiques contemporains compris (cf. *Cruc V*), la responsabilité d'outrages qui sont le fait de la cohorte prétorienne : cf. *Mt 27, 29*.

2. Cf. *Gn 3, 18* ; *Diat XX, 17, SC 121, p. 355* ; *APHRAATE, Exposé XXIII, 3, SC 359, p. 879*.

3. Cette simple incise nous fournit l'indice que, d'une manière générale, les hymnes d'Éphrem étaient intimement solidaires de l'action liturgique puisqu'elles commentaient des passages scripturaires qui venaient d'être lus ; en l'occurrence il ne s'agit pas d'une citation littérale, mais d'une sorte de sommaire d'un épisode réinterprété par Éphrem (selon une tradition reçue ?). Le canevas exégétique d'Éphrem dans cet hymne, à commencer par l'histoire du « larcin » de la pourpre royale, se retrouve chez ISHO'DAD DE MERV, *Comm. on the Gospels*, ed. & transl. by M.A. Gibson, *Horae Semiticae V*, Cambridge 1912, vol. 1, p. 111.

- Par ce voile il confisquait la royauté¹,
Tout comme de l'éphod David s'était vêtu²...
4. À mort, le profane qui touche à l'autel ou à ses
[ustensiles³ ! »
« Selon notre Loi, dirent-ils, il mérite la mort⁴ ! » Et pour
[n'être point inférieurs
À l'Empire⁵ qui les avait subjugués,
Ils n'ont pas expliqué le motif pour lequel ils l'avaient
[affublé :
Ils redoutaient bien trop de le découvrir !
Astuce, leur sentence, inspirée par la peur !
5. Ils cherchèrent donc à tendre deux traquenards à celui
[qui débusque tout :
Ils jetèrent sur lui l'insigne de la royauté,
Ils jetèrent sur lui le vêtement de Gloire⁶,
Pour que l'un ou l'autre grief lui valût d'être mis à mort.
Ils l'avaient piégé de deux côtés : des deux il les piégea,
En recevant le rang et de Prêtre et de Roi !

1. Cf. *Az V, 6-9* et notes ; vêtu de ce voile cramoisi, Jésus devient l'objet d'un triple chef d'accusation : usurpation du pouvoir romain, violation de la Loi (cf. strophe suivante) et revendication d'un rang divin (le voile étant aussi un « vêtement de gloire », strophe 5) ; sur ce stratagème imputé aux juifs par Éphrem ou, plus exactement sans doute, par la tradition dont il est le témoin, voir ROUWHORST, t. I, p. 100-101 ; GRIBOMONT, « Le triomphe », p. 172.

2. Cf. *2 S 6, 14* : en ceignant le pagne de lin, David attestait sa qualité sacerdotale, comme le voile de pourpre manifeste la qualité royale de Jésus.

3. D'après *Nb 4, 15-20*.

4. *Jn 19, 7*.

5. *Malkûtâ*, le « règne », c'est-à-dire en l'occurrence l'Empire romain.

6. Éphrem semble assimiler le voile de l'autel à la « robe de gloire » dont Adam était originellement revêtu : cf. *Nat V, 4* ; *XVII, 4* et *6* ; *XXIII, 13* ; Jésus est accusé par les juifs de se faire non seulement roi, mais « Fils de Dieu » (*Jn 19, 7*).

6. Ils le livrèrent au juge¹, déjà vaincus par lui sans s'en
[être avisés.
Dans un cri déchirant, la courtine² révélait la dévastation
[finale :
Vainqueurs du Vainqueur, ils furent vaincus, tant et
[plus !
Leur culpabilité fut la cause de leur ruine³.
Qui vit jamais esclave siéger pour juger son maître,
Puis fixer l'écriteau clamant sa royauté⁴?
7. César, César que les accusateurs avaient élu détruisit
[leur habitation !
Et ce juge qu'ils avaient invoqué pour qu'il le leur livrât,
Nul pot-de-vin ne l'aveugla ! Juste⁵, il innocenta
[l'Innocent
Et se fit l'adversaire des scribes ;
Dans l'eau il se lava les mains⁶ du Sang vivant⁷, car ils
[l'avaient sali,
Ces suppôts de Caïn et toute leur nation !
8. Toutes leurs générations passèrent contrat mutuel par
[écrit, l'une avec la suivante,
Terrifiées de s'apercevoir que cette dette était grosse de
[représailles ;

1. Pilate, personnalisant le pouvoir romain auquel les juifs succomberaient finalement.

2. Éphrem combine ici, comme à son habitude (cf. Az XIII, 18-19 et note 22), le cri « déchirant » de Jésus sur la croix (Mt 27, 50) et l'épisode du voile du temple (Mt 27, 51) ; pour lui, c'est le cri qui déchire le voile.

3. La ruine du temple de Jérusalem en 70 est mise en rapport direct avec le déicide.

4. Cf. Jn 19, 19-22.

5. Même épithète pour désigner Pilate en *Virg* XXVI, 14.

6. Cf. Mt 27, 24.

7. L'expression *dmâ hayâ* a peut-être une consonance eucharistique.

- Parce qu'elles étaient divisées, l'une ne cherchait pas à
ce que l'autre en réchappe ;
Ils ressemblaient à ces brigands qui les uns les autres se
[trahissent,
À ces meurtriers qui, jugés et condamnés,
N'ont nul souci de voir élargis leurs compères¹.
9. Ils crient sur lui, ils le flagellent, sans s'apercevoir qu'il
[annule le châtement
Que méritait l'héritier de l'Éden, ce dissolu et ce fol ;
Ô Seigneur ! Tu gracies l'esclave pour qu'il ne soit point
[châtié
Et tu exposes au fouet ton Fils à sa place² !
Le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent
Sont bien trop exigus pour t'en dire merci !
10. En le conduisant à la colonne, ils présentèrent un
[symbole de la ruine du Peuple ;
Tout différent de Samson qui, attaché, renversa les
[colonnes³,
Le Seigneur de Samson est lui-même le véritable Pilier
De la Ville Sainte ; il cesse de la soutenir : elle
[s'effondre.
Les Chaldéens la détruisirent de fond en comble⁴, puis
[on la releva,
Mais traître à son Assise, elle fut mise à bas.

1. Comme le perçoit ROUWHORST avec justesse (t. II, p. 63, note 20), Éphrem commente dans cette strophe la déclaration faite en Mt 27, 25 : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! »

2. Cf. Jn 3, 16 ; Rm 8, 32 ; on pense à l'*Exsultet* pascal de la liturgie latine : « Ut seruum redimeres, Filium tradidisti. »

3. Cf. Jg 16, 29-30.

4. Cf. 2 R 25, 9-10.

11. En le frappant du fouet, c'est leur passion que dans la
[sienne ils ont représentée :
Il a coupé court à la royauté, au sacerdoce et à la
[prophétie ;
Oui, ces trois côtes, il les a arrachées, retirées
De la gueule de la bête féroce !
Il a brisé sa corne, il a ôté sa côte et l'a jetée au loin ;
Il lui a pris sa force et elle fut brisée¹.
12. La courtine déchirée² : un cri de douleur sur le Temple,
Un cri de deuil sur sa dévastation, sur sa désolation ;
Le prêtre provisoire déchire sa tunique³ : symbole du
[Sacerdoce
Dont vient se revêtir le Prêtre véritable.
Le sanctuaire déchire son voile, pour signifier qu'il
[assume⁴
L'autel du sanctuaire aussi, pour son service⁵.
13. Le tremblement de terre⁶ évoque leurs maisons
[démolies ;
Leur pied chancelle : la terre les relègue en exil
Et les jette au quatre coins du monde ;
Elle fait d'eux, en son ire, une Dispersion.

1. Éphrem utilise librement dans cette strophe Dn 7, 5 (les côtes) et 7 (les cornes) ; par un tour de force exégétique il applique au Peuple juif ce que le texte scripturaire évoque symboliquement de ses ennemis.

2. Cf. Mt 27, 51.

3. Cf. Mc 14, 63 (χιτών). On notera le procédé associatif, caractéristique d'Éphrem : le voile du Temple appelle le vêtement sacerdotal ; la même association thématique se retrouve en *Diat XXI*, 4, SC 121, p. 376.

4. Littéralement : qu'il « revêt ».

5. La *tésméstâ*, « service », a une connotation liturgique.

6. Cf. Mt 27, 51.

- Le Peuple s'éparpille, les Nations se rassemblent ;
Leur temple est renversé, le nôtre¹ se construit !
14. Le soleil même s'éteint², cette lampe des hommes !
Prenant un voile de ténèbres, il le met sur son visage
Pour ne point voir l'opprobre du Soleil de Justice³
Dont la splendeur, là haut, illustre les veilleurs ;
La création vacille, le ciel s'incline
Et le Shéol vomit, restituant les morts.
15. Les astres L'ont servi au jour de la Passion,
Ensemble dans leur plein⁴ : symbole de sa plénitude
[sans défaut ;
Le soleil offrait le symbole de sa Majesté,
La lune celui de son humanité ; tous deux, ils
[l'annonçaient !
La lune, le matin, vit le soleil en face :
Symbole du troupeau qui vient à son devant.
16. Neuf, le tombeau où ils le mirent⁵ : image des païens
Lavés par le baptême, purifiés, mis à neuf !
Et le Corps et le Sang – le sacrement du Roi en sa mort –
Dans leurs corps ils l'ont mêlé, avec amour !
Le troisième jour il s'est levé⁶, il a quitté la tombe :
Sa mort en Vie en nous, et cela pour toujours⁷ !

1. *Beyt qūdšâ* : il s'agit à la fois du Christ (cf. Jn 2, 19) et de l'Église (cf. Ep 2, 19-22).

2. Cf. Mt 27, 45.

3. Ml 3, 20 ; comparer avec ROMANOS LE MÉLODE, *Hymne XXXVI* (*Sur la Passion*), *Prooimion*, SC 128, p. 203.

4. Cf. *Cruc III*, 1, note 4 ; ISHO'DAD DE MERV, *Comm. Mt 27*, op. cit., p. 112.

5. Cf. Jn 19, 41.

6. Cf. 1 Co 15, 4.

7. Le corps des païens, mis à neuf par le baptême, est mis en état de recevoir, dans l'eucharistie qui le suit (cf. *Epiph IV*, 18), le Corps ressuscité

17. Un messager d'en haut roula la pierre de son sépulcre¹,
Comme un serviteur ouvre la porte à son maître avec
[révérence ;
On vit trois anges² près de son tombeau : « Il est
[ressuscité
Le troisième jour ! », clamaient-ils tous les trois.
Marie³ l'a vu : figure de l'Église qui, la première,
Voit poindre l'étendard de son Avènement.

du Christ, d'abriter un Vivant, comme le tombeau. Le Corps et le Sang constituent le *razâ qtilâ* du Roi, son « symbole mis à mort », expression difficile à traduire. P. YOUSIF (*L'Eucharistie*, p. 250, note 20) suggère un rapprochement avec l'*Homélie XXI* de Narsai et voit dans cette expression une origine possible du nom de *malka* (Roi), donné au ferment sacré qui sert à préparer le pain eucharistique chez les syriens orientaux. Quant à la communion eucharistique, elle présente toute l'intimité d'un « mélange » (*mzag*, cf. *Virg XXXVII*, 2) et n'est possible que moyennant l'amour, c'est-à-dire la communion fraternelle qu'elle signifie (cf. *Cruc III*, 8) ; sur cette métaphore, voir G.G. BLUM, *Vereinigung und Vermischung. Zwei Grundmotive christlichorientalischer Mystike*, OC 63, 1979, p. 41-60 ; F. CASSINGENA-TRÉVEDY, « Conception dynamique de l'Eucharistie dans les Anaphores orientales », *KBN* vol. 1, Paris 2003, p. 30-31.

1. Cf. Mt 28, 2.

2. Éphrem additionne librement l'ange de Mt 28, 2 et les deux anges de Lc 24, 4 et Jn 20, 12, pour harmoniser le nombre des anges avec le « troisième jour ».

3. Pour Beck et Rouwhorst il s'agit incontestablement de Marie, mère de Jésus ; mais est-elle seule habilitée à être la figure de l'Église et peut-on écarter la possibilité qu'il s'agisse aussi bien de Marie de Magdala (cf. Mt 28, 1 ; Mc 16, 1 ; Jn 20, 1) ? L'assimilation des deux figures, somme toute assez courante chez les Pères (voir par exemple PIERRE CHRYSOLOGUE, *Sermon 74*, PL 52, 409 ; *Sermon 77*, PL 52, 418), est notoire chez Éphrem : voir *Diat II*, 17, avec la note de L. LÉLOIR à ce sujet, SC 121, p. 75. Une hymne sur la Résurrection, appartenant au *Bréviaire syrien* et dont GRIBOMONT reconnaît volontiers l'authenticité éphrémienne, exploite elle aussi ce thème (cf. « La tradition », p. 229). On retrouvera la même ambiguïté chez ROMANOS LE MÉLODE, *Hymne XXXV* (*sur Marie à la Croix*) 12, SC 128, p. 177, note 2.

18. Ses linges¹ aussi attestent ses manières, tant ils ont
[resplendi² !
Non, les ténèbres ne sauraient le retenir³ !
Les linges restent au tombeau, le corps n'y reste pas :
Le corps annonce la résurrection des corps,
L'embaumement du corps la Parole de vérité
Qui garantit les âmes et les conserve en Vie.

1. Cf. Jn 20, 7.

2. Éphrem applique aux bandelettes du Christ ce qui est dit du vêtement de l'ange en Mt 28, 3 ; il se souvient peut-être aussi de la Transfiguration (Mt 17, 2).

3. Cf. Jn 1, 5.

HYMNE V

Par son esprit comme par sa méthode, la pièce s'apparente à la précédente, ce qui autorise Rouwhorst à écrire qu' « elles sont presque des doublets¹ ». Si la structure chronologique est moins ferme que dans *Cruc IV*, la matière est identique : il s'agit de détails de la Passion interprétés de manière à la fois symbolique et prophétique. La monture de la croix (str. 1). Le soir de la mort de Jésus répond au soir de la chute d'Adam (str. 2). Source de bénédiction, la croix du Christ porte en germe l'abolition officielle du supplice de la croix par l'Empire chrétien (str. 3). Le partage des vêtements (str. 4-6). La crucifixion entre deux larrons (str. 7). Les hochements de tête devant le crucifié (str. 8). Le vin aromatisé et le vinaigre (str. 9-10). Les crachats (str. 15). De nouveau les breuvages servis au condamné (str. 16). L'immolation du Christ avec les agneaux rituels de la pâque atteste qu'il est bien l'Agneau véritable et que sa mort est un sacrifice (str. 17-18). On remarquera la subtile cristallisation thématique qui s'opère autour du – ou plutôt des roseaux, instruments de la Passion (str. 11-14), comme dans l'hymne précédente autour du manteau de pourpre ; au demeurant, la pièce en son entier constitue un remarquable spécimen du génie imaginaire d'Éphrem, de son art d'agrafer textes bibliques et métaphores.

Le « je » du poète pointe lorsqu'il se reconnaît un rôle actif dans le concert de polémique anti-judaïque de son temps (str. 13-14). Mais le Peuple n'est pas seul à faire ici les frais de

1. ROUWHORST, t. I, p. 27.

sa véhémence ; l'hérésie chrétienne (str. 6 et 10)) et la gnose surtout, avec sa triade obligée – Mani-Bardesane-Marcion (str. 11 et 16) –, se voient nommément attaquées.

HYMNE V

Sur la même mélodie

Structure métrique : chaque strophe est composée de six vers.

1. Honte aux crucifieurs ! Ils l'ont juché sur le Bois
[précieux,
Lui qui s'est fait tant de fois des Gloires¹ des rayons
Et des lueurs un char,
Tel ce char des Chérubins², d'éclairs tout harnaché.
Béni soit celui qui subjugué Chérubins et luminaires !
Leurs rênes sont dispos, en ses simples vouloirs³.

*Refrain : Louange à Toi, Seigneur,
Et par toi, à ton Père,
De la part des agneaux
Victorieux par ta Croix !*

1. Littéralement : des « glorieux » ; Éphrem pense certainement à Ps 104, 4 ; notre traduction s'inspire de Jude, 8.

2. Cf. Az XIII, 8.

3. Syr. *rémzâ*, c'est-à-dire « signe » de volonté ; sur cette notion théologique, voir K. ALWAN, « Le « remzâ » selon la pensée de Jacques de Saroug », *Par Or XV*, 1988-1989, p. 91-106.

- Ils évoquent les hérésies, les schismes survenus en son
[troupeau ;
À travers sa tunique, gloire à l'Orthodoxie !
Les autres vêtements dénoncent l'Hérésie¹.
7. Les enragés le placent entre deux larrons : c'est eux-
[mêmes qu'ils désignent !
Celui de gauche les symbolise, eux et leur disgrâce, car
[il préfère les Nations²
Qui bien vite ont trouvé refuge en sa crucifixion
Comme l'autre, qui détroussa Notre-Seigneur ;
Son Seigneur vit sa disette et ouvrit devant lui son
[trésor,
Et lui de détrousser, d'emporter les Promesses !

parties du monde. » Il y a là sans doute une allusion à la relique de la Sainte Tunique dont on trouve un peu partout la trace, mais qui est particulièrement révéérée en Géorgie, où elle aurait été rapportée du Golgotha lui-même par le prêtre Elias de Moxeta : cf. S. RAPP Jr., *Studies in Medieval Georgian Historiography* (CSCO 601, *Subsidia* 113), Louvain 2003.

9. Cf. Jn 19, 23.

1. Pour Éphrem, la foi (objective) est une réalité foncièrement indivise, éminemment illustrée par le symbole de la perle (cf. *HdF* LXXXI, 3 ; LXXXIV, 2 et 8-10). Le thème développé dans cette strophe est un lieu commun de l'exégèse des Pères, avec des nuances variées ; voir par exemple : CYPRIEN DE CARTHAGE, *De unitate Ecclesiae* 7-8, PL 4. 521 (SC 500) ; AUGUSTIN D'HIPPONE, *Enarr. II In Ps XXI*, 19, CCL 38, p. 127. Au jour de la fête de Grégoire le Théologien, le 25 janvier, la liturgie byzantine chante dans l'un de ses tropaires : « De ta langue de théologien, ayant effacé les compositions des rhéteurs, illustre Grégoire, tu revêtis l'Église de l'orthodoxie, cette tunique tissée par le ciel... » (*Ménées de Janvier*, éd. Diaconie Apostolique, Rome 1981, p. 359).

2. En *Diat* XX, 22, SC 121, p. 359, l'un des larrons représente les circoncis, l'autre les incirconcis.

8. Devant lui ils hochent la tête, ils ricanent¹ sans
[réfléchir
Qu'il humiliera leur tête au milieu des Nations ;
Ils adulent l'empereur païen, pensant obtenir de lui
[quelque élévation,
Mais voilà leur tête par lui davantage encore humiliée !
Cette humiliation-ci n'est qu'un commencement :
Plus bas sera leur tête à son Avènement.
9. Les vigneron vendangent, ils foulent, ils l'abreuvent
[du verjus de la vigne,
Cette vigne d'Égypte qui saccagea les tendres rameaux
[de la Maison d'Abraham
Et, prenant les plants amers de Sodome,
Les enta sur ses propres sarments ;
Un surgeon, un seul petit surgeon a bourgeonné sur elle :
Voilà que de ses pampres il ombrage le monde² !
10. Leur éponge vinaigrée³ suggère le cancer de l'âme,
Car l'Erreur est chose âpre et pointue, elle aussi...
Les écrits du mensonge suent la mort, à toutes les lignes,
Et leurs traités sont un tissu de poison.
Notre-Seigneur n'a point goûté le vinaigre de l'éponge⁴ :

1. Cf. Mt 27, 40 (Ps 22, 8).

2. Le point de départ des considérations d'Éphrem est ici le vin mêlé de fiel donné à Jésus par ses bourreaux (Mt 27, 34) ; la strophe, difficile, combine de nombreux textes scripturaires : Is 5, 2 (le verjus) ; Dt 32, 32 (la vigne de Sodome) ; Ps 80, 9 (la vigne d'Égypte) ; Rm 11, 17 (la greffe), et enfin Is 11, 1 (le surgeon, *nūrbā*, qui désigne l'Église et que l'on retrouve en *Nat* VIII, 8 à propos du Christ). R. MURRAY débrouille l'écheveau de cette thématique complexe dans *Symbols*, p. 101-102 ; on comparera aussi avec APHRAATE, *Exposé* V, 21, SC 349, p. 349.

3. Cf. Mt 27, 48.

4. En contradiction flagrante avec Jn 19, 30, cette affirmation se fonde sur Mc 15, 23 où il s'agit, non du vinaigre, mais du vin mêlé de myrrhe.

Ne goûtez pas non plus le fiel de l'Hérésie !

11. Symbole de l'Hérésie encore, ce roseau¹ avec lequel on
[lui tend l'éponge,
Car c'est avec un roseau qu'on trace des caractères
[envenimés ;

Voyez ce qu'a écrit le roseau de Mani...

Son livre insidieux : un plein flacon de mort !

Le roseau de Bardesane, ce sbire de Marcion²,

Nous sert du vitriol à travers ses écrits !

12. Mais le roseau qu'ils mettent dans ses mains contraste
[avec un autre roseau,
Car celui-ci, ce sont les scribes qui le tiennent,
Tandis que le premier, c'est la Vérité qui le tient
Pour décréter la répudiation de la race adultère³ ;
Avec la langue de David, le roseau de notre Rédempteur
À la Fille du Roi écrivait ses promesses⁴.

1. Cf. Mt 27, 48 ; *qanyâ* désigne aussi le calame du scribe.

2. Comparer avec la triade Marcion-Valentin-Mani chez APHRAATE, *Exposé* III, 9, SC 349, p. 279. La présence du trio Mani-Bardesane-Marcion dans cette hymne, de plain pied avec les acteurs de la Passion, prouve assez que le « Peuple » recouvre chez Éphrem une réalité composite et largement compréhensive et que le fameux « anti-judaïsme » éphrémiens doit faire en conséquence l'objet d'une interprétation équilibrée.

3. Cf. *Diat* XX, 17, SC 121, p. 355 ; ROMANOS LE MÉLODE se souvient vraisemblablement d'Éphrem dans son *Hymne* XXXVI (*sur la Passion*) 22, SC 128, p. 231, où l'on retrouve la même exégèse du roseau.

4. Dans cette strophe, Éphrem procède une fois de plus par association d'idées : le roseau qui sert de hampe à l'éponge (Mt 27, 48, strophe précédente) appelle le roseau que les soldats – et non les juifs, comme le veut Éphrem – mettent par dérision dans la main de Jésus (Mt 27, 29), puis celui dont ils le frappent à la tête (Mt 27, 30), car il en va comme si Éphrem voyait là deux roseaux différents, alors que dans les deux versets consécutifs il s'agit du même. Le, ou les roseaux de la Passion, manipulés par les « scribes » ennemis, entraînent à leur tour une réminiscence du Ps 45, 2 : « Ma langue est le roseau d'un scribe agile » ; le

13. Parce qu'ils l'ont frappé avec un roseau¹, le bras² des
[rois les frappe :
Les rois signent des décrets qui assujettissent et
[accablent d'impôts³
Ce Peuple dont il est écrit : « En son pays point
[n'entrera⁴. »
Il y entre : une invisible main descend le frapper.
Et je les frappe moi aussi avec le calame qui m'échoit,
Puisque dans mes écrits je rappelle leurs coups.
14. Pour un seul roseau dont ils l'avaient frappé, combien
[les frappent avec adresse !
Car c'est dans toutes les langues qu'on écrit sur leurs
[ignominies ;
Ici c'est un traité, là une réfutation ;
L'un écrit contre eux un commentaire, l'autre une
[dissertation⁵ :

même psaume évoque plus loin (v. 15) la « fille de roi », laquelle devient naturellement l'Église. Sur les subtilités de ce thème du roseau dans l'exégèse d'Éphrem, voir ROUWHORST, t. I, p. 101-102.

1. Cf. Mt 27, 30.

2. Nouveau rebondissement du jeu sémantique : *qanyâ*, « roseau », signifie aussi « bras ».

3. Éphrem semble ici bien au fait des dispositions antijuives prises par l'Empire romain à son époque ; en 325, par exemple, Constantin avait interdit aux membres du Sanhédrin de faire parvenir aux juifs de la Diaspora des missives destinées à les informer de la date de la pâque annuelle. Par ailleurs les communautés juives de l'Empire avaient été lourdement imposées pour financer la construction de la nouvelle Rome, Constantinople.

4. Cf. Nb 14, 30 ; Ps 95, 11.

5. Éphrem énumère ici différents genres littéraires dont la traduction est approximative : le *syâmâ*, le *drâšâ*, le *tûrgâmâ* et la *mîmartâ*. Quoiqu'il ne fasse pas figurer ici leur titre même, puisqu'en toute rigueur de terme il s'agit de *tahwîdâ* (« démonstration »), il y a tout lieu de croire qu'Éphrem pense aux *Exposés* d'APHRAATE, en particulier à la

- Vraie forêt de roseaux, tous ces livres d'auteurs
Qui avec leurs écrits frappent les crucifieurs !
15. En rut ils écument, ils atteignent de leurs crachats¹ le
[visage du Saint²,
Proclamant, ces enragés, qu'il a essuyé en plein visage
[cette honte
Issue de la Maison d'Adam ; car le serpent écumant,
[leur congénère,
Avait enduit Ève du venin de sa gueule ;
Le figuier, indulgent, leur avait procuré ses feuilles³ :
Sion a dépouillé⁴ celui qui revêt tout !
16. Les affreux ingrédients mélangés nous offrent un
[symbole des hérésies⁵ ;
Amalgame de vinaigre, de fiel et d'épices⁶ !
Les Pharisiens, gens gâtés et mitigés, voilà bien le fiel !
L'Erreur a maintes formes : unique est sa teneur...
Notre-Seigneur n'a ni goûté, ni même respiré leurs
[symboles⁷,
Mais les fous réunis ont lampé leurs poisons !

série XI-XIX qui polémique contre les juifs sur des sujets tels que la circoncision, la pâque, le sabbat. Éphrem parle de « toutes les langues » : connaissait-il par exemple, au moins de réputation, l'*Adversus Iudaeos* de Tertullien, comme aussi tous les traités contre les hérésiarques amalgamés aux juifs ? La strophe précédente suffirait à prouver qu'il est quelque peu renseigné sur l'Occident, au moins pour ce qui concerne la politique impériale.

1. Cf. Mt 27, 30.

2. Cf. Mc 1, 24.

3. Cf. Gn 3, 7.

4. Cf. Mt 27, 28 et 35.

5. La triade Bardesane-Mani-Marcion : cf. str. 11.

6. Vinaigre, fiel, épices : *ḥallâ, mrârâ, ḥūnṭâ* ; Éphrem regroupe ici différents mélanges évoqués dans les récits de la Passion, y compris, semble-t-il, celui des aromates pour l'ensevelissement (Mt 27, 34 ; Mc 15, 23 ; Jn 19, 39).

7. Cf. str. 10, note 21.

17. En l'immolant selon leur usage, ces fous montrent qu'il
[est l'Agneau véritable ;
En l'exaltant sur le Golgotha, ils prouvent l'Altesse du
[Seigneur des hauteurs ;
Ils l'inhument très bas : sa tombe atteste
Qu'il est aussi le Seigneur des abîmes.
C'est d'eux-mêmes qu'il se sert pour leur offrir sa tout-
[adoucissante vérité :
En y trempant leurs mains, au Vrai ils ont goûté !
18. Leur azyne atteste qu'ils ont passé¹, qu'ils ont quitté la
[terre ;
Comme les herbes amères qu'ils mangent, leurs dents
[sont agacées² ;
En cette Fête qui libère un homme³, ils ont tué un
[homme !
Leur coutume⁴ montre qu'il est l'Agneau véritable :
Jamais en cette Fête ils n'avaient tué un homme ;
Ils le tuent avec les agneaux : c'est bien Offrande⁵ !

1. Jeu de mots : le substantif *pfirâ* (azyne) et le verbe *pfar* appartiennent à la même racine.

2. Cf. Jr 31, 29 ; Ez 18, 2.

3. Cf. Mt 27, 15.

4. Le mot *y'âdâ* (coutume) se trouve dans la *Pešittâ* de Lc 23, 17.

5. La coïncidence (johannique) entre la mort du Christ et l'immolation des agneaux de la Pâque constitue pour Éphrem la preuve que cette mort est bien un *qûrbânâ*, un sacrifice ; c'est là l'élément ultime de son argumentation.

HYMNE VI

La dramaturgie de la Passion proprement dite et les violences verbales s'effacent tout à fait au bénéfice d'un exercice de virtuosité sur un point d'exégèse particulièrement difficile, puisqu'il s'agit d'expliquer selon quel comput chronologique on peut soutenir que le Christ est bien ressuscité « le troisième jour » (cf. Mt 12, 40 ; 1 Co 15, 4). L'argument principal dont use Éphrem dans cette pièce, appartenant en réalité au genre de la démonstration, consiste à considérer comme un jour surnuméraire les ténèbres du Vendredi et le retour de la lumière qui les a suivies (str. 4-5)¹. Ce « jour », préfiguré par le miracle de Josué (str. 2-3, 16), est mis en rapport avec différentes curiosités des cycles astraux et du calendrier annuel, en particulier les années bissextiles (str. 6-7). Soleil et lune fournissent respectivement prétexte à des considérations christologiques (str. 14-15). Non sans quelque satisfaction devant sa propre ingéniosité d'exégète, et jusqu'à se hasarder au sujet de l'instant de la Résurrection, Éphrem achève sur le mode de la prière (str. 17-20).

Non seulement l'hymne se rattache à la thématique solaire qui traverse toute l'œuvre d'Éphrem, mais elle en constitue un morceau de bravoure. Le dessein du poète demeure discrètement polémique, d'une part contre une astrolâtrie d'usage dans les régions de Nisibe et d'Édesse² sous

1. Il convient de noter d'emblée qu'APHRAATE s'est intéressé lui aussi à résoudre ce problème d'exégèse (cf. *Exposé XII*, 7, SC 359, p. 577-578) ; il y a là, parmi bien d'autres, un point de contact important avec Éphrem.

2. Cf. *CNIS IX*, 6 ; *XI*, 16 ; *Nat XXII*, 7, 10-12 ; *HdF XXXVII*, 15.

l'influence des cultes zoroastriens, d'autre part contre certaines spéculations manichéennes et bardesaniennes¹. Ainsi s'explique le fait que, dans les strophes 12-13, cœur théologique de la composition, Éphrem insiste, à travers l'image de l'attelage, sur la subordination des astres au Christ dont il n'est pas indifférent de remarquer que le IV^e siècle en offre des représentations iconographiques évidentes². Par ailleurs (et peut-être est-ce là, comme l'a diagnostiqué Rouwhorst³, l'essentiel du propos), dans la mesure où Éphrem conçoit son comput comme un justificatif du triduum pascal qu'il connaît et pratique, cette pièce a valeur de propagande liturgique contre des adversaires quartodécimans qui s'en tenaient à la célébration des 14/15 *Nisan*.

De cette hymne subtile et quelque peu déroutante, il faut l'avouer, pour le lecteur moderne⁴, on retiendra surtout peut-être l'aimable définition programmatique que, dans un détour, Éphrem donne de lui-même : « le scribe des mystères ». Les connaissances – et les compétences – cosmologiques dont il fait preuve méritent en tout cas une attention particulière : ne trahissent-elles pas quelque accointance secrète et paradoxale avec Bardesane⁵, le grand adversaire ?

HYMNE VI

Sur la même mélodie

Structure métrique : chaque strophe est composée de six vers.

1. On compte trois jours pour le Christ, comme pour
[Jonas¹ ;
 Voyez : il y a le Vendredi dont la lumière se coucha
 Loin du Peuple ; ensuite le jour du Sabbat,
 Symbole du congé qui fit chômer la Mort ;
 Celui qui fit noir, puis resplendit,
 Rendit au jour le temps où il avait fait nuit².

1. Cf. ROUWHORST, t. I, p. 73, notes 69 et 70.

2. Solidaire du discours patristique, l'iconographie chrétienne réinterprète alors le vieux couple *Helios-Sélène* de la mythologie païenne. L'auteur du sarcophage 171 du *Museo Pio Cristiano* du Vatican (daté de 350 environ et donc contemporain des *Hymnes pascales*) associe les deux astres à la Croix du Christ ; voir l'analyse de ce sarcophage par P. SKUBISZEWSKI, *La croix dans le premier art chrétien*, Paris 2002, p. 22-34 ; voir aussi les plus anciennes représentations syriaques de la crucifixion : J. LEROY, *Les manuscrits syriaques à peinture*, Paris 1964 (Florence, *Laur. Plut.* I, fol. 132, ann. 586).

3. Cf. ROUWHORST, t. I, p. 196.

4. Voir le jugement de GRIBOMONT (« Les hymnes », p. 164) et de ROUWHORST (t. I, p. 106-107).

5. Cf. J. TEIXIDOR, *Bardesane d'Édesse. La première philosophie syriaque*, Paris 1992, p. 74-85.

1. Cf. Jon 2, 1 ; Mt 12, 40 ; sur la typologie de Jonas, cf. CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèse baptismale* XIV, 17-20, PG 33, 845-850 ; M. DULAËY, *Des forêts de symboles*, p. 85-111.

2. « Celui qui s'enténébra, puis resplendit », c'est-à-dire le Christ lui-même ; les trois heures de ténèbres (cf. Mt 27, 45) valant, selon Éphrem, pour une nuit, le vendredi représente deux jours à lui tout seul : subtilité qui permet d'arriver avantagement au bout du compte (voir APHRAATE, *Exposé* XII, 7, SC 359, p. 577-578). Car les trois jours doivent être comptés à partir du pain rompu, comme l'explique ÉPHREM en *Diat* XIX, 4 et XXI, 22 (SC 121, p. 333-334 et 387), corroboré par *Const. Apost.* V, 14, 14-18 (SC 329, p. 256-259) et DIDYME L'AVEUGLE, *Sur la Genèse* 7, 10-11 (SC 244, p. 110-111).

Refrain : Louange à Toi, Seigneur !
Car les deux luminaires
Sont symboles criants
De ta crucifixion.

2. Ô moment qui, si court fût-il, eut plus de poids¹ que des
[années !
Car c'est en ce moment que le Glorieux remit à son
[Père son esprit² ;
Il se fit en lui ténèbres, il se fit en lui lumière ;
Il se fit en lui tremblement, il se fit en lui déchirure³ ;
Tout cela, oui, en ce moment ! Jésus a fait
Deux jours d'un seul : Josué d'un seul fit deux aussi⁴.
3. Voyez le symbole superbe que Josué prépara pour le
[Seigneur de son nom :
Jour divisé et unifié là aussi ; il est un, et il est deux !
Quant au lever et au coucher, c'est un seul jour ;
Quant à la mesure du sommeil, c'en sont deux ;
Jour double et simple ! Le Vendredi aussi
Fut un quant au sommeil et deux par ses prouesses⁵.

1. Littéralement : « plus de puissance » (*haylâ*).

2. Cf. Lc 23, 46.

3. Cf. Mt 27, 51.

4. Cf. Jos 10, 12-14 : de l'arrêt miraculeux du soleil résultent encore deux jours, selon un compte traditionnel reçu par Éphrem ; même rapprochement avec la crucifixion chez APHRAATE, *Exposé XI*, 12, SC 349, p. 568. On n'oubliera pas que Jésus et Josué sont homonymes en syriaque (cf. *Nat I*, 31).

5. C'est-à-dire à cause des exploits du Christ qui, avec le crépuscule de la sixième heure et la réapparition de la lumière après la neuvième, introduit une sorte de journée dans la journée, doublant ainsi le vendredi.

4. Admets, toi qui m'écoutes, le compte des trois jours que
[je te dis !
Regarde : il y a le Vendredi et son grand soir ;
Le Samedi et son soir ; et puis il y a encore
Cet intermède d'obscurité et de lumière : il vaut pour
[un jour !
Ce jour supplémentaire a un soir : c'est que la
[Résurrection¹
À son achèvement conduit le Vendredi.
5. Cet intervalle de ténèbres et de lumière, mets-le à part,
[pour lui-même ;
Considère-le pour lui-même, à part, comme un jour ;
Tiens, tu vois : il a remplacé des heures avec des heures
[prises sur le soir,
Et le Vendredi déficient a été complété ;
Trois heures de ténèbres, et puis trois de lumière :
Oui, cette « nuit-journée » représente un seul jour !
6. Ô toi qui existais déjà, symbole des trois heures
[supplémentaires !
Tous les quatre ans on intercale un jour entier² :
Symbole considérable ! Il indiquait à l'avance ces trois
[heures
Qui devaient s'obscurcir à sa mort ;

1. Nous suivons ici Beck dans son interprétation de *d-* (dans *d-nūhāmā*) non comme marque génitive, mais comme conjonction, laquelle seule rend la phrase intelligible.

2. Il y a trois heures d'obscurité + trois heures de lumière, soit une nuit-jour. Le jour intercalé tous les quatre ans correspond à l'année bissextile du calendrier julien qu'Éphrem « l'occidental » utilise à titre d'argument et qui diffère du mois embolistique (biblique et juif) auquel se réfère BASILE DE CÉSARÉE, *Homélie sur l'Hexaéméron VI*, 8, SC 26 bis, p. 370. Les trois heures de nuit supplémentaires du grand Vendredi ne sont pas surnuméraires à proprement parler (cf. str. 7), mais manifestent (*rāzā* !) le décalage d'un jour-nuit dans le calendrier.

Le Seigneur des luminaires a dessiné ses symboles avec
[la lumière,
Puisque le soleil fut son premier Annoncier.

7. Ces heures surnuméraires ne comblent point une
[lacune ;
Ce sont heures qui débordent de la mesure, c'est trop
[plein ;
Il ne s'agit pas de correction, ni de remise en ordre :
C'est un dérangement ; oui, ces trois heures dérangent
[l'année !
Elles ne sont là que dans un seul but : annoncer
Les trois heures de nuit de la Crucifixion.

8. La déficience de la lune, disent certains savants, par ces
[heures est comblée ;
Examinons encore ceci : pourquoi manque-t-il à la lune
Une demi-journée¹ ? Car cela encore
Ressemble à un désordre des mois...
Louange à toi, notre Lumière ! Les luminaires t'ont
[figuré ;

1. Soit douze heures dans le mois par rapport au soleil (vingt-neuf jours et demi). Le problème consiste en somme à combler le décalage qui existe entre mois lunaire (vingt-neuf jours et demi) et mois solaire (trente jours) en découvrant à tout cela un sens sotériologique, puisque aussi bien pour Éphrem le soleil et la lune sont bien des « signes » (Gn 1, 14) et que leur mission de « signifiants » sotériologiques est inscrite dans leur genèse même. Voir ce que ISHO'DAD DE MERV dira de la lune dans son *Commentaire sur la Genèse* (CSCO 156, p. 42) : « Elle commence comme un enfant, et se remplissant peu à peu, elle devient mineure, puis adulte, ensuite elle décroît et meurt ; pendant trois jours, pour figurer le Christ, elle reste morte et est cachée par l'ange, ressuscitant ensuite comme le mort du Shéol, et nous offrant également l'image de notre mort et de notre résurrection, comme l'a dit un théophore... » Le « théophore » en question, dont deux vers non identifiés sont cités ensuite, pourrait être Éphrem, comme le spécifie une glose marginale.

9. Le soleil le premier l'annonça, avec ces trois heures
[surnuméraires ;
Ces heures-là, seule l'intelligence arrive
À en avoir notion dans le décompte des heures de
[l'année,
Car aux yeux elles sont cachées :
Symbole de ce jour où le soleil cacha sa lumière,
Pour clamer des mystères au moyen d'évidences.
10. Les trois heures d'obscurité non plus, ce n'est pas l'œil
[qui les a discernées ;
Elles aussi, l'intelligence seule a pu les saisir
Au moyen de la clepsydre : le symbole est ici semblable
À la réalité, puisque aussi bien les deux sont cachés ;
Trois heures suivirent, endossèrent et accomplirent
[trois heures ;
Trois heures enfouies trois heures invisibles.
11. Quand je dis « trois », ne va pas entendre six au lieu de
[trois¹ !
Car ces trois heures sont en surplus tous les ans²,
Et cette année-là, ce furent celles-là qui s'obscurcirent ;
[j'enseigne
Que c'est dans ce dessein qu'elles ont été établies dès
[l'origine ;
Le symbole allait et venait partout :
Sitôt trouvé son Maître, il souffrit avec lui.

1. L'année de la mort du Seigneur, il ne faut pas additionner les trois heures excédentaires annuelles avec les trois heures de ténèbres, comme s'il y avait eu, cette année-là, six heures supplémentaires : ce sont en réalité les premières qui ont rempli, cette année-là, le rôle symbolique dans lequel Éphrem voit toute leur raison d'être, depuis l'origine (*beréšit*).

2. Autrement dit rattrapées et manifestées lors de l'année bissextile du calendrier julien savant.

Le symbole allait et venait partout :
Sîtôt trouvé son Maître, il souffrit avec lui.

12. Ô Jésus glorieux¹ ! La lune aussi te clame,
Car une demi-journée chaque mois manque à sa mesure²,
Et autant bénéficie la pleine mesure
Des heures de l'année, autant est en déficit la mesure
[des mois.
La Croix qu'il chevaucha est le joug de son Char³ :
Le soleil et la lune, il les y attela.
13. Les luminaires qui servaient le Seigneur de tous les
[luminaires,
Le soleil et la lune jadis adorés⁴, les voilà serviteurs
Du Fils adorable : le soleil par Trois
Et la lune par Six ! Attelés par deux symboles, ils le
[portent !
Avec le soleil et la lune, Jésus dessine ses mystères
Pour crier haut par eux, signifier sa Venue.
14. Et pourquoi, dans la mesure du soleil, trouve-t-on du
[surplus ?
Et pourquoi la mesure de la lune est-elle déficiente,
[écourtée ?
Le soleil est le symbole de sa généreuse

1. HdF VI, 17 parle du « nom glorieux de Jésus ».

2. Sur la déficience de la lune et son rattrapage, cf. GET I, 25, CSCO 152, p. 21-22 (trad. fr. par P. FEGHALI, *Par Or XIII*, 1986, p. 25-26).

3. Cf. Az XIII, 8 et note 8. Sur les symboles du char et de la charrue, voir J. DANIELOU, *Les symboles chrétiens primitifs*, p. 77-107 ; le mythe grec du soleil-cocher est sans doute à l'arrière-plan inconscient de la métaphore, mais radicalement inversé, puisque le soleil, rentré dans l'attelage, n'est plus ni maître ni dieu, mais monture : cf. J. LEROY, *Les manuscrits syriaques à peinture*, p. 220, 222-224 ; album pl. 50.

4. Cf. Présentation de l'hymne.

La lune, c'est le symbole du corps : cette mesure
[incomplète,
Le Parfait la parfit, d'elle une fois vêtu.

15. Le soleil prêche les trois heures¹, heures de lumière, à
[l'image de son Seigneur ;
La lune prêche à son tour les trois heures de ténèbres, à
[l'image d'Adam ;
Et puis il y a les trois heures² qu'assume le symbole de
[la Bonté !
Voilà neuf heures en tout que les deux astres prêchent :
Cet instant du Fils qui, sur la neuvième heure,
A restitué son souffle au Père, dans un cri³.
16. Avec Josué fils de Nun, un jour doubla, plus long que
[tous les autres jours⁴ :
Symbole du Peuple qu'il exaltait plus que les autres
[peuples :
Avec Notre-Seigneur Jésus, un jour raccourcit plus que
[tous les autres jours :
Symbole de ce seul Peuple, par tous les autres homni.
Là, le luminaire forçit, comme forçit le Peuple ;
Ici, tel le soleil, le Peuple s'enténébre.

1. Ce sont les heures du vendredi, vraisemblablement, qu'Éphrem compte à l'occidentale, c'est-à-dire à partir du matin, ce qui se trouve explicitement affirmé en GET I, 24 (CSCO 152, p. 121 ; *Par Or XIII*, p. 25) à propos du quatrième jour de la Création.

2. Les trois heures excédentaires de chaque année : cf. str. 6-7.

3. Cf. Mt 27, 46 ; Lc 23, 46.

4. À nouveau référence à Jos 10, 12-14 (cf. str. 2).

17. Aide-moi, Seigneur¹, pour que sur la lune j'écrive
 [d'autre façon :
 Il manque onze jours à son année²,
 Aux trois cent soixante-cinq jours
 Que compte une année solaire complète.
 Que ce que j'ai dit – et ce que je dis encore – serve à ta
 [gloire, Seigneur,
 Et, de par ta Merci, m'obtienne le pardon !
18. Moïse a fondu, intégré le comput lunaire dans le
 [calendrier de l'an ;
 Il a mis de l'ordre dans ce calendrier de l'an, il l'a établi
 [et fixé ;
 L'an, du temps de Noé, avait double comput,
 Selon les deux luminaires : il les a réunis en un,
 Le scribe avisé³ ! Seigneur, que je sois pour toi le scribe-
 [aux-secrets
 Et toi, par ton servent, explique les énigmes !
19. Permets, Seigneur, que je parle de cet instant caché de
 [tous...
 L'audace de l'amour alimente l'amour...
 Et si l'heure de ta glorieuse Résurrection est cachée,

1. D'un point de vue structural, pareille prière pour un « renflouement », en cours d'hymne, se retrouve par exemple en *Nat I*, 39.

2. Voir de nouveau *GET I*, 24-25, *CSCO* 152, p. 21-22 : les « grands luminaires » (*Gn I*, 16) furent créés tous deux le quatrième jour ; tandis que le soleil paraissait à l'est, dans son plein, âgé de quatre jours déjà, puisque aussi bien « c'est à partir du soleil que tous les jours furent et sont comptés », la lune paraissait en face de lui à l'ouest, dans son plein également, autrement dit âgée de quinze jours ; d'où la différence « congénitale » de onze jours entre les deux luminaires.

3. Moïse.

- Ta Génération, c'est chose effroyable que de s'en
 [approcher¹ !
 Peut-être est-ce à la sixième heure de cette Nuit bénie
 Qu'il est ressuscité, notre Seigneur et Dieu².
20. Avec ces explications, Seigneur, ma faim n'a ramassé
 [que miettes³ de mystères ;
 La langue des justes est toute prête à expliquer
 Les symboles de ta Richesse. Je t'en prie, Seigneur,
 Que vers toi monte de moi, ton servent, l'offrande de
 [mon verbe⁴ !
 Et souviens-toi de moi autant que du larron,
 Pour qu'à son ombre à lui j'entre dans ton Royaume⁵ !

Fin

1. Il s'agit de la génération éternelle du Fils : pointe anti-arienne.

2. Comme l'a noté ROUWHORST (t. I, p. 196), cette hypothèse formulée par Éphrem quant à l'heure exacte de la résurrection s'explique par un arrière-plan liturgique ; elle donne un fondement à la célébration de ce mystère particulier dans la nuit du samedi au dimanche, au terme du triduum.

3. *Névrâ* : même terme et même image en *HdF X*, 22 ; elle provient de l'épisode évangélique de la Cananéene (*Mt 15*, 27) ; pareils aveux d'insuffisance personnelle sont fréquents chez Éphrem, particulièrement en fin d'hymne : cf. *Nat III*, 21-22.

4. « Offrande » : *dâšnâ* ; à l'arrière-plan se devine *He 13*, 15 ; sur l'hymne comme offrande, voir *HdF XIII*, 10.

5. Cf. *Lc 23*, 42 ; l'ombre du larron est indissociable de celle de la croix, implicitement évoquée comme un arbre.

HYMNE VII

Structurée par le thème récurrent de la couronne votive, la pièce se présente comme un chant de victoire, dans la tradition hellénistique de l'*épinikion* : hymne-couronne, ainsi qu'Éphrem en confectionne à l'envi¹. C'est d'abord *Nisan* personnifié qui plante le décor idyllique de la Pâque (str. 1) et offre au Christ, Agneau et Roi, un diadème printanier qui répare l'outrage de la couronne d'épines (str. 2) ; il n'est pas jusqu'à la résurrection des justes, contemporaine de la Passion, qui n'évoque le renouveau de la nature (str. 3). Puis c'est le soleil qui offre l'hommage de son éclipse de trois heures, symbole de la souffrance physique du Fils, impassible selon sa puissance (*haylâ*) divine (str. 4-6). Mais le tribut le plus original vient des quatre points cardinaux, détaillé par l'érudition biblique et l'ingéniosité mystique du poète (str. 7-10), et auquel vient s'ajouter celui de l'en haut et de l'en bas (str. 11), de sorte que les six directions ou dimensions du monde visible, devenant celles de la Croix cosmique, s'allient pour attester que le Christ est né selon la chair au sixième âge du monde et a souffert le sixième jour de la semaine. C'est à lui encore que l'Église (par le truchement d'Éphrem, évidemment) offre le chiffre parfait de ses hymnes (str. 12).

Certes, en célébrant la compassion des astres et l'allégerance des six « côtés » au Christ pascal, Éphrem poursuit son offensive anti-judaïque (str. 6) et anti-gnostique (str. 11), mais on remarquera surtout comment, dans une atmosphère identique à celle de l'hymne précédente, la tragédie de la

1. Cf. *Nat* II, 3-5, 11 ; *Res* I.

Passion et sa trame événementielle se subtilisent, ou plutôt se transfigurent : c'est une grande fête cosmique que l'hymnographe orchestre ici¹. À travers ce poème de douze strophes savamment nommé (trois strophes pour *Nisan* + trois strophes pour le soleil + six strophes pour les Dimensions) et qui s'achève par des spéculations sur le comput, Éphrem compose une mosaïque triomphale dont la Croix de vie et de gloire est le centre ; en ce sens et en son genre propre, cette hymne « décorative » illustre toute une *theologia crucis* du IV^e siècle² et toute une esthétique qui lui est étroitement associée.

HYMNE VII

Encore sur la Crucifixion.

Sur la mélodie : « L'assemblée d'en haut »

Structure métrique : chaque strophe est composée de sept vers.

1. Qu'Avril de ses bourgeons lui fasse une couronne !
Pour les foules il a fait un tapis d'herbe¹ : elles ont
[mangé tout leur saoul².
Merveille que cette bombance sur une autre bombance³
[étendue !
L'Avril visible à l'invisible a fait un beau décor !
Les victoires au fleurs se mêlent,
Et les lis des champs⁴, dans toute leur splendeur,
Aux signes éclatants que fait Notre-Seigneur.

1. *'ésbâ* (l'herbe verte, cf. Gn 1, 11) est le terme utilisé en Jn 6, 10 ; comme le signale le quatrième Évangile, cette multiplication des pains eut lieu alors que « la Pâque, la fête des juifs, était proche » (Jn 6, 4). On notera que dans l'ancienne liturgie latine cette péripécie était assignée au quatrième dimanche de Carême.

2. Cf. Jn 6, 12.

3. Pour Beck (qui renvoie ici à *Virg* XXXIII, 6), il s'agit de la satiété physique et de la satiété spirituelle ; mais on peut penser aussi qu'il s'agit de la satiété des convives et de la profusion de l'herbe printanière.

4. L'élaboration midrachisante se poursuit avec l'introduction de cet élément textuellement emprunté à Mt 6, 28.

1. Cf. ROUWHORST, t. I, p. 122-124 : « De crucifixione VII et le caractère cosmique et universel de la Pâque ».

2. Cf. CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèse baptismale* XIII, 22, PG 33, 800 (« la croix est une couronne ») ; GRÉGOIRE DE NYSSE, *De tridui spatio*, GNO IX, p. 300-301 ; JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie sur le cimetière et la croix* 2, PG 49, 596 ; et surtout la fameuse homélie d'HIPPOLYTE sur l'arbre cosmique, rangée parmi les *spuria* de Chrysostome, PG 59, 743-746 (cf. H. DE LUBAC, *Catholicisme*, Paris 1983⁷, p. 407-409).

Refrain : En Avril ils ont tué
L'Agneau et l'ont mangé,
L'Agneau de Dieu qui vit
Et qui donne la Vie !

2. Avril avait commencé : il a conclu, il a fini ;
De ses fleurs il a couronné le Peuple indigne
Qui mangeait et prisait plus que tout un agneau
[transitoire ;
Au lieu d'herbes amères¹, c'est épines qu'ils ont glanées,
[ces égarés,
Pour tourner en dérision l'Agneau véritable,
Pour couronner le Roi dans une comédie²
Et pour tuer le Juste ; oh ! quelle vilénie !
3. Que Moïse des justes t'offre la couronne,
Lui qui tressa aussi les ossements des justes,
[rassemblés³ ;
Au tonnerre de ta voix⁴, les fleurs s'ouvrirent,
[s'épanouirent !

1. Cf. Ex 12, 8.

2. Cf. Mt 27, 29.

3. Le point de départ de cette strophe est évidemment à chercher en Mt 27, 52-53 ; pour « justes », Éphrem utilise successivement deux termes, *zaddiqē* et *kéné*, là où la *Pešītā* emploie le terme *qaddišē*. Éphrem midrachise sur ce texte à la lumière d'Ez 37, 1-14 et Ps 51, 10 ; la référence à Moïse fait difficulté : elle s'éclaire si, comme le suggère D. CERBELAUD (*Éphrem. Célébrons la Pâque*, p. 140), on y voit une allusion au transport des ossements de Joseph hors d'Égypte (cf. Ex 13, 19). GRIBOMONT présente pour sa part l'hypothèse suivante : « Les trois strophes suivantes commencent par le mot « soleil », qui a trois lettres sur quatre en commun avec « Moïse ». Ne serait-ce pas le soleil de *Nisan*, à qui le poète attribue la couronne de fleurs de la Résurrection ? » (« Les hymnes », p. 165).

4. Les chaleurs printanières s'accompagnent d'orages, sans doute, mais il n'est pas interdit de déceler à l'arrière-plan de l'image Ps 29, 3-9 sur la voix de Yahvé ; ce tonnerre n'est pas sans rapport non plus avec le « grand cri » du Christ mourant sur la croix.

Au mois d'Avril, ce fut un vrai printemps¹ en Enfer !
Le visage des morts s'est éclairé,
Leurs os tout desséchés, les voilà mis en liesse,
Et leur grâce fanée, la voilà qui rayonne !

4. Le soleil en pleines ténèbres t'a fait belle couronne !
En se retirant il l'a tressée, en trois heures il l'a achevée,
Pour couronner les trois jours de sa mort ;
Il a proclamé qu'avec la Mort il avait maille à partir ;
Parce que sur la croix tout homme à la Mort succombe,
Il a saisi la croix et par elle a vaincu la Mort,
Comme périt Goliath, tué par sa propre épée².
5. De lui le soleil proclame qu'il est invisible et visible,
Que son corps s'est habillé de souffrance, sa Nature
[étant impassible ;
Selon³ son corps il a pâti, selon sa Force⁴ il a relui.
Ô soleil visible, de l'Invisible endeuillé !
Ô lumineux, de la Lumière tout marri !
Consolé, il s'est levé, nous a consolés,
Car du tombeau lui s'est levé pour son Église⁵.
6. Le soleil s'est caché là-haut, la lune tout en bas,
Et les justes ont fui de tous côtés vers un refuge, un abri ;
Le soleil correspond aux anges, la lune aux ensevelis ;

1. « Avril », « printemps » : Éphrem emploie le même mot *Nisan*.

2. Cf. 1 S 17, 51.

3. Beck opte pour une interprétation maximaliste de la locution *b-râz* en traduisant par « durch das Geheimnis ».

4. Cette strophe fournit un bon exemple de l'équivalence, chez Éphrem, de *kyânâ* (Nature) et *haylâ* (Puissance) ; sur le refus catégorique d'attribuer la souffrance de la Passion à la nature divine comme telle, voir T. BOU MANSOUR, « Analyse de quelques termes christologiques chez Éphrem », *Par Or* XV, 1988-1989, p. 17.

5. On remarquera comment Marie (Madeleine ou Mère de Jésus), bénéficiaire de l'apparition du Ressuscité, représente l'Église ; cf. R. MURRAY, *Symbols*, p. 146-148 ; 329-335.

Au milieu, les imposteurs déboussolés, meurtriers de
[leur Seigneur.

Le soleil a paru, comme les anges envoyés ;
La lune s'est levée avec les morts réveillés :
Au piège, au beau milieu, les crucifieurs sont pris !

7. Que l'Orient de sa droite lui offre une couronne
Tressée avec les symboles et les figures de l'Arche,
Des fleurs que sur les Monts Qardu¹ il a cueillies !
Car c'est de là que viennent Noé, Sem et le Chef du
[monde²,

De là Abraham au grand nom,
Et les Mages bénis, et puis l'Étoile³ encore,
Et puis son glorieux voisin, le Paradis⁴ !

8. Que l'Occident lui offre deux couronnes magnifiques
Dont le parfum s'en va en tout point cardinal,
L'Occident où les deux Luminaires ont sombré !
Les deux Apôtres ensevelis là-bas continuent de darder
Leurs rayons qui jamais n'ont connu de couchant :
Le soleil ? Voilà que Simon le surpasse,
Tandis que par l'Apôtre⁵ la lune est éclipsée !

9. Que du Parân⁶ le Sud lui offre une couronne !
Il a bourgeonné, il a fleuri de fleurs hébraïques !
La redoutable Loi jamais accomplie par quiconque

1. Toponyme pour « Ararat » dans la *Pešittâ* de Gn 8, 4 ; cf. *Diat V*, 14, SC 121, p. 113 ; *GET VI*, 12, CSCO 152, p. 61 ; *Parad I*, 10, SC 137, p. 39. Qurdan n'est pas géographiquement l'Ararat arménien, mais – discrète revendication régionale – Éphrem cherche à valoriser ici son Église et le pays dont il est lui-même issu (Kurdistan ou région attenante).

2. *Rēs'almâ* ; c'est-à-dire Adam.

3. Cf. Mt 2, 1-2.

4. Cf. Gn 2, 8.

5. Paul.

6. Autre nom du Sinaï (où la Loi fut donnée) : cf. Dt 33, 2 ; Ha 3, 3.

Est la couronne de Notre-Seigneur : il l'a accomplie,
[lui, bouclée.

En prenant de l'âge, elle s'est calmée, assoupie,
Et c'est en témoignage seulement qu'on la cite,
Cette aïeule fourbue entrée en son repos.

10. Le Nord était trop dur et sa terre sans fleurs...
Rien que neiges et glaces, rien que violentes bises ;
(Les aquilons figurent le paganisme grec¹.)
Mais voilà que de fleurs nouvelles il offre une couronne
Au Soleil de l'Amour qui l'a rendu fécond !
Voilà qu'exultent chez lui les ossements des martyrs,
Que les vierges en fleur, radieuses, s'épanouissent² !

11. L'en haut, l'en bas, Seigneur, te couronnent eux aussi :
Voilà les six Côtés³ qui t'offrent leurs guirlandes,
Puisque le sixième jour on t'a tressé une couronne
[d'épines.
Qu'ils te couronnent, et ton Père par toi !
Le corps d'Adam par toi triomphait⁴ :

1. Pour un habitant de la Mésopotamie, comme Éphrem, la Grèce est au septentrion.

2. Des textes tels que Ps 51, 10 et Za 9, 17 sont à l'arrière-plan biblique des images.

3. Les quatre points cardinaux, auxquels s'ajoutent le haut (*rūmā*) et le bas (*ūmqā*) composent les six directions (*gabbé*) de l'univers (sur ce thème cosmologique, voir *Nat XXVII*, 4 et 12), mises en relation avec les six jours de la Création, comme en *HdF VI*, 13. Dans une perspective anti-bardésanienne, Éphrem insiste volontiers sur la subordination de ces « entités » (*ityā*) par rapport au Christ (cf. ROUWHORST, t. I, p. 74-75) ; voir aussi T. BOU MANSOUR, *La pensée symbolique de saint Éphrem le Syrien*, Kaslik (Liban) 1988, p. 150. C'est en s'appuyant sur Ps 139, 8-9 et Ep 4, 18 que Grégoire de Nysse, quant à lui, déchiffre la croix à travers les quatre dimensions naturelles du cosmos : cf. J. DANIELOU, « le symbolisme cosmique de la croix », *LMD* 75, 1963, p. 27-30, avec textes à l'appui.

4. Adam fut créé un vendredi : cf. *Nat XXVI*, 9 ; *Eccl LI*, 8.

Grande humiliation lorsqu'il fut vaincu !
Sa dette, sous les fleurs tu l'as ensevelie.

12. Au Né du Sixième Âge¹, merci de tous côtés !
Parfait, le nombre six : il n'est rien qui lui manque² ;
Couronne en la main droite : tel est le nombre cent³.
En guise de couronne, notre droite offre des hymnes⁴ !
De sénestre, par son symbole, sauve-nous,
Et par ce qu'il représente conduis-nous à la dextre⁵,
Là où le nombre cent en guirlande est tressé !

1. Comme Adam a été créé le sixième jour, le Christ est né et a opéré la rédemption de l'homme au sixième âge du monde : cf. *HdF* VI, 7. La *Lettre* de GEORGES DES ARABES présente un catalogue de différents comptes traditionnels sur les six mille ans du monde (trad. in APHRAATE, *Exposés*, SC 359, Annexe 2, p. 973-977 ; voir aussi SC 349, p. 254, n. 47).

2. Réminiscences pythagoriciennes : le nombre six est parfait dans la mesure où il est la somme des trois premiers nombres consécutifs, $1 + 2 + 3$; sur cette perfection, voir PHILON D'ALEXANDRIE, *De opificio mundi* 13-14, *Œuvres de Philon I*, Paris 1961, p. 148-151.

3. Fondé sur 10 ($1 + 2 + 3 + 4$), 100 marque la perfection de l'Unité. La comparaison s'éclaire si, comme l'indique ROUWHORST (t. II, p. 80, n. 10), on se souvient que dans l'Antiquité le comput digital se faisait sur la main gauche jusqu'à 99 et passait à la main droite sur la centaine. Au surplus, ce comput n'est pas sans lien avec le thème de la couronne et du cercle, comme il appert du commentaire que donne JÉRÔME sur la parabole de Mt 13, 8 dans son *Adversus Iovinianum*, PL 23, 213-214, lorsqu'il décrit le geste des doigts et de la main qui symbolisent le nombre cent.

4. Sur la couronne des hymnes et des psaumes, cf. *Nat* IX, 5-6 ; XXVI, 6 ; *Virg* XXXIII, 8.

5. La signification sotériologique de la gauche et de la droite, dans cette prière finale, s'appuie vraisemblablement sur Mt 25, 33 ; on la retrouve en *Nat* IX, 5-6, en *Virg* XIX, 8 et surtout en *Ecl* XXIV ; cf. P.-H. POIRIER, « L'Évangile de Vérité, Éphrem le Syrien et le comput digital », *REAug* 25, 1979, p. 27-34.

HYMNE VIII

Il s'agit à nouveau d'une hymne-béatitude dont toutes les strophes, à l'exception des str. 4, 7, 9-10 et 13-14, débentent par un macarisme. Éphrem béatifie successivement le jardin de Gethsémani (str. 1-2), appelé « lieu », *dawktâ*, comme naguère le cénacle (cf. *Cruc* III, 3) ; le roseau des outrages (str. 3-4) ; le Golgotha (str. 5) ; l'écrêteau de la croix (str. 6-7) ; le bon larron (str. 8-9) ; de nouveau le Golgotha (str. 10) ; Joseph d'Arimatee (str. 11) ; le sépulcre (str. 12-13) ; Béthanie (str. 15) ; et finalement la triade des villes évangéliques, Béthanie-Bethléem-Nazareth (str. 16). La composition suit, comme on le voit immédiatement, un ordre chronologique et s'attache à des « détails », au sens pictural du terme ; elle couvre non seulement l'intégralité du cycle de la Passion, depuis l'agonie jusqu'à la sépulture, mais celle de tout le cycle pascal : la strophe 14 est une petite saynète sur la défaite de la Mort et de Satan, tandis que les strophes 15-16 évoquent l'Ascension¹. Les macarismes s'adressent indifféremment à des personnages ou à des localités, tout étant animé pour le poète. Le matériau scripturaire sollicité est particulièrement riche. Avec sa conclusion « trinitaire », l'hymne possède une cohérence manifeste ; mais si l'on veut bien prendre en compte l'identité de genre littéraire et de structure métrique avec *Cruc* III, tout entière consacrée au cénacle, on n'aura guère de peine à émettre l'hypothèse² que

1. D'un point de vue littéraire on gagnera à confronter *Cruc* VIII et *Virg* XXXVI.

2. Hypothèse explicitement formulée par ROUWHORST, t. I, p. 32-33.

Cruc VIII est en réalité la suite de *Cruc III*, ou du moins la pièce terminale d'un même ensemble.

HYMNE VIII

Sur la mélodie : « Bienheureuse Éphrata »

Structure métrique : chaque strophe est composée de huit vers.

1. Heureux endroit, digne de ce que sur toi
Tombât la sueur du Fils¹ !
À la terre il a mêlé sa sueur
Pour tarir la sueur d'Adam², ce tâcheron de la terre ;
Heureuse terre, parfumée de sa sueur et qui,
Malade, s'est trouvée bien de ce qu'il ait sur elle
[transpiré !
Qui vit jamais malade
Par la sueur d'autrui revigoré³ ?

Refrain : Gloire à celui qui t'a envoyé !

1. Cf. Lc 22, 44 ; sur Gethsémani, voir *Virg XXXVI*, 2.

2. Cf. Gn 3, 19 ; sur l'épisode de la sueur de sang, on lit en *Diat XX*, 11, SC 121, p. 350 : « Il sua pour guérir la sueur d'Adam. *C'est à la sueur de ton visage*, dit Dieu, *que tu mangeras ton pain*. Et, dans ce jardin, il resta en prière, pour ramener Adam au jardin qui avait été le sien. » Même parallèle en *Eccl LI*, 8. Sur les vertus de la sueur du Christ, voir encore *Nat XIX*, 15.

3. L'exsudation du patient est tenue, en bonne médecine, pour un facteur de guérison : cf. *Epiph VII*, 16.

2. Heureux endroit ! Tu as mis en liesse
Le Jardin de délices avec tes prières ;
Là en effet la volonté d'Adam, ce voleur, ce gourmand,
S'était séparée de son Créateur ;
Au jardin il est entré, lui, et il a unifié par ses prières¹
Le vouloir au Jardin divisé,
Disant : « Que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse,
Mais bien ta volonté² ! »
3. Heureux es-tu, toi aussi, roseau des outrages,
Car sur toi s'est posée la main de notre Roi³ !
Mystère, ce roseau dont les fous l'ont muni :
Comme un juge, d'un trait⁴ de plume, il les a congédiés.
Malheur à Sion et à Jérusalem qui l'ont excité
À détruire des villes ! Elles ont réclamé un brigand⁵ à
[grands cris :
Le Roi qu'elles ont méprisé a signé l'arrêt, ordonnant
Qu'elles soient dévastées sans merci.
4. Ils lui ont mis un roseau en main, par dérision,
Et il a fait d'eux un roseau brisé ;
Que sur ce roseau-là personne ne s'appuie :
Sa puissance est rompue, mais sa pointe acérée⁶ !
David en ses écrits parle d'un « sceptre de droiture⁷ »
Pour confondre ce Peuple qui d'un roseau l'outrage ;

1. On notera le rôle fondamental qu'Éphrem attribue à la prière ; sur la prière, voir des textes importants tels que *HdF* XX et *Nat* II, 17-19.

2. Lc 22, 42 ; Éphrem s'arrête longuement sur cette parole en *Diat* XX, 6-10, SC 121, p. 347-350.

3. Cf. Mt 27, 29.

4. Sur le roseau-calame, cf. *Cruc* V, 11-13.

5. Barabbas : cf. Mc 15, 11.

6. L'image est volontiers liée, dans la Bible, à l'évocation de la puissance égyptienne : cf. Is 36, 6.

7. Ps 45, 7 (He 1, 8).

- David en ses écrits parle d'un « sceptre de fer¹ » : il l'a
[mis dans sa main
Pour qu'il frappe ceux qui l'ont crucifié.
5. Heureux es-tu, ô Golgotha² !
Le ciel jalouse ta petitesse³,
Car ce n'est point du temps qu'au ciel, là-haut,
Notre-Seigneur était caché qu'eut lieu le grand Pardon :
C'est sur toi, oui, sur toi que notre dette fut payée !
C'est de toi que le larron a gagné la porte de l'Éden⁴.
Incapable, le ciel, de nous être un refuge :
C'est lui, le Mis à mort, qui sur toi m'a sauvé !
6. Heureux écriteau⁵ ! Comme un portrait
Du Roi ils t'ont tracé, avec lui t'ont cloué !
Le Roi était vêtu dans la couleur des morts ;
L'Écritéau, son portrait, dans la couleur des rois⁶ !
Ce n'est point de son air extérieur que tu étais vêtu,
Mais ce sont ses traits cachés que tu portais,
Car ce Roi fut crucifié pour que tu cries en clair
Sa secrète Beauté.
7. Toi encore, écriteau, le juste⁷ t'a écrit,
Lui, le païen, pour tous les païens ;

1. Ps 2, 9.

2. En *Virg* XXXVI, 3, Éphrem compare le Golgotha au Sinaï ; CYRILLE DE JÉRUSALEM le célèbre lui aussi, cf. *Catéchèse baptismale* XIII, 22-23, PG 33, 800-801.

3. Comparer avec *Cruc* III, 9 sur la petitesse du cénacle.

4. Cf. Lc 23, 43.

5. Cf. Mt 27, 37 ; sur l'invention du *titulus*, liée à celle de la croix, voir AMBROISE DE MILAN, *De obitu Theod.*, CSEL 73, 394-395 ; JEAN CHRYSOSTOME, *In Ioannem hom.* 85, 1, PG 59, 461.

6. L'écriteau s'apparente à un étendard, au *labarum* constantinien ; peut-être Éphrem pense-t-il aussi à des caractères peints en rouge.

7. Pilate : cf. Jn 19, 19 ; à propos de cette strophe et de la partialité d'Éphrem, voir MURRAY, *Symbols*, p. 66.

Ces caractères muets, quels prophètes éloquents
 Désormais pour le Fils, au milieu des païens !
 Les crucifieurs avaient enfoui, rangé les Livres des
 [Prophètes :

Du milieu des païens la Prophétie rugit :
 « Explicites, leurs Livres, et leurs voix
 Témoignent que le Peuple a tué son Seigneur. »

8. Heureux es-tu, toi aussi, ô Larron,
 Car de ta mort même il t'arrive la Vie !
 On t'élimine, on te jette de mal en pis :
 Notre-Seigneur te prend, il te place en Éden !
 Notre langue est incapable de te narrer :
 Judas, ce félon, le livre,
 Simon le renie, les disciples fuient et se cachent : toi,
 Tu parles haut de lui !
9. Symbolique, sa crucifixion entre deux larrons¹ ;
 L'un blasphème, l'autre confesse :
 Symbole évident du Peuple qui aujourd'hui
 L'outrage, alors que les Nations le confessent.
 Par son silence il a méprisé le mécréant :
 Ne sont-ils pas méprisés eux aussi dans le monde ?
 Au croyant il a imparti l'honneur avec sa parole² :
 Des gens de son côté voyez la promotion !
10. Sa Croix, sur la hauteur ils l'ont juchée, fichée,
 Puis ils sont descendus, sous lui se sont placés,
 Comme pour le représenter, lui, siégeant au Tribunal
 Et faisant d'eux l'escabeau de ses pieds³.
 Le Golgotha est un miroir de son Église

1. Cf. Mt 27, 38.

2. À savoir : « En vérité je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis. »

3. Cf. Ps 110, 1.

Que sur la hauteur il a entrepris de bâtir¹ ;
 Aujourd'hui, oui, aujourd'hui, sur le Golgotha même
 Une église² est plantée !

11. Heureux es-tu, toi, l'homonyme de Joseph le juste !
 Tu as enveloppé la Vie défunte, tu l'as ensevelie³ ;
 Tu as fermé les yeux du veilleur⁴ endormi
 Qui se mit en sommeil pour saccager l'enfer.
 Malheur à la Mort, car il a fait sombrer sa vigilance,
 Lui, le Veilleur-Dormant, afin de la spolier.
 Pillée, notre Pilleuse ! Captive, notre Prédatrice !
 Venez, sautons de joie ! D'elle allons nous moquer !
12. Heureux toi aussi, Sépulcre singulier,
 Car de toi s'est levé l'Unique⁵, la Lumière !
 En toi fut vaincue l'arrogante mort,
 Puisque le Mort-Vivant en toi l'a pourchassée ;
 Heureux ton sein emmi lequel fut fermée

1. Cf. Mt 16, 18.

2. Sans doute, l'Église comme entité spirituelle est-elle fondée sur le Golgotha ; mais aucun traducteur n'a relevé qu'Éphrem fait ici très concrètement allusion au *Martyrium* constantinien édifié à proximité du Golgotha ; cf. ÉGÉRIE, *Journal de voyage* 27, 3, éd. P. Maraval, SC 296, p. 259 ; sur l'ensemble *Anastasis-Croix-Martyrium* à la fin du IV^e siècle, voir la préface de P. Maraval, p. 60-66. Éphrem évoque ailleurs la floraison architecturale de l'époque constantinienne (cf. EUSEBE DE CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique* X, III, SC 55, p. 80-81) : *Nat* XVIII, 14 ; XIX, 16.

3. Cf. Mt 27, 59 ; même parallèle entre Joseph « le juste » (Mt 1, 19), père adoptif de Jésus, et Joseph d'Arimateie, en *Diat* XXI, 20, SC 121, p. 385 : « ... le Seigneur, confié au premier Joseph lors de sa naissance, accorda à l'autre Joseph de l'ensevelir après sa mort, afin que fût pleinement honoré ce nom de Joseph qui, comme à sa naissance dans la grotte, avait présidé à sa mise au tombeau. »

4. Ce titre est donné au Christ en *Nat* I, 61 ; VI, 23 ; *HdF* LV, 4.

5. Au Fils Unique (*yhidâyâ*) ; titre christologique qui se retrouve en *HdF* XXI, 5 ; *Nat* XXIV, 23) correspond le tombeau « unique » (*yhidâ*) qui peut être dit tel dans la mesure où il s'agit d'un « tombeau neuf, dans lequel personne n'avait encore été mis » (Jn 19, 41).

Cette bouche omnivore et jamais rassasiée !
Les anges ont couronné ta porte de rayons¹,
Les anges réjouis par ta Résurrection !

13. Son tombeau, son jardin² : figures de l'Éden
Où Adam était mort d'une mort invisible ;
Le fuyard s'était caché parmi les arbres³,
Entrant là comme en un tombeau, il s'était enfoui⁴...
Mais l'Enterré-Vivant d'un jardin ressuscite
Et relève celui qui chut en un jardin !
Du jardin sépulcral au Jardin de la Noce⁵,
En gloire il l'introduit !
14. Où es-tu, serpent vorace, compère
Du Filou qui mit à mort Adam ?
Le Mauvais le tua par ruse, lui ferma la bouche
Et nantit en cadavres cette goinfre de Mort.

1. Cf. Lc 24, 4 ; Jn 20, 12.

2. Cf. Jn 19, 41.

3. Cf. Gn 3, 8.

4. Peut-être faut-il discerner là quelque référence à une thématique monastique ancienne comme à un élément concret du protomonachisme syrien : les solitaires, à l'exemple des grands modèles bibliques, Moïse (Ex 33, 22) et Élie (1 R 19, 9), élisent volontiers domicile dans des grottes-tombeaux pour y faire l'expérience adamique qui débouche sur la résurrection ; cette pratique semble également très liée à une application littérale de He 11, 38. Les solitaires auxquels Éphrem s'adresse dans sa *Lettre aux Montagnards* habitent des cavernes (éd. J.J. Overbeck, *S. Ephraemi Syri Opera selecta*, Oxford 1865, p. 121-124) ; cf. A. VÖÖBUS, *History of Asceticism in the Syrian Orient*, CSCO 500, *Subsidia* 81, Louvain 1988, p. 35-36. L'*Histoire des moines de Syrie* de THÉODORE DE CYR évoque plusieurs figures qui illustrent cette pratique : Julien Saba (II, 18, SC 234, p. 237) ; Marcianos (III, 1, *ibid.* p. 247) ; Syméon l'Ancien (VI, 9, *ibid.* p. 359) ; cf. P. CANIVET, *Le monachisme syrien selon Théodoret de Cyr*, Paris 1977, p. 200-201 ; 262-264.

5. Littéralement : « du tombeau du jardin aux noces du jardin ».

Malheur à vous deux ! Vous voilà d'un seul coup¹
[déconfits :
Dépendants l'un de l'autre², vous périssez ensemble !
Ève est dans le Jardin, Adam au Paradis
Et vous au pilori³ !

15. Heureuse toi aussi, ô Béthanie⁴ !
La montagne de l'Arche et celle du Sinaï
Te jalouent, car ce n'est point d'elles que s'est élevé
Le Maître des hauteurs : il est monté de toi !
Heureuses tes campagnes⁵, bénies par son Ascension !
Tu as contemplé son char glorieux,
Ce nuage⁶ qui inclina son altesse vers son Humilité
Le Roi d'en haut, d'en bas.
16. Heureuses, vous, toutes trois, sans jalousie !
Avec le Tertiaire⁷ du Père vous êtes en harmonie :

1. *Mén had* : BECK traduit : « von einem einzigen seid ihr besiegt worden », cet Unique étant le Christ.

2. Beck : « Von ein und demselbe (Punkt) hingt ihr ab. » Pour *b-had*, comme pour *mén had* au stique précédent, nous donnons ici la faveur à l'interprétation de Cerbelaud (ÉPHREM, *Célébrons la Pâque*, p. 147) ; elle nous paraît plus naturelle et faire davantage justice à cette solidarité de la Mort et du Malin qu'Éphrem ne cesse de souligner, non sans quelque truculence.

3. La dramaturgie satirique de cette strophe, « jeu de la Mort et de Satan » inséré dans la trame de l'hymne, sera développée à l'envi par ROMANOS LE MÉLODE, *Hymne XLII (sur la Résurrection III)* 3-13, SC 128, p. 463-473.

4. Cf. Lc 24, 50.

5. En *Virg XXXVI*, 10, Éphrem fait parler le Mont des Oliviers : « Plus que tous les gens en liesse je me suis réjoui quand je l'ai vu ; il a mis mes campagnes en fête ; quand il s'est élevé je lui ai fait escorte. »

6. Cf. Ac 1, 9.

7. Nous risquons cette traduction pour *tlitâyâ*, titre donné, non à l'Esprit, « troisième » Personne, mais bel et bien au Christ, soit à raison de sa fonction de *médiateur* (cf. ROUWHORST, t. II, p. 84, note 19), soit parce qu'il est ressuscité le *troisième* jour (BROCKELMANN, *Lexicon Syriacum*,

À Bethléem sa Naissance, à Nazareth sa Résidence,
Et puis son Ascension à Béthanie¹!
C'est chez vous qu'il commence et chez vous qu'il finit.
Exalté, il enfouit son ferment, le laisse dans le Peuple,
Et voilà que, suspendu², il attire³ toutes les Nations
[sans labour⁴ :
Gloire à son Envoyeur !

Halle, 1928², p. 826) ; ce titre se retrouve en *CNis* I, 11 ; XLI, 16 ; *Epiph* VIII, 6 ; *Virg* XVII, 5.

1. Ces trois villes apparaissent dans une autre énumération de localités évangéliques, en *Nat* II, 3.

2. Cf. *Ga* 3, 13 (*Dt* 21, 23).

3. « Exalté de terre, j'attirerai tout à moi » : *Jn* 12, 32 vient se combiner avec la métaphore du ferment qui « attire », autrement dit soulève la pâte ; le Christ attire les Nations dans le mouvement même de son Ascension qui apparaît ici intimement solidaire de son exaltation sur la croix.

4. « Sans labour » : le texte est incertain.

HYMNE IX

Le 'âp^h du premier vers, « toi aussi », donne immédiatement à penser que nous avons affaire à une suite. De fait, cette hymne, réduite à trois strophes à peine, présente derechef le même mètre et le même genre littéraire que *Cruc* III et VIII. Les « béatitudes » sont prononcées sur Simon (plutôt Simon de Cyrène que Simon Pierre, str. 1) et sur le bois de la croix (str. 2). À la suite de Rouwhorst¹, on souscrira volontiers à l'hypothèse de Gribomont qui voit dans cette pièce « un supplément de strophes pour l'hymne VIII² ».

1. T. I, p. 33.

2. « Les hymnes », p. 166.

HYMNE IX

Sur la même mélodie

Structure métrique : chaque strophe est composée de huit vers.

1. Heureux es-tu aussi, toi, Simon¹ qui portas
La Croix, de ton vivant², derrière³ notre Roi !
Ils ne sont pas peu fiers, ceux qui portent les enseignes
[des rois,
Mais ces rois font leur temps, et leurs enseignes avec !...
Heureuses tes mains qui se lèvent, qui arborent
Cette Croix qui s'abaisse⁴ et te donne la Vie !
Ton Fardeau⁵ t'a porté jusqu'à la Vie, là-bas, t'a passé,

1. Certes, il n'est pas invraisemblable qu'il s'agisse de Simon Pierre, lequel, selon la tradition, subit lui-même le supplice de la croix ; mais il est plus naturel de penser ici à Simon de Cyrène (cf. Lc 23, 26).

2. La place de l'adjectif, habituellement postposé en syriaque, rend ici discutable la traduction de Rouwhorst et de Cerbelaud : « croix vivante » ; Beck : « in (deinem) Leben ».

3. Cf. le précepte universel de Lc 14, 27 inaugurant le thème de la *sequela Christi*.

4. Le porteur lève les bras et la croix se baisse vers lui, solidaire de la condescendance divine du Fils : belle image que cette symétrie des mouvements.

5. Rouwhorst suggère ici judicieusement une légère correction du texte syriaque : *ṯā'ūnā*, « porteur », devient *ṯā'ūtā*, « fardeau ».

Car il est Nef aussi, Navire¹ du Royaume !

Refrain : Béni soit celui qui fut crucifié pour nous !

2. Heureux, toi aussi, Bois vif !
 Pour la Mort tu devins une lance² cachée ;
 Cette lance, oui, cette lance qui frappa le Fils,
 Il tua la Mort avec, lui, par elle blessé !
 Sa Lance a aboli la lance,
 Parce que sa Remise a déchiré le document de notre
 [dette³.
 Le Paradis rayonne : ils reviennent, les proscrits
 Et les excommuniés, au lieu de leur séjour !

1. Les premiers auteurs chrétiens reconnaissaient volontiers dans la mâture des navires une figure de la croix : cf. JUSTIN, *Apologie I*, 55 ; MINUCIUS FÉLIX, *Octavius* 29, 8 ; chez ÉPHREM lui-même, cf. *HdF XVIII*, 7-8 ; sur ce symbolisme, voir H. RAHNER, *Antenna Crucis*, III, « *Das Schiff aus Holz* », *ZKTh* 66, 1942, p. 197-227 ; J. DANIELOU, *Les symboles chrétiens primitifs*, p. 65-76 ; du même, « Le symbolisme cosmique de la croix », *LMD* 75, 1963, p. 34-35 ; P. SKUBISZEWSKI, *La croix dans le premier art chrétien*, Paris 2002, p. 46-48.

2. Le même mot *rūmhā* désigne dans cette strophe la lance du soldat qui frappe Jésus (Jn 19, 34) et le glaive flamboyant du chérubin posté à l'entrée de l'Éden pour en interdire l'accès à Adam et Ève proscrits (Gn 3, 24) ; la croix représente à son tour l'arme du Christ vainqueur : toute une thématique midrachisante illustrée par la fameuse *Soghîâ du Larion et du Chérubin*, œuvre de NARSAÏ chantée au cours de la liturgie, lors de la procession des Rameaux et le jour de Pâques (traduction par F. Graffin dans *OS 12/4*, 1967, p. 125-127 ; cf. aussi *Nat VIII*, 4.

3. Cf. Col 2, 14.

3. Devenues douces, elles te figurent, les eaux de Mara¹ ;
 Les gens amers, par toi les voilà adoucis,
 Car ils ne pouvaient pas²

1. Les eaux saumâtres s'adoucisent lorsque Moïse y jette un bout de bois : Ex 15, 23-25 ; comparer avec TERTULLIEN, *De Baptismo IX*, 2, CCSL I, 284 (SC 35, p. 78) ; CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèse baptismale XIII*, 20, PG 33, 797. La typologie de la croix empruntée à l'*Exode* fait donc suite à celle qui se réfère à la *Genèse* (str. 2) : peut-être voyons-nous se dessiner ici le canevas de cette hymne, ou, plus vraisemblablement, de cette séquence d'une hymne plus vaste.

2. Ici commence la lacune du ms. D.

HYMNES SUR LA RÉSURRECTION

HYMNE I

Dans le ms. B, seul à transmettre les *Hymnes sur la Résurrection*, cette pièce n'est précédée d'aucun titre et sa première strophe est acéphale. J. Slim a fort heureusement comblé naguère cette lacune initiale¹ en confrontant le ms. B à la dix-huitième des hymnes que Th. J. Lamy avait publiées en puisant dans le fonds liturgique de l'Église syrienne d'Antioche sous le titre général d'*Hymni dispersi*². La pièce est acrostiche sur le nom d'Éphrem, caractère confirmé précisément par le *Bréviaire syrien* qui permet de restituer le *Alaph* absent du ms. B. Comme souvent, l'acrostiche est fantaisiste³, puisque les str. 5 à 22 persévèrent sur *Mim*, à l'exception toutefois des str. 18-19, ce qui autorise Beck à les considérer comme *spuria*⁴. Fait plus considérable sans doute pour la critique : comme Slim encore l'a noté à l'issue d'un examen rigoureux, dix-neuf strophes sont bancales quant à la structure métrique, présentant des vers tantôt de sept, tantôt de huit syllabes, sans parler d'autres irrégularités. Pareilles licences ou négligences seraient-elles imputables à un hymnographe encore débutant ? L'indice suffit en tout

1. Cf. J. SLIM, « Hymne I de saint Éphrem sur la Résurrection », *OS* 12/4, 1967, p. 505-514 (l'étude critique est assortie d'une traduction).

2. Cf. TH. J. LAMY, *Sancti Ephraem Syri Hymni et Sermones*, vol. IV, Malines 1902, p. 750 ; seize ans auparavant, le même avait publié *Res I* sous sa forme lacuneuse (vol. II, Malines 1886, p. 742-750).

3. Comparer avec *Eccl* I, XVI-XVII ; *HdF* VII, XXIX, XXXIX, et surtout XLIX-LXV avec deux cents strophes sur *Mim*.

4. Cf. CSCO 249, p. 63.

cas à Slim pour qu'il en vienne à suspecter purement et simplement l'authenticité éphrémiennne de la pièce, prenant ainsi un parti de prudence que Rouwhorst adoptera à son tour¹.

On serait bien en peine pour résumer une telle pièce qui, sans présenter de thème spécifiquement pascal, constitue plutôt une sorte de festival² dont l'atmosphère et l'inspiration éphrémiennes, elles, ne font aucune doute. Il s'agit d'une longue eulogie ou bénédiction (hymne-*berakhah*, dirions-nous volontiers en pensant au refrain) qui déploie le trésor des symboles et métaphores familiers au poète : la rosée, le grain et la gerbe (str 3), le fleuve, la racine et le fruit (str. 6). L'ample célébration énumère sur un mode litanique les attributs du Christ (str. 12), ses états (str. 9, 13, 17, 21), et surtout les étapes de son « économie » dans la chair (str. 6, 8-9, 16, 18, 21). Comme l'a remarqué Gribomont, « l'antithèse descente-élévation tient une place essentielle³ » (str. 2, 5, 8, 15) ; elle nous paraît contribuer, d'un point de vue structurel, à l'allure décidément liturgique de cette composition qui, dans une sorte de rétrospective, exalte le cycle christologique parvenu à sa plénitude, le jour de l'Ascension. Peut-être faut-il reconnaître, dans cette polarisation sur l'Ascension, une rémanence de la Pâque quartodécimane, celle-ci commémorant « la totalité de l'exode chrétien, la remontée du Christ (et de l'homme libéré) au paradis⁴ ».

1. Cf. SLIM, *loc. cit.*, p. 507-509; ROUWHORST, t. I, p. 34.

2. Comparer avec *Nat III*.

3. GRIBOMONT, « Les hymnes », p. 168.

4. ROUWHORST, t. I, p. 196-197.

HYMNE I

Structure métrique : chaque strophe est composée de quatre vers de sept ou huit syllabes et d'un vers de quatre syllabes.

1. *Alaph* Agneau de chez David, Agneau nous est venu,
Prêtre aussi, et Pontife, et d'Abraham issu ;
Agneau pour nous se fit, pour nous se fit
[Pontife ;
Son Corps en sacrifice, en aspersion son Sang !
Béni, son Complément¹ !

Refrain : Bénie, son Ascension² !
2. *P* Il s'essore³, il descend, l'universel Berger ;
Il va chercher Adam, la brebis égarée,
La met sur ses épaules⁴, puis remonte là-haut :

1. *šūmlâyâ* : « complément » au sens actif, c'est-à-dire l'accomplissement des figures que le Christ apporte et réalise.

2. Le terme employé ici est *'ūlâyâ*, alors qu'en *Nat IV*, 58, la fête de l'Ascension porte le nom de *sūlqâ* ; le présent refrain a-t-il déterminé l'affectation de la pièce à l'office de cette solennité dans la tradition liturgique syrienne (*Fanqîth VI*, p. 162-164), ou, en sens inverse, en est-il la conséquence ?

3. Nous empruntons ce terme, synonyme de « voler », au français médiéval, pour traduire le verbe *prah*.

4. Cf. Lc 15, 5 ; sur la quête d'Adam par le Christ, voir *Virg XVI*, 9.

Voilà qu'il est Offrande au Maître du troupeau !
Béni soit son coup d'aile¹ !

3. *Riš* Il a perlé, Rosée, Ondée qui donne vie²,
Sur la Terre assoiffée, béante, qu'est Marie³ ;
Comme Grain au Shéol il est tombé⁴ aussi,
Puis il est remonté, Javelle, Pain nouveau⁵ !
Béni soit son Offrande !

1. Son « coup d'aile », ou son « voilement » : le *rūhhāpā*, battement d'ailes de l'oiseau qui prend son essor, qui couve ou qui plane, caractérise habituellement l'Esprit saint, en particulier son intervention consécatoire dans l'accomplissement du mystère eucharistique (épiclese), en référence à Gn 1, 2 (cf. P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 258-260) ; mais la métaphore du Christ-Oiseau est également fort bien représentée chez Éphrem, comme nous l'avons déjà fait remarquer (cf. *Az XVI*, 11 et n. 9) et nous avons là, avec *HdF X*, 16 vraisemblablement, l'une des rares occurrences où le *rūhhāpā* concerne le Fils.

2. Dans le substrat biblique de ces images entrent des textes tels que Dt 32, 6 ; Jg 6, 38 ; Ps 72, 6 ; Is 45, 8.

3. Expression biblique également, que la « terre assoiffée » (cf. Ps 63, 2 ; 143, 6) ; chez Éphrem elle désigne couramment Marie, en tant que femme, terre-mère, qui n'a pas reçu la semence d'un homme, terre qui écoute, obéissante : *HdF XII*, 10 ; *Nat XI*, 4 ; XVIII, 13 ; XXVI, 6.

4. Souvenir de Jn 12, 24 ; cf. *Nat XVIII*, 20.

5. L'ascension de la gerbe provient peut-être, dans cette sorte d'inconscient biblique foisonnant dont Éphrem est doué, du songe de Joseph (Gn 36, 7) ; mais surtout l'évocation de la Résurrection au travers de cette image renvoie à la signification primitive de la pâque juive en tant que fête agraire qu'accompagnait l'oblation de la première gerbe (Lv 23, 9-14). C'est jusque dans des détails aussi menus que l'on saisit à quel point la Pâque d'Éphrem s'enracine dans la tradition vétérotestamentaire. En *Cruc III*, 9 la gerbe symbolisait Marie ; on la retrouve associée au « pain nouveau » en *HdF XII*, 9. Il y a bien, pour Éphrem, comme le souligne P. YOUSIF (*L'Eucharistie*, p. 291), identité rigoureuse entre le Christ ressuscité qui monte au Père et le Christ présent dans le pain eucharistique. Quant à la « remontée » du Christ, elle paraît s'inscrire ici dans un cycle naturel allant de la pluie au pain (cf. Is 55, 10-11), conformément à cette sorte de cosmo-théologie qui caractérise profondément toute la pensée de l'hymnographe.

4. *Youdh* Sa Connaissance a mis en déroute l'Erreur
Loin de l'humanité qui s'en allait, perdue ;
Le Malin s'y égare, il est tout confondu !
Chez les païens, Sagesse est toute répandue :
Béni soit sa Fontaine !
5. *Mim* Puissance¹, des hauteurs pour nous il
[descendit ;
Espérance, du sein pour nous il resplendit² ;
De la tombe, pour nous, Orient³ de la Vie !
À la Droite pour nous en Roi il s'est assis⁴ :
Béni soit sa Prestance !
6. *Mim* Il a jailli d'en haut comme jaillit un fleuve
Et surgi de Marie comme surgit racine⁵ ;
Il est tombé du Bois comme tombe le fruit⁶ ;
Il est monté au ciel comme montent
[prémices⁷ :
Béni, son Bon Plaisir !

1. *Haylā* : ce terme désigne la divinité du Christ, en référence à Lc 1, 35 ; cf. *Diat I*, 25, SC 121, p. 57.

2. Le verbe *šmah* signifie à la fois « germer » et « resplendir » ; il véhicule toute la thématique vétérotestamentaire du « Germe » messianique : cf. Jr 23, 5 ; Za 3, 8 ; 6, 12 ; Ps 85, 12.

3. Littéralement : « La Vie s'est levée pour nous » ; le verbe *dnaḥ* et le substantif *dēnhā* expriment l'épiphanie lumineuse du Christ : cf. *Nat I*, 6 ; II, 12 ; XXIV, 12.

4. Cf. Mc 16, 19 ; la strophe synthétise les différentes phases de l'Économie et en répète la finalité salvifique : « pour nous ».

5. Cf. Is 11, 1 ; 53, 2 (où est évoquée la « terre aride », image dont Éphrem vient de faire usage à la str. 3 pour qualifier Marie).

6. Cf. *HdF XVIII*, 14 ; l'Eucharistie qui donne à goûter le Corps du Christ ressuscité est la réplique du fruit de l'Éden, occasion de mort : cf. *Diat XXI*, 25, SC 121, p. 388 ; P. YOUSIF, *L'Eucharistie*, p. 68 ; mais c'est aussi du Père (Racine) que le Fils est le Fruit : *HdF XXII*, 9.

7. Cf. 1 Co 15, 20 ; l'image des prémices s'apparente à celle de la gerbe (cf. str. 3) ; les strophes 5 et 6, avec leur allure liturgique, ne sont pas sans rappeler l'apothéose finale de *l'Homélie sur la Pâque* de MÉLITON DE SARDES (SC 123, p. 125) :

7. *Mim* La Parole du Père est sortie de son Sein
Et dans un autre sein d'un corps s'est revêtue ;
Oui, du Sein jusqu'au sein elle s'est avancée
Et d'elle sont remplis les seins qui restent
[chastes¹ !
Béni, notre Habitant² !
8. *Mim* De là-haut il est descendu comme Seigneur ;
Des entrailles il est sorti comme Serviteur³ ;
Au Shéol, devant lui, la Mort s'est inclinée,
À sa Résurrection la Vie l'a adoré :
Bénie soit sa Victoire !
9. *Mim* C'est comme un nourrisson que le porta Marie ;
C'est comme une oblation que le porta le
[prêtre⁴ ;

« Tel est celui qui fit le ciel et la terre (...)
qui fut incarné dans une vierge,
qui fut suspendu sur un bois,
qui fut enseveli en terre,
qui fut ressuscité des morts,
et qui monta vers les hauteurs des cieux... »

Sur les contacts littéraires entre Éphrem et Mélicon, cf. GRIBOMONT,
« Le triomphe », p. 189.

1. Le Verbe (*Meltâ*) a trois « demeures » : le sein du Père, le sein de la Vierge, et finalement le « sein » de ceux qui, hommes et femmes, vivent dans la contenance (*nakhphūtâ*) ; séquence comparable en CNis XLVI, 1 ; voir aussi *Nat* IV, 130-132 ; XVII, 5 ; c'est encore le « sein » de la création qui, chez Éphrem, forme trilogie avec celui du Père et celui de Marie : thème central de *Nat* XXI et XXIII.

2. Littéralement : « celui qui habite en nous » ; sein, incarnation, inhabitation : toute la strophe se présente comme une variation sur Jn 1, 14 et 18. Le verbe *šrâ*, employé ici, suggère l'habitation de la *Shekinah* dans le Temple et, analogiquement, dans le sein de Marie (Lc 1, 35). Sur cette strophe, voir S.P. BROCK, *The luminous eye*, p. 143-144.

3. Cf. *Nat* XI, 7-8.

4. Jésus est une « offrande », *qūrbânâ*, aux mains de Syméon qui le porte (Lc 2, 28) et qu'Éphrem désigne ici expressément comme « prêtre », *kāhnâ* : cf. *Nat* IV, 208-209 ; *Virg* XXXII, 2.

- C'est comme un supplicié que le porta la croix ;
C'est enfin comme un Dieu que le porte le ciel :
Gloire soit à son Père !
10. *Mim* De tous côtés il offre, de tous côtés il donne ;
Voici des guérisons et voici des promesses !
Près de ses guérisons accourent les gens
[simples
Et près de ses promesses accourent les gens
[sages :
Bénie, sa Parution¹ !
11. *Mim* De bouche de poisson il donna un statère²
Au cachet transitoire³, au métal corruptible ;
Mais de sa bouche à lui, c'est le cachet nouveau
D'un Testament nouveau⁴ qui sort, et qu'il
[nous donne :
Bénie, sa Donation !
12. *Mim* De Dieu originaire est sa Divinité,
Et de chez les mortels vient son Humanité ;
De chez Melchisédech vient son Pontificat,
La Maison de David lui donne d'être Roi :
Béni soit son Alliage⁵ !

1. *Hūlmâné* (guérisons) et *mūlkâné* (promesses du Royaume) résument d'une certaine façon tout le contenu de l'Évangile, de la « Révélation », *gélyânâ*, terme qui correspond à la fois à ἀποκάλυψις (Lc 2, 32) et ἐπιφάνεια (2 Th 2, 8).

2. Cf. Mt 17, 27.

3. L'effigie de César : Mt 22, 20.

4. Mt 26, 28.

5. *Hūltânâ*, « mélange » ou « synthèse », comme traduit judicieusement Cerbelaud ; Dieu et homme, Prêtre et Roi, le Christ est « synthèse », eu égard à sa mission comme à son statut ontologique ; on se gardera néanmoins d'assimiler pareille terminologie à celle de la « Personne composée » (du Christ), débattue plus tard, lors du Concile de Chalcédoine.

13. *Mim* Au repas de la noce, il fut des invités¹ ;
Il fut, en tentation, du nombre des jeûneurs² ;
Il fut, en agonie, du nombre des veilleurs³,
Et puis il fut docteur dans le Temple sacré⁴ :
Bénie soit sa Doctrine !
14. *Mim* Il n'eut pour les impurs aucune répugnance ;
Il n'eut pour les pécheurs aucun éloignement⁵ ;
Les parfaits ont été son grand sujet de joie ;
Aux simples il a montré toutes ses
[complaisances⁶ :
Béni, son Magistère !
15. *Mim* Il n'a pas épargné ses pieds pour les malades,
Et pour les ignorants n'a pas manqué de mots⁷ ;
Sa Descente va loin, jusqu'aux êtres d'en bas,
Loin aussi sa Montée, jusqu'aux êtres d'en
[haut⁸ ;
Béni, son Envoyeur !
16. *Mim* C'est purification pour nous que sa Naissance,
Et c'est propitiation pour nous que son
[Baptême ;
Sa Mort aussi, voilà qu'elle est pour nous la Vie ;

1. Cf. Jn 2, 2.

2. Cf. Mt 4, 1-2.

3. Cf. Mt 26, 41.

4. Cf. Mt 26, 56 ; Jn 18, 20.

5. Cf. Mt 9, 10-13.

6. Cf. Mt 11, 25-27 ; *HdF* XVII, 7.

7. On notera ce parallélisme ; la marche et la parole sont les deux éléments indissociables du ministère de Jésus, les pas étant eux-mêmes des paroles et les paroles des pas.

8. Cf. Ps 8, 6-7 ; Jn 1, 51 ; Col. 4, 9-10 ; He 2, 6-9 ; « descente » (kénose) et « montée » représentent les deux mouvements complémentaires de l'Économie du salut.

- Son Ascension enfin est notre exaltation¹ :
Disons bien grand merci !
17. *Mim* Par les intempérants il fut jugé glouton,
Mais par ses familiers le commun Nourricier ;
Par les gens pris de vin il fut jugé buveur²,
Mais par ses connaisseurs le commun
[Abreuvoir.
Bénie, sa Providence !
18. ? Souillée, sa Conception, au regard de Caïphe :
Aux yeux de Gabriel, glorieuse Naissance !
Parmi les mécréants, on décrie l'Ascension :
Aux yeux de ses disciples, admirable Montée !
Bénie soit sa Prudence !
19. ? Pour celui qui l'engendre, assurée sa
[Naissance ;
Mais pour les scrutateurs³, c'est un problème
[ardu ;
Pour les êtres d'en haut vérité transparente,
Pour les êtres d'en bas hasardeuse question :
Scellé, son examen !
20. *Mim* Il fut, par le Mauvais, à tentation soumis,
Et soumis par le Peuple à l'interrogatoire ;
Et puis, soumis encor à l'enquête d'Hérode,

1. Énumération comparable en *Epiph* X, 4 ; le « pour nous » qui scande cette strophe fait écho au « pour nous » de l'article christologique du *Symbole de Nicée*.

2. Cf. Mt 11, 19.

3. Les *bāsōyé*, les ariens rationalistes, cible principale d'Éphrem dans ses *Hymnes sur la Foi* ; même parallèle entre l'attitude du Père et celle des théologiens arianisants en *HdF* LII, 5-6.

En silence il toisa qui voulait le scruter¹ :
Son Père soit béni !

21. *Mim* Près du fleuve on le prit pour l'un des baptisés ;
En mer on le compta au nombre des
[dormeurs² ;
C'est comme un supplicié, au bois, qu'on le
[pendit,
Et c'est comme un cadavre, au tombeau, qu'on
[le mit :

Bénie soit sa Bassesse !

22. *Mim* Est-il pour nous, Seigneur, quelqu'un qui te
[ressemble ?
Grand, tu te fais petit, et veilleur tu
[sommeilles !
Pur, tu es baptisé, et vivant tu décèdes !
Roi outragé pour rendre à tous leur dignité :
Bénie, ta Majesté³ !

HYMNE II

On n'a pas manqué de souligner la solidarité métrique et thématique de *Res II-III*¹. Reste que *Res II* forme un tout satisfaisant, bien délimité par la prière finale. Il s'agit, non d'une hymne narrative et théologique sur la Résurrection, mais d'un processionnal pour le triomphe de Pâques (*peṣḥâ*, str. 2), solennité « radieuse » (*p'sihâ*, str. 3) du printemps : priorité thématique dont nous trouvons un indice dans la minceur du matériau scripturaire explicite, minceur inhabituelle si, d'un point de vue comparatif, l'on songe à l'abondance ordinaire de références bibliques dans les autres hymnes du recueil.

Une fois de plus, l'extrême liberté de l'inspiration décourage tout discernement d'un canevas rigoureux, de sorte que l'on préférera relever le camaïeu des motifs assortis : le thème paradisiaque (str. 1, 10) ; le thème floral (str. 1, 6-12) ; celui de l'enfance (str. 2, 7-9) ; celui du chant vocal et instrumental (str. 1-4, 7-8) ; celui de la couronne enfin qui sous-tend l'hymne entière : couronne des sons (str. 2), couronne des mots dans les compositions poétiques (str. 5) ou homilétiques (str. 9), couronne des mérites (str. 5, 8-9), des saints (str. 10) et des vertus (str. 11). Avec une sorte de mise en perspective de l'hymnographe lui-même (str. 5) et de sa chorégie discrètement suggérée (str. 2-4, 8-9), l'hymne est à tous égards typique de la manière et du climat éphrémiens. La pièce se veut aussi épiphanie de l'Église ; de sa liturgie dont on aperçoit les éléments : lectures (str. 6),

1. Cf. Lc 23, 9 ; Satan, les juifs et Hérode sont présentés ici, en raison de leur indiscretion propre à l'égard du Fils, comme autant de figures de la théologie arienne, foncièrement inquisitoriale aux yeux d'Éphrem. C'est sans doute cette pointe polémique qui est à l'origine de l'interpolation des deux strophes précédentes, lesquelles interrompent la série alphabétique sur *Mim*.

2. Cf. Mt 8, 24.

3. « Dignité, majesté » : même mot *iqârâ*, fréquent dans la langue liturgique, en particulier dans les doxologies.

1. Cf. GRIBOMONT, « Les hymnes », p. 163 ; ROUWHORST, t. I, p. 30.

Alléluia (str. 7-9), homélies et hymnes (str. 9) ; de sa hiérarchie visible soigneusement détaillée (str. 9) et au sein de laquelle le groupe des « continents » (*nakp^hé, btülé, qaddiṣé* : str. 2, 4, 6, 8-9) prend un incontestable relief¹.

L'arche en musique au milieu des flots (str. 4) ne symboliserait-elle pas, comme le suggère judicieusement Rouwhorst², Nisibe régulièrement menacée par les armées perses ? À la fois hymne printanière (str. 3), hymne à la charité (str. 11) et offrande lyrique (str. 5, 12), *Res II* est aussi un poème de circonstance, et de circonstance dramatique, comme l'atteste la prière finale pour la paix (str. 12).

HYMNE II

Sur la mélodie : « Les enfançons furent occis... »

Structure métrique : chaque strophe est composée de dix membres de sept syllabes.

1. Monture¹ pour moi que ta Loi,
M'emmenant voir le Paradis !
- Clef² aussi pour moi que ta Croix,
M'ouvrant tout grand le Paradis !
- Au jardin très doux³ j'ai cueilli,
Tiens ! je reviens de Paradis⁴ :
- Boutons de roses volubiles⁵
Emmi ta Fête parsemés,

1. La métaphore du char s'applique ici, non à la Croix (cf. *Az XIII, 8*), mais à la Loi, dans la mesure où elle entre dans le processus pédagogique de la Révélation. C'est un voyage initiatique analogue qu'évoque, dès son ouverture, *Ode de Salomon XXXVIII* (cf. note de présentation par M.-J. PIERRE, *Apocryphes 4*, Turnhout 1994, p. 177-178).

2. La métaphore de la clef est importante dans la symbolique d'Éphrem : voir par exemple *HdF XII, 11* ; *XIII, 7* ; *XXV, 2*.

3. Littéralement : « au jardin de délices » ; cf. *Cruc VIII, 2*.

4. Avant Dante, Éphrem a l'expérience à la fois poétique et mystique du Paradis : confessions semblables en *Parad V, 4-5, SC 137, p. 72-73*.

5. Même qualificatif *mallāla*, « bavard », mais aussi « spirituel » (*λογικός*) qu'en *Az IX, 13*.

1. De toutes les hymnes du recueil, *Res II* est incontestablement celle qui nous fournit le plus de renseignements liturgiques explicites sur la célébration pascale ; à cet égard elle est comparable à *Nat I* qui évoque la vigile de l'Épiphanie (cf. *SC 459, p. 40-47*).

2. Cf. ROUWHORST, t. I, p. 115.

Jonchée de chants sur tous les hommes ;
Béni Couronneur couronné !

2. Voici la Fête radieuse¹ :

Ce n'est que bouches et lèvres béés !

Hommes et femmes en chasteté²

Sont là trompettes et hautbois ;

Petits garçons, petites filles³

Sont là des lyres, des cithares ;

Les sons se tressent, s'entremêlent :

Tous montent, touchent jusqu'au ciel,

Glorifient le Seigneur de gloire,

Béni soit-il ! Les muets⁴ tonnent !

3. La terre gronde par en bas

Et le ciel gronde par en haut :

Avril mélange voix à voix,

Les voix sopranes aux voix de basse ;

Les chants sacrés, les chants d'Église

Se mêlent aux tonnerres de Dieu⁵

1. Selon une étymologie populaire, le nom de « Pâques » (*péshâ*) vient du verbe *pašh*, « rayonner » ; cf. G. KHOURI-SARKIS, « La Semaine Sainte syrienne », *LMD* 41, 1955, p. 105, note 1 ; ROUWHORST, t. I, p. 113.

2. Il s'agit des *bné qyâmâ*, les « fils et les filles du Pacte » qui vivaient dans la continence ; sur ces « Membres de l'Ordre », selon la traduction de M.-J. PIERRE, voir l'Introduction de cette dernière aux *Exposés* d'APHRAATE, SC 349, p. 98-107.

3. Les enfants ont leur place dans la liturgie : cf. *Nat* V, 11.

4. Les *sattiqê*, « silencieux » : ce terme (qui désigne vraisemblablement les animaux en *Nat* VII, 1) renvoie ici au mutisme forcé des enfants, évoqué au fil de *Az* IX ; en *Ode de Salomon* XII, 8, il qualifie les éons muets jusqu'à la Révélation : « Les mondes se parlent l'un à l'autre en lui (le Verbe), et ils furent constitués dans/par le Verbe, eux qui étaient silencieux. »

5. Cf. *Cruc* VII, 3, note 7 ; si d'un simple point de vue naturel déjà, la fête de Pâques coïncide avec les premières chaleurs, et par conséquent avec les premiers orages, d'un point de vue théologique également, les « tonnerres », éléments de la théophanie du Sinaï (cf. *Ex* 19, 19 ; *Ps* 18,

Et la lumière des flambeaux

Aux éclairs, à la foudre s'unit ;

La pluie aux pleurs de la Passion¹,

Jeûne de Pâques aux frais pâtis².

4. Ainsi dans l'Arche jubilaient

Toutes les voix, toutes les bouches ;

C'était dehors flots redoutables,

Chants agréables au dedans ;

En duo³ les langues chantaient

Avec ensemble, purement.

Là, se dessinait notre Fête

Où hommes vierges et femmes vierges⁴

Célébrent par des chants, saintement,

La gloire du Seigneur de l'Arche.⁵

5. En cette Fête où chacun porte

ses victoires⁶ en guise d'offrandes,

14), font partie du décor de l'Alliance conclue dans l'intervalle de la cinquante pascalle, entre la Pâque et la Pentecôte dont le don de la Loi sur le Sinaï est la préfiguration vétérotestamentaire.

1. *Hašâ* ; dans la liturgie syrienne, la Semaine sainte s'appelle « Semaine des souffrances » (*hašê*) ; cf. G. KHOURI-SARKIS, *loc. cit.*, p. 96.

2. *Ré'yâ*, « pâturage » : c'est au printemps que recommence l'estivage des troupeaux. Toute la strophe, en somme, suggère l'idée d'une harmonie entre liturgie ecclésiale et liturgie cosmique, dans un univers structuré par le « haut » et le « bas ». Le « jeûne de la Pâque » se prolongeait durant toute la vigile du samedi au dimanche, jusqu'à la célébration de l'Eucharistie.

3. Ce sont des couples d'animaux que Noé introduit dans l'arche : *Gn* 6, 20.

4. *Biâlê wabiâlê* : selon une tradition rabbinique connue d'Éphrem, Noé et sa famille avaient observé la continence, la *qaddišûtâ*, pendant toute la durée du Déluge, cf. *GET* VI, 12, *CSCO* 152, p. 61 ; *CNis* I, 9. APHRAATE entreprend sur la question une longue démonstration : *Exposé* XIII, 5-7, *SC* 359, p. 594-598. Voir A. VÖÖBUS, *History of Asceticism in the Syrian Orient*, *CSCO* 500, Louvain 1988, p. 28-29.

5. Même vision idyllique de l'arche en *Nat* VII, 7.

6. Au sens moral : il s'agit des vertus que détaillera la strophe 11.

J'eus mal, mon Seigneur¹, quand je vis
 Que je me tenais là, pauvrement...
 Ta Rosée mouilla mon esprit
 Et ce lui fut second Avril² !
 Ses fleurs : voilà tous mes présents...
 Ce sont couronnes enlacées,
 À l'huis de l'oreille³ posées :
 Bénie, la Nuée qui pleut sur moi⁴ !

6. Vit-on fleurs cueillies dans les Livres
 Comme on en cueille sur les monts⁵ ?
 Les femmes chastes en ont tout plein
 Les vastes pans de leur esprit !
 Voyez : la voix, comme soleil,
 Sur l'assemblée répand des fleurs⁶ !
 Ce sont là fleurs de sainteté :
 Dedans vos sens recevez-les,

1. *Rabbūli* : c'est exactement le titre que Marie-Madeleine donne à Jésus au matin de Pâques : Jn 20, 16.

2. « Second *Nisan* » ; dans l'homélie métrique qu'il lui consacre, JACQUES DE SAROUG écrit d'Éphrem : « Cet homme était un *second Avril* sur toute la terre ; nos églises se réjouissaient de ses hymnes comme de fleurs », *Homélie sur Mar Éphrem* 150, PO XLVII, p. 63.

3. Le thème de l'ouïe spirituelle est particulièrement développé chez Éphrem, voir par exemple HdF XIV, 3 ; XX, 7 et 10 ; la métaphore de la « porte » se retrouve en *Nat* IV, 138-139.

4. Strophe importante quant à la conception qu'Éphrem se fait de son métier d'hymnographe ; l'évocation des « offrandes », *qūrbāné*, suggère un sacerdoce en même temps qu'elle manifeste la dimension « eucharistique » du poème ; les métaphores de la rosée et de la nuée (comparer avec l'image de la « gouttelette » en *Nat* III, 22) insinuent que l'art poétique repose avant tout sur un charisme.

5. Nature et Écriture sont les deux grands lieux de la Révélation divine : cf. Az IV, 24 et note 15.

6. La voix dont il est question est celle du lecteur qui proclame les textes de l'Écriture à l'assemblée liturgique ; même chiasme de l'ordre visuel et de l'ordre auditif, de la lumière et de la voix, en *Eccl.* XXXVII, 1 ; pour Éphrem, comme pour Claudel, « l'oeil écoute » et l'oreille est illuminée.

Comme lui l'onguent de Marie¹ :
 Béni, couronné de servantes !

7. De fleurs jolies et babillardes²
 Enfants au Roi firent tapis ;
 À l'ânon des guirlandes aussi ;
 Ils en avaient mis plein la route !
 Comme des fleurs tous leurs vivats
 Et leurs chansons comme des lis !
 De même en la Fête, aujourd'hui,
 La foule des enfants, Seigneur,
 T'offre ses Alléluias en fleur :
 Béni, Louangé des petits³ !
8. Oh ! nos tympanes : des coquillages⁴
 Tout remplis de voix enfantines !
 Et nos oreilles, des girons,
 Seigneur, tout pleins du chant des vierges !
 Cueillez de tout, oui, cueillez tous,
 Et que chacun mette du sien,
 - des fleurs qui poussent en son jardin -
 Pour faire une grande guirlande

1. Cf. Jn 12, 3.

2. *Mallâlê* : cf. str.1, note 5.

3. Éphrem voit dans la liesse qui accompagna l'entrée messianique de Jésus (Mt 21, 1-11) une préfiguration de la liesse pascale dont il est contemporain ; le rôle des enfants dans l'épisode évangélique est évoqué en *Nat* VIII, 19 et XIV, 7 ; de fait, dans la liturgie syrienne, la procession des Rameaux revêt un caractère extrêmement joyeux : cf. G. KHOURI-SARKIS, *loc. cit.*, p. 98-99 ; ÉGÉRIE, pour sa part, attire l'attention sur la place qu'occupent les enfants dans la liturgie dont elle est témoin ce jour-là, à Jérusalem : cf. *Journal de voyage* 31, 3, SC 296, p. 275. Avec son concours d'enfants, le jour de Pâques liturgique rejoint ainsi la première « Pâque fleurie » des récits évangéliques, comme on appelait volontiers jadis le Dimanche des Rameaux. Sur l'hallel-alléluia, voir HdF XXII, 8 ; XXIII, 16 ; *Nat* II, 1 ; XXI, 3.

4. *Kénphâ* : pan de vêtement, creux, pli : ROUWHORST traduit par « conque » (t. II, p. 91).

À si grande Solennité :

Il nous convoque à la tresser !

9. Que le grand pasteur¹ tresse là
 Comme des fleurs ses homélies²,
 Les prêtres leurs bien beaux mérites,
 Les diacres leurs proclamations,
 Les jeunes leurs alléluias,
 Les petits enfants leurs chansons,
 Les vierges leurs hymnes rythmés³,
 Les notables leurs bienfaisances
 Et les gens du commun leurs vies :
 Nos mérites, il les multiplie !
10. Convions, invoquons les Vainqueurs,
 Martyrs, Apôtres et Prophètes !
 Ça oui, leurs fleurs sont bien comme eux !
 Quelle splendeur⁴ dans ces corolles !
 Quelle richesse dans ces roses,
 Et dans ces lis quel doux parfum !
 Cueillant au Jardin de délices⁵,
 Ils apportent ces belles fleurs

1. Il s'agit de l'évêque (le titre n'est pas sans rappeler He 13, 20) ; Éphrem passe en revue dans le « processionnal » de cette strophe tous les degrés ecclésiastiques et civils (cf. ROUWHORST, t. I, p. 65) ; pareilles énumérations se retrouvent ailleurs dans son œuvre : CNis XIX, 3 ; XXI, 5 (où il s'adresse à l'évêque Abraham) ; elles ne sont pas sans rappeler le style des anaphores eucharistiques dont les intercessions embrassent tous les ordres de la hiérarchie et du Peuple de Dieu.

2. Syr. *tūrgāmē* : commentaires, explications de l'Écriture.

3. Ces *madrašē*, précisément, dont Éphrem était l'auteur et dont il confiait l'exécution à des chœurs de vierges ; cf. JACQUES DE SAROUG, *Homélie sur Mar Éphrem* 96-116, PO XLVII, p. 49-53.

4. « Vainqueurs », « splendeur » : même adjectif *našihā* qui connote l'idée de victoire et celle de blancheur éclatante : cf. Ap 3, 5 ; 15, 6.

5. Cf. str.1, note 3.

Pour orner notre belle Fête :

Gloire à toi, par les Bienheureux !¹

11. Des rois bien piètre est la couronne
 Au vu de ta couronne à Toi !
 Pureté y est enlacée,
 De tous ses feux scintille Foi ;
 Là c'est bourgeon d'Humilité,
 Là c'est rehaut de Chasteté,
 Là respandit Amour le Grand,
 De toute fleur le suzerain :
 Pleine beauté de ta couronne
 Que tu nous donnes de tresser !
12. Roi nôtre, reçois notre offrande
 Et en échange sauve-nous !
 Mets paix² aux terres dévastées,
 Bâties les églises brûlées !
 Oui, quand nous aurons grande paix,
 Grande couronne te ferons ;
 Alors de tous côtés viendront
 Fleurs en couronnes arrangées

1. Après le concours de tous les ordres de l'Église hiérarchique et visible (str. 9), voici celui de l'Église invisible et triomphante : la « communion des saints ». La métaphore florale à propos des saints est latente dans la description que CYRILLE DE JÉRUSALEM donne de l'efficacité de l'Esprit et de la variété de ses dons : cf. *Catéchèse baptismale* XVI, 12, PG 33, 933 ; voir aussi MÉTHODE D'OLYMPE, *Le Banquet* VII, 151, SC 95, p. 180 ; AMBROISE DE MILAN, *Commentaire sur le Psaume CXVIII*, serm. 5, 7, PL 15, 1320 ; serm. 6, 25, *ibid.* 1344.

2. Syr. *šayyén*, c'est-à-dire : « Fais-en à nouveau des terres cultivées » (*šaynā*).

Pour couronner le Roi de Paix :
Il a agi : il peut agir¹.

1. La prière finale de cette hymne fournit de précieux indices quant à sa datation : Éphrem a très vraisemblablement composé *Res II* au lendemain d'un de ces sièges de Nisibe par les Perses dont il a été le témoin, en 338, en 346 ou en 363, cette dernière date coïncidant avec son départ définitif pour Édesse (cf. ROUWHORST, t. I, p. 35). Pareille prière pour le relèvement des églises se retrouve en *CNis XXI*, 19. Nous sommes bien, en tout cas, dans la période nisibéenne de la carrière d'Éphrem.

HYMNE III

Le mois de *Nisan* est à l'évidence le motif et, pour ainsi dire, l'échangeur thématique de cette pièce, comme l'attestent les *incipit* de nombreuses strophes : *nīsân* (str. 1, 4, 6, 12, 14) ou *b-nīsân* (« En *Nisan*... », str. 8-9). Quant à l'histoire d'amour trompé qu'elle raconte et à ce que nous avons appelé plus haut la « généalogie de la rupture¹ », l'hymne entretient une étroite parenté avec *Cruc I*². Mois des épousailles d'Israël avec le Seigneur dans le désert, puis du divorce que marqua la fabrication du veau d'or (str. 1-2), *Nisan* voit derechef l'infidélité de la synagogue – la « fille » – envers le Christ-Époux (str. 3-5), infidélité de laquelle découlent, comme un châtiment toujours dans la pensée historico-théologique d'Éphrem, l'abolition du Temple et de la pâque ancienne (str. 6), les épousailles du Christ avec l'Église des Nations (str. 7). Les faits et gestes du mois personnifié (« joyeux », str. 5 ; « juste », str. 6 ; « serviteur », str. 7) donnent lieu à une interprétation anti-judaïque (abolition du sacerdoce et du culte anciens : str. 8-9) et sotériologique (triomphe sur la mort et le shéol : str. 10-11). Puis, sans jamais perdre de vue la typologie, le lyrisme printanier et la contemplation du cycle complet des mois se donnent libre cours (str. 12-14) : c'est, littéralement, le « triomphe de *Nisan* » (*nīsân yarhâ zakâyâ*, str. 14). En s'achevant sur les perspectives de l'élargissement universel de la solennité

1. Cf. Présentation de *Cruc I*.

2. ROUWHORST étudie conjointement le scénario de la rupture d'alliance en *Cruc I* et *Res III* : t. I, p. 103-105.

pascale, de Jérusalem à l'Église, l'hymne renoue avec l'argumentation de Az XXI.

HYMNE III

Sur la même mélodie

Structure rythmique : chaque strophe est composée de dix membres de sept syllabes.

1. Avril le mois victorieux,
 Du Victorieux l'émissaire,
 Fit en Égypte grand prouesse,
 Libérant l'Épouse du Roi !
 Sur ses devants il fit jaillir
 Partout des sources et des fleurs ;
 Des éclairs brillaient les flambeaux,
 C'était sonneries de tonnerres !
 Sur ses devants dansaient les monts :
 Béni Très-Haut qui humbles meut¹ !
2. Au désert ce fut noce pure,
 Chambre nuptiale au Sinaï ;
 Le Saint descendit, épousa
 La fille d'Abraham son ami.

1. La sortie d'Égypte à l'époque de la Pâque, cortège triomphal du Seigneur menant les opprimés, s'accompagne de divers prodiges évoqués ici : l'eau jaillie du rocher (Ex 17, 1-7), la théophanie du Sinaï (Ex 19, 18-19 ; cf. *Res II*, 3, note 10), la danse des montagnes (Ps 114, 4).

Mais tout à coup, ah ! quelle horreur !
 L'épouse en sa chambre fornique !
 Le prétendant est chez l'Époux
 Et l'étranger dedans la chambre¹ !
 Elle hait le Roi, s'éprend d'un veau² :
 Béni, le Pur la répudie³ !

3. Dans le désert elle divorce :
 Dans le désert elle a sa fosse⁴.
 Lui, aux païens, point ne la mène :
 Si elle allait salir le Pur...
 Sa fille⁵, il l'éduque à sa place,
 Lui baille bijoux de sa mère ;
 Il l'avertit de sa souillure
 Et lui promet : « Si tu es chaste,
 À toi sera le Fils du Roi. »
 Chez les Nations, il prend Église !

4. Joyeux Avril fut envoyé
 À la fille ainsi qu'à la mère,

1. L'interprétation nuptiale de l'Alliance conclue au Sinaï se retrouve en *HdF* XIV, 6-7 ; elle dénote une influence manifeste de la tradition juive et d'une lecture rabbinique d'Ex 19 en consonance avec le *Cantique des cantiques* qui s'esquisse déjà dans le *Targum* : « Alors Moïse fit sortir le peuple du camp, à la rencontre de la *Shekinah* de Yahvé » (*Targum du Pentateuque*, SC 256, p. 159) ; on lit dans le *Midrash Rabba sur l'Exode XXVIII*, 2 : « Dieu s'est conduit avec Israël selon un cérémonial royal, selon qu'il est dit : *Viens avec moi du Liban, ô ma fiancée !* (Ct 4, 8). » Et RACHI de commenter ainsi Ex 19, 17 : « À la rencontre de Dieu. Cela nous dit que la *Shekinah* divine était sortie à leur rencontre, tel un fiancé qui sort à la rencontre de sa fiancée. »

2. Cf. Ex 32, 4.

3. Littéralement : « qui écrit sa lettre de répudiation » (cf. Dt 24, 1).

4. Cf. Nb 14, 30 ; 1 Co 10, 5.

5. C'est-à-dire le peuple juif contemporain de Jésus ; la « mère » est le peuple de l'Ancienne Alliance ; même rapport de filiation en *Cruc* I, 3-5.

Couronna fille de Sara,
 Au devant du Dauphin sortit ;
 Ah ! pour l'Époux quel beau cortège !
 L'Épouse en l'Époux met sa joie¹ !
 Les boiteux dansent comme cerfs,
 Les aveugles comme lampes brillent² ;
 Ce ne sont que vivats et branches³ :
 Il a amendé l'étourdie !

5. La fille vit le Fils du Roi,
 Le voyant chaste, en fut marrie,
 Le voyant pur, en dépérit
 (Du stupre elle avait tant coutume !),
 Le condamna pour ne point l'être,
 Contre lui chercha maintes noises ;
 La chassait-il pour autre chose⁴ ?
 Elle ignorait, cette enragée,
 Que c'était lui son saint Époux !
 Comme il supporta la souillon !

6. Mais Avril, le mois justicier,
 Lui prend, lui ôte ses atours ;
 Il l'habillait : il la dépouille⁵ !
 Il a déchiré la tenture⁶,
 Ce pur habit qui la couvrait,
 Cachait du Temple les parures ;

1. Cf. Is 62, 5.

2. Cf. Is 35, 5-6 ; *Cruc* I, 1.

3. Entrée messianique de Jésus à Jérusalem : Mt 21, 8-9.

4. Ce stique est obscur et la traduction proposée ici en est conjecturale, cf. ROUWHORST : « comme si c'était pour une autre raison (*ayk mén'hrénâ*) qu'il la répudiait ».

5. Le même mois de *Nisan* a vu les fiançailles de la « mère » avec Yahvé et le divorce de la « fille » d'avec le Christ.

6. Cf. Mt 27, 51 ; *Az* XIII, 19 et 21 ; *Cruc* IV, 6 et 12.

- Il la dénude et prend ses fêtes¹,
Lui prend la Fête capitale²
De qui toute fête dépend :
Il la bannit, complètement !
7. Le Dauphin, voyant la félonne,
Chez les païens vint prendre Église :
Elle, il la savait tendre et franche !
Il se l'unit, s'unit à elle³ :
Entre eux nulle séparation !
Voyez-la, siégeant au palais
Et parée des atours du Roi !
Son chambellan : le Mois d'Avril
De fleurs jolies portant livrée :
Louange à Toi, Seigneur d'Avril !
8. Avril déchire les bourgeons
Comme des seins : les roses sortent !
Elles s'échappent toutes nues
Et font à d'autres des couronnes ;
Tel est Avril, telle est sa Fête :
Du sein déchiré du grand-prêtre⁴
S'est échappé le sacerdoce ;
Il l'a abandonné tout nu :
Le voilà sur notre Sauveur
Qui prend son bien : béni-soit-il⁵ !
9. En Avril, lorsque l'Esprit vit
Que de Caïphe, le grand-prêtre,

1. Cf. Lam 2, 6.

2. Pâques est la « tête » (*réšā*) des fêtes ; en *Nat XXI, 2*, Noël est appelé « capitaine » (*rab haylā*) des fêtes.

3. Ce « mélange » nuptial (verbe *mzag*) se réalise dans et par l'Eucharistie : cf. *Cruc IV, 16*.

4. Cf. *Mc 14, 63*.

5. La suppression du sacerdoce et de la prophétie est un thème fréquent dans *Diat* : cf. *III, 7, SC 121, p. 85 ; XXI, 6, ibid. p. 377*.

- La prêtrise était arrachée,
Qu'il était nu, sans sacerdoce,
Lui-même il déchira le voile¹
Et quitta tout à fait la place ;
Le Temple où l'on officiait vit
Qu'il n'y avait plus d'officiant,
Se transporta, changea de camp !
Béni, lui dont le culte brille !
10. L'épaisse housse de ténèbres²,
Avril l'a toute lacérée !
Les éclairs, volant dans la nuit,
De leurs lueurs l'ont déchirée !
La Fête en Avril célébrée
A brisé les tombes à grand cri³ ;
La Voix qui à tout donne vie,
La Mort qui tue tout l'entendit ;
Elle a molli et lâché prise :
Gloire à toi, Fils du Vivifiant !
11. L'agneau, figure périmée,
Ce même jour brisa l'Égypte
Et dans sa mort montra sa force :
Mort, il libérait des vivants...
Ce même jour, le Premier-né
Brise Shéol ainsi qu'Égypte ;
Les morts, sortis⁴, clament la Force
De cet Agneau qui, par sa Mort,
Du Shéol les a fait sortir :
Gloire à toi pour les tiens sauvés !

1. Cf. *Mt 27, 51 ; Az XIII, 19, note 22*.

2. Cf. *Mt 27, 45* ; mais Éphrem pense probablement aussi aux ténèbres dont fut frappée l'Égypte : *Ex 10, 21-22*.

3. Cf. *Mt 27, 50-52 ; Jn 5, 28*.

4. Cf. *Mt 27, 53*.

12. Avril allège le fardeau
 Qui pesait sur la création !
 Il ôte des montagnes leur faix
 Et des sources leur carapace ;
 Sa tiédeur vient à bout des neiges
 Et du gel délivre les fleuves ;
 Sa paix tempère les cours d'eau,
 Fraie des chemins parmi les flots :
 Pour le marchand, c'est tout profit¹ !
 Seigneur, gloire à ta Providence !
13. Hiver, ce méchant qui fustige,
 Été, ce violent qui accable,
 Gentil Avril les vainc, faisant
 De l'air un doux tempérament ;
 Il vêt les arbres dépouillés
 Comme le Père d'orphelins...
 La terre nue, il la rhabille
 Comme son Seigneur rhabilla
 Ève défaite en son Jardin² :
 Béni, il nous a rhabillés !
14. Avril, oh ! le mois triomphant,
 De tous les jours environnés
 Et de tous les mois entouré,
 Qui sur sa droite, qui sur sa gauche !
 La moitié de ce côté-ci,
 La moitié de ce côté-là ;

1. Fonte des glaces, retour du temps propice à la navigation : autant de motifs littéraires présents dans la poésie antique lorsqu'elle célèbre le printemps (voir les références données dans l'Introduction) ; EUSÈBE DE CÉSARÉE se livre à des considérations très semblables dans son petit traité *sur la solennité pascale* 2 (PG 24, 696), comme GRÉGOIRE DE NAZIANZE dans son *Discours* 44, 10 (sur le « Dimanche nouveau », ou octave de Pâques, PG 36, 617).

2. Cf. Gn 3, 21.

- En vis à vis, là-bas, se tient
 Octobre¹, le mois opulent
 Qui lui apporte son offrande :
 Bénie, la Force ordonnatrice !
15. Cri prophétique : « J'élargirai
 Ton sein, Stérile, à plus d'enfants² » !
 Jérusalem tue le Prépuce :
 Aux Circoncis, vie par l'Église !
 Voyez : elle inspire aux charnels
 Un nouveau-né dans l'Esprit !

1. *Tišri*, le mois automnal des récoltes (septembre-octobre) ; même parallèle avec *Nisan* (Avril) en *Nat* XXVII, 18, à propos de la conception de Jean-Baptiste et de celle de Jésus. On gagnera à rapprocher ce « calendrier mystique » d'une hymne perdue en traduction directe et citée par GRIBOMONT (« La tradition », p. 231-232) : « L'éloge des mois, commente-t-il, avec la recherche des symboles du cycle des travaux humains, n'est pas moins cher à Ephrem qu'à certains sculpteurs romans, de Parme ou de Pérouse. » On n'oubliera pas non plus que le 14 septembre, à six mois d'intervalle du 14 *Nisan*, est liturgiquement attaché à la célébration de la croix, depuis que l'on fête à Jérusalem l'anniversaire de la dédicace du *Martyrium* et de la rotonde de l'*Anastasis* qui avait eu lieu le 13 septembre 335 ; la célébration s'accompagnait, le lendemain, de la vénération de la croix qui avait été découverte sur les lieux mêmes, cinq ans auparavant. Dans son *Journal de voyage* (49, 3, SC 296, p. 319), ÉGÉRIE note que « pendant ces fêtes de la dédicace, la splendeur de toutes les églises est la même qu'à Pâques et à l'Épiphanie. » D'aucuns sont allés jusqu'à émettre l'hypothèse d'une célébration automnale de la Pâque chez les chrétiens de Perse, en tablant sur le fait que ceux-ci suivaient le calendrier perse et qu'en conséquence *Nisan*, premier mois de l'année, devait se confondre avec le mois de *fravartîn*-septembre : cf. M.-J. PIERRE, « Un synode contestataire à l'époque d'Aphraate le Sage persan », dans *La controverse religieuse et ses formes*, éd. A. Le Boulluec, Paris 1995, p. 266, n. 59.

2. Citation libre de Is 54, 1-3 ; en évoquant le jour même de Pâque la fécondité de l'Église, cette strophe, palliant le silence général du recueil, fournit un précieux indice de ce que le baptême pascal était administré dans la communauté d'Ephrem (cf. ROUWHORST, t. I, p. 114-115).

Leur joie à eux : naître de chair ;
 Leur fierté : des enfants au sein ;
 Leur espoir : hériter la terre¹...
 Mais aux Nations, quels biens promis !

16. De Sion le sein trop petit
 S'avoue lui-même périmé ;
 Il suffisait au petit Peuple,
 Pour sa Fête il allait encor :
 Car Jérusalem seulement
 Du culte était lieu obligé² ;
 Mais comment toutes les Nations
 Pouvaient-elles de tous côtés
 Présenter là leur sacrifice ?
 Partout il a rompu son Corps !

17. La pierre que Daniel a vue,
 La terre en est toute remplie³,
 Et la nuée que vit Élie
 S'est étendue⁴, offrant l'image
 De l'Évangile divulgué
 Aux dimensions de tous les peuples ;
 Ah ! quelle abondante rosée !
 Et quelle pluie pour apporter
 Fraîcheur aux Nations assoiffées !
 Béni soit-il, partout servi !

1. Les bénédictions promises en Dt 28, 1-14, matériellement comprises par le peuple juif.

2. Cf. Dt 12, 11 : tout le thème de Az XXI.

3. Cf. Dn 2, 35 ; sur l'expansion du Christ et de son message à travers le monde, voir *Nat* II, 21 ; ATHANASE, *Sur l'incarnation du Verbe* 48, 4, SC 199, p. 440. ROMANOS LE MÉLODE fait lui aussi allusion à cette pierre de Daniel dans son *Hymne XLI (sur la Résurrection)* 19, SC 128, p. 449.

4. Cf. 1 R 18, 44-45.

HYMNE IV

Sur un mètre différent, la célébration du mois pascal se poursuit. On se plaira à en relever les épithètes, souvent assonantes, au fil de l'hymne : « qui-enrichit-tout » (*ma'tar kōl*, str. 1) ; « babillard » (*m'lilā*, str. 1) ; « serein » (*b'hilā*, str. 10) ; « glorieux », *š'bihā* (str. 11) ; « charmant » (*basimā*, str. 12) ; « bienheureux » (*tūb*, str. 13, 15) ; « intendant des symboles » (*rabbaytā d-rāzē*, str. 15).

L'hymne s'ouvre sur une prière (str. 1) : mois des éclosions, *Nisan* favorise non seulement le don personnel du poète (str. 2), mais l'expression sonore de toute l'Église en fête (str. 3). Ephrem exploite successivement la signification symbolique de différents éléments printaniers : le manteau de fleurs (str. 4-5), l'activité de l'abeille (str. 6-7), le dégel (str. 8-9), l'exhalaison des parfums (str. 12). À l'intérieur du calendrier biblique et liturgique où tout concerte (str. 3), *Nisan* focalise des événements, tant de l'Ancienne que de la Nouvelle Alliance : témoin de la théophanie du Sinaï (str. 10), il l'est aussi de l'incarnation du Fils dans le sein de Marie (str. 10 et 13) ; il a vu « les deux pâques radieuses, celle de Moïse et celle du Seigneur » (str. 15, avec un jeu de mots emblématique de tout le recueil : *pēšhē p'sihē*). On notera enfin l'importance du thème christologique de la descente et de la remontée (str. 10, 13-14), corrélative à la bipolarisation du cosmos (str. 1), l'éloge des vertus (amour : str. 7 ; liberté : str. 8-9) dont l'Église vit tout autant que de ses chants.

HYMNE IV

Sur la mélodie : « Voici le jeûne du Premier-né... »

Structure métrique : chaque strophe compte sept vers.

1. Ô mon Seigneur béni, baille-nous un peu de la
[richesse d'Avril le tout-libéral !
En Avril ta générosité s'étend sur tout :
De par elle les montagnes se parent de regain,
Les sillons de semences, la mer de riches nef¹,
La terre de troupeaux ; là-haut des luminaires
Qui sourient² ! En bas des fleurs ! Avril orne la terre
Et la fête d'Avril orne la sainte Église !
2. Avril, ce babillard, m'a soufflé la hardiesse :
J'ai demandé, j'ai dit : « Seigneur, si les bouches
[fermées
Du serpent meurtrier par Avril furent ouvertes,
- il a ouvert la bouche de ce maudit reptile qui ment et
[qui tue³ ! ~

1. Cf. *Res III*, 12, note 20.

2. *Pšihé*, « radieux » : cf. *Res II*, 2, note 6.

3. *Nisan*, mois de la Rédemption, était aussi celui de la création de l'homme et de son premier péché.

- Ouvre, Seigneur, en ta bonté, la bouche de ton
 [serveur ; fais-en
 Une cithare de vérité ! Qu'elle chante un chant sain¹ et
 [plein de certitude,
 Une bénédiction pour tous ceux qui l'écoutent !
3. Si l'air d'Avril bruit de chants et de tonnerres, sonore
 [tout entier,
 Quelle ne sera pas, au jour de ta Pâque sonore, la
 [liesse de l'Église volubile !
 Tout entière elle résonne, vraie cithare, en cette Fête
 [tienne, la grande,
 Compagne et jumelle de l'autre Fête
 Qui, dedans Bethléem, mit les veilleurs en liesse ;
 Que l'Église en Avril te tresse la louange
 Qu'avaient tressée pour toi les anges de Janvier² !
4. Oh ! regardez : Avril tisse à la terre un vêtement !
 De toutes les couleurs la création s'atourne :
 C'est tablier de fleurs, c'est sarrau de corolles³ !
 La Mère d'Adam⁴ se pare, en la Fête d'Avril,
 D'un habit que mains n'ont point tissé ; elle exulte :

1. *Qâlâ hîmâ* : en *HdF* XXI, 1, Éphrem demande de la même façon pour sa « cithare » des « cordes saines » (*hîlimé*), c'est-à-dire la grâce de la santé doctrinale.

2. Dans le calendrier syrien, le mois de *Kanoun* comportait deux parties, l'une équivalant à peu près à notre décembre, l'autre à peu près à notre janvier ; au temps d'Éphrem, l'unique solennité de *Dénhâ*, Noël-Épiphanie, se situait le 6 janvier. Pour le parallélisme *Nisan-Kanoun*, voir *Nat* IV, 31-32 ; XXII, 6 ; XXVII, 3, textes dans lesquels *Nisan* est envisagé surtout comme mois de la conception virginale du Christ. Éphrem est particulièrement attentif au « dialogue » des fêtes à l'intérieur du temps sacré, cf. *Res* III, 14 et note.

3. Sur *Nisan*, mois des fleurs (*habâbê*) identifié avec celui de la création, voir la note de M.-J. PIERRE à propos d'APHRAATE, *Exposé* XII, 1 (*De la Pâque*), SC 359, p. 570.

4. La terre, de laquelle Adam a été tiré (*Gn* 2, 7).

- Son Seigneur est descendu¹ faisant monter son fils !
 [Deux fêtes pour la terre,
 Deux noces d'un seul coup, du Seigneur et du fils !
5. Sein maternel, giron que la terre pour tous les vivants,
 Couverture pour les morts... Ô terre ! Par tes soins sont
 [habillés tous les nus,
 Et personne n'est capable de te couvrir ! Avril a eu de
 [la pudeur pour toi ;
 Tu étais à découvert comme Noé : il a caché ta nudité².
 Deux frères ont couvert d'un vêtement le père
 [universel³,
 Et la terre, Mère universelle,
 Avril la vêt tout seul avec livrées de fleurs !
6. La frêle-aillée⁴ aussi sort en ce mois des fleurs, elle
 [s'empresse ;
 Regardez cette toute-fragile, et comme elle empressez-
 [vous !
 Elle est porteuse de mystères et son pollen est de
 [symboles ;
 Sur toutes les fleurs elle ramasse sa provende ;
 Son trésor bien caché ne paie guère de mine,
 Mais quand on l'ouvre, ah ! c'est merveille de voir
 [comme elle a travaillé :
 Elle a construit, rempli : béni, son Créateur !

1. Jeu de mots entre *nîhêt*, « descendre », et plus haut *nahtâ*, « vêtement ».

2. Sur le thème de la nudité (Avril vêt et dévêt à la fois), comparer avec *Res* III, 6, 8-9, 13.

3. Le « père universel » désigne Noé, cf. *Gn* 9, 23 ; autre interprétation allégorique du même épisode en *HdF* IX, 1-2. APHRAATE présente à deux reprises Noé comme le père du « second monde » : *Exposés* XIII, 7, SC 359, p. 598 ; *ibid.* XVIII, 2, p. 751.

4. L'abeille : cf. *Virg* XLIV, 12.

7. La douceur se répand : sa bouche la recueille ;
Toute-pure, elle est le miroir de l'Église
Qui butine dans les Livres la douceur du Saint-Esprit¹ ;
Au désert, le ramassis récoltait la manne, la ramassait²
[avec avidité,
Dans un esprit sordide. Venez ! Cueillez le pur amour³
Au lieu de la manne jolie ! Une fois conservée, la
[manne se gâtait⁴ ;
Mais l'amour conservé, lui, n'en est que plus doux.
8. Les glaces de l'hiver, les dards piquants du froid,
Avril les a brisés ! Symbole de l'amour
Qu'Avril ! ses ardeurs triomphent des rigoureux
[frimas ;
Voyez : ils dansent, les pieds qu'Hiver enchaînait !
Libres, les mains qu'engourdissait l'inertie !
Diligence est sortie pour décorer la terre : que l'âme
[regarde, rivalise,
Et qu'au lieu de la terre elle s'orne elle-même !
9. Sa Majesté Avril, semblable au Libérateur universel,
Élargit les marchands que l'hiver entravait ;
Sitôt devenu roi, il les a libérés : ils s'évadent, ils
[trépignent !
Ainsi son Seigneur avait-il libéré en Avril les détenus
[d'Enfers
Qui brisèrent leurs tombes⁵. Ah ! que liberté se libère
[elle-même,

1. Même image de l'Église-abeille en *Nat* XXVIII, 9-10.

2. Jeu de mots entre le verbe *knaš*, « ramasser » et le nom dérivé *knūštā*, « Synagogue », rendu ici par « Ramassis ».

3. Même célébration de l'amour (*hūbbā*) qu'en *Res* II, 11.

4. Cf. Ex 16, 20 ; « une fois conservée » : le verbe *bōt* signifie littéralement « passer la nuit ».

5. Cf. Mt 27, 52.

- Elle qui s'est enchaînée ! Qui libérerait celui qui met
Ses liens, si grands soient-ils, dessous sa volonté ?
10. Aimable Avril, en Toi le Très-Haut modère son fracas
[pour nos oreilles¹ ;
Oui, en Avril, le Seigneur de l'Orage
Mitige sa vigueur par amour : il descend habiter dans
[le sein de Marie ;
En Avril derechef, revigoré,
Il habite le sein du Shéol² et en remonte ;
En Avril même, il entre et prend une voix douce
[pour persuader
Ses ouailles sans espoir en sa résurrection³.
11. Ce glorieux Avril ouvre tous les dépôts : toute richesse
[en sort⁴ ;
.....
En ce mois le dépôt souterrain de l'en bas
Restitue, quant à lui, le Corps tout-vivifiant.
12. Encensoir à senteurs que ce charmant Avril !
Il exhale tous les parfums ! Dieu est descendu pour
[marcher sur la terre⁵ ;
Avril l'a vu, comme un grand prêtre il s'est fait beau ;
Il lui a présenté l'encensoir à senteurs, le fumet des
[fragrances ;
Il a prophétisé : « Voici que le Grand Prêtre pour nous
[descend d'en haut !

1. Éphrem pense à la théophanie du Sinaï (Ex 19, 16-19) et à la demande formulée par le peuple à Moïse (Ex 20, 19 ; Dt 5, 27).

2. Cf. Az XVI, 4, note 2.

3. Cf. Jn 20, 19 s.

4. La strophe est mutilée.

5. Cf. Ex 33, 14-17 ; 2 S 7, 6-7 ; Lc 24, 15.

Son sacrifice : l'amour de la vérité¹ ! Son encensoir : la
[miséricorde !

Et son hysope encor : l'absoute des péchés !

13. C'est en Avril que d'en haut Notre-Seigneur descend,
Que Marie le reçoit² ; c'est encore en Avril
Qu'il ressuscite et monte, que Marie le revoit³ ;
Elle l'avait senti descendre : *la première, elle le voit*

[*resurgi !*

Voir l'en haut et l'en bas : c'est renom de Marie⁴ !

Heureux Avril ! Tu as vu la Conception

De ton Seigneur, sa Mort et sa Résurrection !

14. En Avril, l'Élu⁵ s'ébranle, il descend de là-haut,
[atourné de tendresse ;

Avril le couronne de triomphes en foule ;

Il remonte d'en bas : les morts te font une couronne

[de ressuscités,

Les disciples une couronne de consolés,

Les anges une couronne de ravis, à la vue de ton Duel.

À la place de la couronne d'épines,

C'est la Gloire, en couronne, que le créé te tresse !

1. Ou « l'amour véritable », cf. ROUWHORST, t. I, p. 122.

2. Cf. Lc 1, 26 s.

3. « Marie » de Jn 20, 11 s. est de nouveau assimilée à Marie, mère de Jésus : cf. *Cruc IV*, 17 et note 3.

4. La lacune du ms. B est ici comblée d'après le *Bréviaire syrien* pour l'Office de la fin du jeûne (cf. GRIBOMONT, « La tradition », p. 212); Marie a la gloire, littéralement le « nom » (*šmā*), de voir l'abaissement du Fils (dans le sein maternel et dans celui du Shéol) comme son exaltation ; selon ROUWHORST (t. II, p. 103, note 12), Éphrem s'appuie ici sur une étymologie du « nom » de Marie qui rapproche *Mariām* de *rawmā*, « hauteur » ; on la retrouve chez APHRAATE, *Exposé IX*, 5 (*De l'humilité*), SC 349, p. 479, et chez SALOMON DE BOÛRA, *Livre de l'Abeille*, éd. E.A.W. Budge, Oxford 1886, p. 34.

5. *Bhirā* : même appellation du Fils en *HdF VI*, 5 où elle fait référence à la scène du Baptême (cf. Mt 3, 17).

15. Intendant des symboles, Avril a couru vers Notre-
[Seigneur, à sa venue ;
Car ce sont symboles cachés que, pour Avril,
Moïse emmi l'Égypte déposait ;
Avril a présenté ses symboles¹.....
.....
Heureux Avril ! Tu as vu les deux Pâques radieuses :
Et celle de Moïse et celle du Seigneur !

1. La strophe est mutilée.

HYMNE V

Res V est la dernière pièce, de surcroît mutilée, que le manuscrit B nous transmette. Métrique et thématique l'apparentent étroitement à la précédente, à tel point qu'il n'est pas interdit de la considérer comme sa suite pure et simple, à moins qu'il ne s'agisse d'un extrait artificiellement composé à partir du même ensemble originel. Une cohérence s'ébauche : *Nisan*, mois des eaux abondantes (str. 1-2), est aussi celui d'un soleil plus vif (str. 3) ; il est surtout le pacificateur de tous les éléments cosmiques (str. 4).

HYMNE V

Sur la même mélodie

Structure métrique : chaque strophe compte sept vers.

1. En ce mois de crues, ta générosité déborde sur le
[monde, sans lésiner !
Tu es plus libéral en largesses qu'Avril en giboulées !
Sur tous les hommes les voilà répandues ; sur les
[épines mêmes
Ta Grâce se penche en sa tendresse !
Si le chiendent¹ croît, embellit et fait tout bas l'ingrat,
Ne refuse pas ta miséricorde, Seigneur, à celui qui a soif
De te rendre la gloire en donnant de la voix !
2. Les sources taries aussi, l'ingénieux Avril les remplit,
[en fait des abreuvoirs :
En ce mois, Seigneur, remplis des ondes de ta Grâce
La source altérée de notre esprit², car elle a grand
[besoin de tes dons ;
S'ils n'étendent pas leur visite à toutes tes créatures
Malades³.....

1. L'ivraie : cf. Mt 13, 25-26.

2. Même image en Eccl XXXII, 4.

3. Manquent la fin de la strophe et le début de la strophe suivante.

3.
 Jamais en effet le soleil n'a manqué
 De se lever sur les méchants¹ pour qu'à travers son
 [lever visible on saisisse
 L'invisible Lever de l'Amour ; la constance du soleil,
 [jusque sur les méchants,
 Montre que jamais il n'a refusé
 Sa tendresse aux ingrats.
4. Finie, la désolation d'Hiver, le sourd, le taciturne !
 Voici que retentit Avril : il est musique universelle, il
 [fait la paix !
 Paix à la mer où chantent avirons et matelots ;
 Paix aux campagnes où mugissent les animaux ;
 Paix dans les airs aussi où chantent les oiseaux² ;
 Paix d'Avril aux Enfers ! Ils se sont aperçus
 Qu'une Voix est entrée : c'est la Voix du Vivant³.....

INDEX

1. Cf. Mt 5, 45.
 2. Même revue de la création en *Eccl* LI, 4.
 3. Manquent la fin de la strophe et de l'hymne.

I. INDEX DES RÉFÉRENCES BIBLIQUES

Plus que les citations littérales, les allusions libres à des textes bibliques fourmillent dans la trame des hymnes ; aussi ce répertoire a-t-il été conçu de manière suffisamment exhaustive. Le premier chiffre en **gras** indique l'hymne, le second la strophe.

ANCIEN TESTAMENT

Genèse		16, 3	Az 17, 6
3, 7	<i>Cruc 5, 15</i>	17, 8-14	Az 20, 8
3, 8	<i>Cruc 8, 13</i>	19, 18	Az 13, 30
3, 18	<i>Cruc 4, 2</i>	19, 20	Az 15, 1
3, 19	<i>Az 6, 7 ; Cruc 8, 1</i>	20, 18-19	Az 13, 4 ; Res 4, 10
4, 4	<i>Az 6, 8</i>	24, 1	<i>Cruc 1, 14</i>
9, 23	<i>Az 13, 17 ; Res 4, 15</i>	32, 4	<i>Res 3, 2</i>
14, 18	<i>Az 2, 8</i>	34, 29	<i>Az 8, 9</i>
17, 14	<i>Cruc 5, 5</i>	40, 36-38	<i>Cruc 1, 14</i>
18, 6	<i>Az 19, 10</i>		
18, 7-8	<i>Cruc 3, 7</i>	Lévitique	
22, 9	<i>Az 20, 3</i>	11, 7-8	<i>Az 19, 27</i>
22, 13	<i>Cruc 2, 7</i>	11, 15	<i>Az 19, 15</i>
39, 14-15	<i>Cruc 1, 5</i>	24, 5-9	<i>Cruc 3, 12</i>
Exode			
1, 22	<i>Az 9, 7</i>	Nombres	
3, 2-3	<i>Az 16, 33</i>	4, 14	<i>Az 5, 6</i>
4, 16	<i>Az 8, 9</i>	14, 30	<i>Cruc 5, 13 ; Res 3, 3</i>
7, 7	<i>Cruc 2, 1</i>	15, 20	<i>Cruc 4, 4</i>
7, 19-20	<i>Az 8, 9</i>	11, 5	<i>Az 19, 14</i>
12, 5	<i>Az 2, 6 Az 9, 24</i>	12, 7	<i>Az 8, 12</i>
12, 6	<i>Cruc 3, 1</i>		
12, 7	<i>Az 5, 15</i>	Deutéronome	
12, 8	<i>Cruc 2, 3, 5 ; Cruc 7, 2</i>	12, 11	<i>Az 21, 2, 20-21 ; Res 3, 16</i>
12, 9	<i>Cruc 2, 4</i>	18, 15	<i>Az 2, 12</i>
12, 10	<i>Cruc 2, 4</i>	32, 15	<i>Az 18, 5</i>
12, 11	<i>Cruc 2, 6</i>	32, 32	<i>Cruc 5, 9</i>
12, 15	<i>Az 17, 3</i>		
12, 29-30	<i>Az 4, 15</i>		
12, 46	<i>Cruc 2, 3</i>		
13, 21-22	<i>Az 15, 8</i>		
15, 20	<i>Az 9, 1</i>		
15, 23-25	<i>Cruc 9, 3</i>		

Josué	
3, 14-17	Az 8, 16
6, 20	Az 8, 17
10, 12-14	Cruc 6, 2, 16
Juges	
15, 17-19	Az 12, 11
16, 29-30	Cruc 4, 10
1 Samuel	
7, 7-11	Az 5, 4
17, 40-54	Az 5, 5
17, 51	Cruc 7, 4
2 Samuel	
6, 14	Cruc 4, 3
1 Rois	
8, 27	Cruc 4, refr.
17, 6	Az 19, 15
17, 12-16	Az 17, 15
18, 44-45	Res 3, 17
2 Rois	
2, 11	Az 16, 14
	Az 17, 15
25, 9-10	Cruc 4, 10
1 Maccabées	
10, 62	Az 5, 10
14, 43	Az 5, 10
Psaumes	
2, 9	Cruc 8, 4
22, 19	Cruc 5, 4
33, 9	Az 16, 3
45, 2	Cruc 5, 12
45, 7	Cruc 8, 4
80, 9	Cruc 5, 9
110, 1	Cruc 8, 10

NOUVEAU TESTAMENT

Matthieu	
2, 1-2	Cruc 7, 7
3, 16	Az 13, 24
3, 17	Res 4, 14
4, 1-2	Res 1, 13
5, 17	Cruc 5, 5
5, 45	Res 5, 3

147, 3	Cruc 2, 3
Isaïe	
1, 3	Az 18, 7
1, 15	Az 19, 16
5, 2	Cruc 5, 9
6, 2	Az 13, 13 ;
	Cruc 2, 6
11, 1	Res 1, 6
11, 4	Az 16, 22
35, 5-6	Res 3, 4
40, 9	Az 2, 10
54, 1-3	Res 3, 15
62, 5	Res 3, 4
Jérémie	
31, 29	Cruc 5, 18
Lamentations	
2, 6	Res 3, 6
Ézéchiël	
1, 4-28	Az 15, 5
37, 1-10	Az 13, 31
Daniel	
2, 35	Res 3, 17
3, 25	Az 13, 2
7, 5-7	Cruc 4, 11
10, 3-4	Az 21, 10
Amos	
5, 25	Az 21, 18
Jonas	
2, 1	Cruc 6, 1
Malachie	
1, 11	Az 21, 25
3, 20	Cruc 4, 14

6, 28	Cruc 7, 1
8, 15	Az 15, 21
8, 24	Res 1, 21
11, 19	Res 1, 17
12, 9-13	Az 15, 25
13, 11	Az 15, 29
13, 25-26	Res 5, 1
14, 25	Az 15, 14
17, 27	Res 1, 11

21, 2	Az 15, 19
21, 4	Cruc 1, 1
21, 9	Cruc 1, 1
21, 18-19	Az 15, 22
21, 38-39	Az 13, 23
22, 20	Res 1, 11
22, 42	Az 2, 1
23, 30	Az 19, 21
24, 28	Az 17, 11
25, 6	Cruc 1, 2
26, 24	Az 15, 30
26, 25	Cruc 3, 15
26, 28	Res 1, 11
26, 41	Res 1, 13
26, 48-49	Az 12, 10
26, 50	Az 16, 8
26, 52	Cruc 3, 18
26, 56	Res 1, 13
26, 53	Cruc 3, 19
26, 63	Az 12, 12 ;
	13, 3
26, 67	Az 13, 13
27, 5	Az 16, 29
27, 15	Cruc 5, 18
27, 20-21	Cruc 1, 11
27, 24	Az 13, 11 ;
	Cruc 1, 7 ;
	4, 7
27, 25	Az 19, 25
27, 29	Cruc 4, 2 ;
	Cruc 7, 2 ;
	8, 3
27, 29-30	Cruc 5, 12, 13, 15
27, 34	Az 13, 9 ;
	Cruc 5, 9
27, 35	Cruc 5, 4
27, 37	Cruc 8, 6
27, 38	Cruc 8, 9
27, 40	Cruc 5, 8
27, 45	Az 13, 17, 20-25 ;
	15, 20 ;
	Cruc 1, 10 ;
	4, 14 ;
	6 ;
	7, 5-6
27, 46	Az 13, 18 ;
	Cruc 6, 15
27, 48	Cruc 5, 10-11
27, 50	Az 3, 19
27, 51	Az 13, 19 ;
	Cruc 4, 6, 12-13 ;
	6, 2 ;
	Res 3, 6, 9-10

27, 52	Az 3, 14 ;
	20, 2 ;
	Res 4, 9
27, 52-53	Az 4, 6 ;
	Cruc 7, 3 ;
	Res 3, 11
27, 59	Cruc 8, 11
28, 2	Cruc 4, 17
Marc	
1, 25-26	Az 13, 6
3, 19	Az 15, 30
3, 21	Az 2, 9
5, 9	Az 15, 24
5, 13	Az 15, 23
9, 21	Az 15, 28
10, 16	Az 1, 18
14, 1	Cruc 3, 4
14, 61	Cruc 1, 11
14, 63	Cruc 4, 12 ;
	Res 3, 8
15, 11	Cruc 8, 3
15, 17	Az 5, 6
15, 23	Cruc 5, 10
Luc	
1, 26	Res 4, 13
4, 29	Az 16, 10
5, 4-6	Az 15, 26
7, 37-38	Az 14, 1
7, 39	Az 14, 3
11, 21-22	Az 1, 12 ;
	5, 5
13, 6-9	Az 21, 23
14, 27	Cruc 9, 1
15, 5	Res 1, 2
22, 36	Cruc 3, 17, 19
22, 42	Cruc 8, 2
22, 44	Cruc 8, 1
22, 51	Cruc 3, 18
23, 2	Az 5, 7
23, 9-11	Az 13, 7 ;
	Res 1, 20
23, 17	Cruc 5, 18
23, 42	Cruc 6, 20
23, 46	Cruc 6, 2
23, 48	Cruc 1, 10
24, 50	Cruc 8, 15
Jean	
1, 5	Cruc 4, 18
1, 17	Cruc 3, 5

1, 29 Az 1, 19 ;
 Cruc 2, 9
 2, 2 Res 1, 13
 2, 19 Cruc 4, 13
 3, 20-21 Cruc 1, 8
 4, 14 Az 13, 10
 5, 35 Cruc 1, 8
 6, 10 Cruc 7, 1
 6, 12 Cruc 7, 1
 6, 35 Az 17, 5
 9, 6 Az 13, 12
 11, 34 Az 15, 27
 11, 43-44 Az 13, 32
 12, 3 Res 2, 6
 12, 4 Az 14, 4
 12, 6 Az 12, 9
 Az 14, 9
 12, 24 Res 1, 3
 12, 32 Cruc 8, 16
 13, 4 Az 14, 23
 13, 4-5 Cruc 3, 7
 13, 23 Az 14, 8 ;
 Cruc 3, 11, 13
 13, 25 Cruc 3, 16
 13, 26 Cruc 3, 15
 13, 30 Cruc 3, 13
 14, 6 Az 3, 18
 15, 13 Az 1, 7
 18, 6 Az 16, 9
 18, 12-13 Az 13, 2
 18, 22 Az 12, 11 ;
 15, 22, 24 ;
 Cruc 4, 1
 19, 7 Cruc 4, 4
 19, 12 et 15 Cruc 1, 11
 19, 14 Az 4, 8-9
 19, 19-22 Cruc 4, 6
 19, 23-24 Cruc 5, 6
 19, 28 Az 13, 10
 19, 30 Az 6, 14
 Az 13, 19
 19, 34 Az 18, 4
 19, 41 Cruc 4, 16 ;
 8, 13
 20, 6-7 Az 13, 32 ;

Cruc 4, 18
 20, 11 Res 4, 13
 20, 19 Res 4, 10
 21, 5 Az 15, 26

Actes

1, 9 Cruc 8, 15
 1, 18 Az 16, 28

Romains

5, 12 Az 1, 10

1 Corinthiens

1, 24 Az 1, 15
 10, 20, 28 Az 19, 18
 15, 4 Cruc 4, 16
 15, 26 Az 4, 8

2 Corinthiens

8, 9 Az 1, 2

Éphésiens

2, 19-22 Cruc 4, 13
 4, 23 Az 18, 1

Colossiens

1, 20 Az 2, 6
 2, 14 Cruc 9, 2

1 Thessaloniens

4, 17 Az 16, 11, 13 ;
 17, 13

Hébreux

3, 5 Az 8, 12

1 Pierre

1, 19 Az 2, 6 ;
 9, 24 ;
 17, refr.

Apocalypse

19, 16 Az 5, 14

II. INDEX THÉMATIQUE ET NOTIONNEL

En raison de leur importance dans la terminologie et la pensée théologique d'Éphrem, on a fait figurer à la fin de cet index certains termes syriaques dont la traduction ne peut être que plurielle et approximative. La sélection des thèmes se veut par ailleurs assez fine pour servir d'auxiliaire utile à tout travail heuristique ou comparatif dans l'univers éphrémien.

abeille Res 4, 6-7.
 agneau Az 1, 7, 19 ; 2, 2, 4-6 ; 3, 1-8, 10-11, 13-15, 17-19 ; 4, 15-17, 19, 21 ; 5, 1-5, 15-21 ; 6, 1, 8-10, 12 ; 9, 19-24 ; 12, 4 ; 13, 1, refr. ; 14, 22-23 ; 19, 1-2 ; 21, 13 ; Cruc 2 ; 3, 1, 3, 10-11, 14, 16 ; 5, refr., 17-18 ; Res 1, 1 ; 3, 11
 aigle Az 9, 16 ; 17, 11-12
 âne, ânon Az 15, 19 ; Cruc 1, 1 ; Res 2, 7
 anges Az 1, 2 ; 19, 10 ; Cruc 3, 7 ; 4, 14 ; 7, 6 ; 8, 12 ; Res 4, 3, 14
 arbre Cruc 8, 13 ; Res 3, 13
 arche Res 2, 4
 arianisme Res 1, 19-20
 Ascension (du Christ) Cruc 8, 15 ; Res 1, 2, 6, 16, 18
 azyne Az 6, 4-6 ; 17 refr., 2-5, 14 ; 18, refr., 4, 11-16 ; 19, refr., 3, 6-19, 22-24 ; Cruc 2, 5
 balance Cruc 3, 3
 baptême Cruc 3, 8 ; 4, 16
 Baptême (du Christ) Az 13, 24 ; Res 1, 16, 21-22
 beauté Az 2, 10 ; 15, 11 ; Cruc 1, 3 ; 8, 6 ; Res 2, 11
 braise Az 16, 27
 cachet Res 1, 11
 chambre nuptiale Az 9, 8 ; 15, 8 ; Res 3, 2
 char Az 13, 8 ; 15, 5 ; 16, 12-18 ; Cruc 5, 1 ; 6, 12 ; 8, 15 ; Res 2, 1
 chasteté Res 1, 7 ; 2, 2, 6, 9, 11 ; 3, 3
 christologie Az 15, 26-27 ; 16, 30-31 ; Res 1, 12
 cithare Res 2, 2
 clef Az 20, 15 ; Res 2, 1
 cœur Az 18, 2-9
 confessions poétiques Cruc 6, 18, 20 ; 7, 12 ; Res 2, 5 ; 4, 2
 couleurs Az 15, 9, 11 ; Cruc 8, 6 ; Res 4, 4
 couronne Cruc 3, 1 ; 7, 1 ; 7, 1, 3-4, 7-12 ; Res 2, 1, 5-6, 8-9, 11-12 ; 3, 8 ; 4, 3, 14
 course Az 12, 4 ; 14, 24 ; 19, 4 ; Cruc 3, 11 ; Res 4, 15
 creuset Az 12, 6 ; 14, 10
 cri Az 3, 19 ; 4, 18 ; 5, 8 ; 9, 12 ; 13, 6, 18-19 ; Cruc 1, 5 ; 4, 6, 12 ; 6, 15 ; 8, 3 ; Res 3, 10, 15
 croix Az 8, 12 ; 13, 8 ; 15, 18 ; 16, 33 ; 20, 4, 8 ; Cruc 2, 4 ; 5, 1, refr., 3 ; 6, 12 ; 7, 4 ; 8, 10 ; 9, 1-2 ; Res 1, 6, 9, 21 ; 2, 2
 descente/montée Res 1, 15 ; 4, 13-14
 deuil Cruc 2, 3

douceur Az 13, 9; 19, 8; 20, 18;
Cruc 1, 2; 3, 15, 18; 4, 1; 5, 3,
 17; 9, 3; *Res* 2, 10; 3, 13; 4, 7,
 10

Écritures Az 5, 22; *Cruc* 2, 10;
Res 4, 7

Église Az 5, 23; 6, refr., 6; *Cruc*
 3, 12; 4, 17; 7, 5; 8, 10; *Res* 2,
 3, 12; 3, 3, 7, 15; 4, 1, 3, 7

émerveillement Az 1, 2, 6, 17;
 15, 18; 16, 24; *Cruc* 1, 1; 2, 9;
 5, 2; *Res* 4, 6

enfant Az 1, 14, 18; 9, 6, 11, 13,
 17-18; *Res* 2, 2, 7-8; 3, 15

épinés Az 13, 28-29; *Cruc* 4, 2;
 7, 2, 11; *Res* 4, 14; 5, 1

espérance Az 2, 13-14; *Res* 1, 5

Esprit saint Az 5, 22; 13, 18;
Res 3, 9-15; 4, 7

Eucharistie Az 2, 7; 6, 7; 12, 5;
 14, 16, 22-23; 17, 5, 9, 11-13;
 19, 2, 23-24; *Cruc* 2, 6; 3, 5, 9-
 10, 12, 17; 4, 16; *Res* 1, 1; 3,
 16

Évangile *Res* 3, 17

fête Az 5, 15-18; 8, 2, 5-7, 10;
 12, 1-4, 6-12; 13, 1; 20, refr.;
 21, 2-5, 7-12, 22; *Cruc* 1, 2; 3,
 2; 5, 18; *Res* 2, 1-2, 4-5, 7-8,
 10; 3, 6, 8, 10, 16; 4, 1, 3-4

feu Az 16, 24, 33

figuier Az 15, 22; 21, 22-23;
Cruc 5, 15

fleurs Az 9, 9-11; *Cruc* 3, 1; 7, 1-
 3, 7, 9-10; *Res* 2, 1, 5-7, 9-10,
 12; 3, 1, 7-8; 4, 1, 4-6

fleuve *Res* 1, 6

foi *Cruc* 3, 4; 5, 6; *Res* 2, 11

fruit *Res* 1, 6

gauche/droite *Cruc* 7, 12; *Res* 3,
 14

gerbe *Cruc* 3, 9; *Res* 1, 3

goût Az 20, 17

grain *Res* 1, 3

grappe *Cruc* 3, 9

hallel (Alléluia) *Res* 2, 7, 9

hauteur/profondeur Az 2, 5;
Cruc 5, 17; 7, 6, 11

hiérarchie ecclésiastique *Res* 2, 9

hosanna *Cruc* 1, 1

hysope Az 14, 2; *Res* 4, 12

inhabitation divine *Res* 1, 7

jeûne *Res* 2, 3

joie Az 2, 10; *Res* 1, 14; 3, 4, 15

joug *Cruc* 6, 12

jugement dernier *Cruc* 3, 14

justice (de Dieu) Az 20, 17, 19-21

lance Az 18, 4; *Cruc* 9, 2

levain (ferment) Az 18, 1; *Cruc*
 2, 5; 8, 16

liberté *Cruc* 4, 1; *Res* 4, 9

liturgie *Res* 2, 9

loi *Cruc* 7, 9

loup Az 8, 5-6; 13, refr.; 14, 22-
 23; *Cruc* 3, 16

main Az 20, 18-20

mariologie (parallèle Ève-Marie)
 Az 6, 7

mariologie (parallèle Shéol-Marie)
 Az 16, 4

mariologie (terre assoiffée) *Res*
 1, 3, 6

martyre *Cruc* 7, 10; *Res* 2, 10

Médecin (Christ-) Az 20, 18-19;
Cruc 2, 3; 3, 18

mélange Az 5, 16; *Cruc* 3, 2; 4,
 16; *Res* 3, 7

mer Az 8, 2-5, 7-8, 12; 9, 2, 6;
 13, 26; 15, 14; *Res* 1, 21; 4, 1;
 5, 4

miroir Az 3, 9, 16; 4, 25; *Cruc*
 3, 5; *Res* 4, 7

mois Az 8, 4, 16; 9, 1, 6, 9, 13;
 13, 1, refr.; 17, 1; 18, 3-4; 21,
 12; *Cruc* 1, 2; 7, 1, refr., 2-3;
Res 2, 3, 5; 3, 1, 4, 6-10, 12-14;
 4, 1-6, 8-15; 5, 1, 2-4

Nature/Écriture Az 4, 24; *Res* 2,
 6

navire *Cruc* 9, 1

noces *Cruc* 8, 1; *Res* 4, 4

noms divins *Cruc* 1, 11; 2, 10

nombres *Cruc* 7, 11-12

non-violence *Cruc* 3, 19

nouveauté Az 17, 5-6; 18, 1-2;
Cruc 2, 5; 4, 16

nudité Az 18, 8; *Res* 3, 6, 8-9,
 13; 4, 5

nuée Az 15, 8; *Cruc* 1, 14; 8,
 15; *Res* 2, 5; 3, 17

œil *Cruc* 1, 16

oiseau Az 9, 16; 20, 7; *Res* 1, 1;
 5, 4

Oiseau (Christ-) Az 16, 11-12,
 29; 17, 9

ombre Az 3, 4; 19, 2

oreille *Cruc* 3, 18; *Res* 2, 5, 8; 4,
 10

paix *Res* 2, 12; 3, 12; 5, 4

paradis Az 1, 8; 17, 9-10, 12,
 17; *Cruc* 7, 7; 8, 14; 9, 2; *Res*
 2, 1

parfum Az 16, 7; *Cruc* 3, 13; 7,
 8; *Res* 2, 10; 4, 12

Pasteur (Christ-) Az 8, 6; *Cruc*
 2, 1, refr., 8; *Res* 1, 1

pêcheurs Az 15, 9

pluie *Res* 1, 3; 2, 3; 5, 1

poisson *Res* 1, 11

porte *Res* 2, 5

prière *Cruc* 8, 2

prières d'Éphrem *Cruc* 6, 17-18,
 20; *Res* 2, 12

Psaumes *Cruc* 5, 4; 8, 4

racine *Res* 1, 6

remède Az 14, 15-16; 18, 15;
 19, 22-24; 20, 16; *Cruc* 2, 4

résurrection *Cruc* 3, 17; 4, 16-
 18; 7, 5; 8, 12-13; *Res* 1, 8; 4,
 10, 13

robe de gloire *Cruc* 4, 5

rosée *Res* 1, 3; 2, 5; 3, 17

royauté du Christ Az 2, 9-10; 4,
 23; 5, 10-14; 6, refr.; 8, 12,
 14; 15, 12; 16, 32; *Cruc* 4, 2-3,
 5-6; 7, 2; 8, 3, 6, 15; 9, 1; *Res*
 1, 5, 12, 22; 2, 7, 11-12; 3, 1-5,
 7

sacerdoce du Christ Az 2, 2-3,
 5, 7-8; *Cruc* 3, 10; 4, 5, 12;
Res 1, 1, 12; 3, 8-9; 4, 12

sein *Cruc* 3, 8, 11, 13; *Res* 1, 7;
 2, 6, 8; 3, 8, 16; 4, 5, 10

sens *Res* 2, 6

shéol Az 3, 8-11; 4, 2-4, 12-14;
 16, 4, 7; *Cruc* 3, 17; 4, 14; 7,
 3; 8, 11; *Res* 1, 3, 8; 3, 11; 4,
 10; 5, 4

silence Az 12, 10; 13, 3-7; 16,
 16-20; *Cruc* 8, 9; *Res* 1, 20; 2,
 2

simplicité Az 1, 14; 19, 1; *Res*
 1, 14

soleil *Cruc* 1, 9-10; 4, 14-15; 5,
 2; 6, 6, 8-9, 12-16; 7, 4, 6, 8,
 10; *Res* 2, 6; 5, 3

source Az 13, 10; 20, 14; *Res* 1,
 4; 5, 2

sueur *Cruc* 8, 1

tissage Az 5, 22; *Res* 4, 4

tonnerre *Cruc* 7, 3; *Res* 2, 3; 3,
 1; 4, 3, 10; 5, 4

- trésor Az 1, 1; 16, 34; 20, 12-13; *Cruc* 1, 4; 5, 7; *Res* 4, 6, 11
- trompette *Res* 2, 2
- unité *Cruc* 3, 8; 5, 6
- vêtement (métaphore christologique) Az 5, 22; *Cruc* 1, 16; 6, 14; *Res* 1, 7
- vigne *Cruc* 5, 9
- virginité Az 14, 5-8, 12; *Cruc* 3, 13; 7, 10; *Res* 2, 4
- voile Az 5, 6; 6, 12; 13, 16-19, 21; *Cruc* 4, 3-6, 12, 14; *Res* 3, 6, 9
- volonté de Dieu Az 16, 1-3, 8, 10, 17-18, 21, 23; 20, 2, 5, 12, 15; *Cruc* 8, 2; *Res* 1, 6
- *
* *
- dēnhā* (orient) *Cruc* 3, 18; *Res* 1, 5; 5, 3
- ḥaylā* (puissance) Az 8, 15; 13, 2, 5, 29, 31; 15, 1-4, 12, 14-15, 17; 16, *refr.*, 8, 33; 20, 1-10; *Cruc* 7, 5; *Res* 1, 5; 3, 14
- hāltānā* (mélange) *Res* 1, 12
- ihīdāyā* (unique) *Cruc* 8, 12
- kāsyā/gālyā* (caché/manifeste) Az 4, 1, 3-5; 12, 6; *Cruc* 6, 9
(caché/manifeste, en rapport avec l'Incarnation) Az 20, 1; *Cruc* 1, 16-17; 6, 5
- kyanā* (nature) *Cruc* 1, 15; 3, 6; 7, 5
- mādrāšā* (hymne) *Res* 2, 9
- mallālā, mālilā* (λογικὸς?) Az 9, 13; *Res* 2, 1, 7; 4, 3
- meltā* (Verbe) *Res* 1, 7
- qnōmā* (essence-personne) *Cruc* 1, 15
- rabbūtā* (majesté) *Cruc* 3, 6; 4, 15
- rēmzā* (signe de volonté) *Cruc* 5, 1
- rūhḥapā* (voiletement) *Res* 1, 1
- šāphyā* (transparent) *Res* 1, 19
- šarbā* (mode, forme) *Cruc* 1, 17
- šékināh* (présence) Az 13, 21
- yūqnā* (εἰκὼν) Az 4, 23

III. INDEX DES NOMS PROPRES

- ABEL Az 4, 17; 6, 8; *Cruc* 2, 8-10
- ABRAHAM *Cruc* 2, 7; 3, 7; 5, 9; 7, 7; *Res* 1, 1; 3, 2
- ADAM Az 1, 8, 10; 4, 16; 14, *refr.*, 6; 17, 10-11; *Cruc* 4, 2, 9; 5, 2, 15; 6, 15; 7, 7, 11; 8, 1-2, 13-14; *Res* 1, 1; 4, 4
- ANNE (grand prêtre) Az 13, 2
- BABYLONE Az 21, 10
- BARABBAS *Cruc* 1, 11-14
- BARDESANE *Cruc* 5, 11
- BÉTHANIE *Cruc* 8, 15-16
- BETHLÉEM *Cruc* 8, 16; *Res* 4, 3
- CAÏN *Cruc* 4, 7
- CAÏPHE Az 5, 11; 15, 2; *Res* 1, 18; 3, 9
- CÉSAR *Cruc* 4, 7
- DANIEL Az 21, 10-13; *Res* 3, 17
- DAVID Az 2, 9-10; *Cruc* 4, 3; 8, 4; *Res* 1, 1-12
- ÉDEN *Cruc* 8, 5, 8, 13; *Res* 2, 1, 10; 3, 13
- ÉLIE Az 16, 14-15; 17, 15; 19, 15; *Res* 3, 17
- ÈVE Az 6, 7; 19, 6; *Cruc* 2, 5; 5, 15; 8, 14; *Res* 3, 13
- GABRIEL Az 13, 15; *Res* 1, 18
- GOLGOTHA *Cruc* 1, 10; 5, 17; *Cruc* 8, 5, 10
- GOLIATH Az 5, 5; *Cruc* 7, 4
- HÉRODE (ANTIPAS) Az 13, 7; *Cruc* 1, 6; 3, 4; *Res* 1, 20
- HÉRODIADE *Cruc* 1, 7-8
- JAPHET Az 13, 16-17
- JEAN-BAPTISTE *Cruc* 1, 8
- JEAN L'ÉVANGÉLISTE Az 14, 5-8, 11-12; *Cruc* 3, 13, 16
- JÉRUSALEM Az 21, 22-25; *Cruc* 4, 9; 8, 3; *Res* 3, 15-16
- JÉSUS *Cruc* 6, 12-13
- JÉTHRO *Cruc* 2, 2
- JONAS *Cruc* 6, 1
- JOSEPH (AT) Az 8, 3; *Cruc* 1, 5
- JOSEPH (NT) *Cruc* 8, 11
- JOSEPH (D'ARIMATHIE) Az 16, 35; *Cruc* 8, 11
- JOSUÉ Az 8, 17; *Cruc* 6, 2-3, 16
- JUDAS (ISCARIOTE) Az 1, 18; 12, 6-7, 9-10; 13, 6; 14, 9-10, 13-15, 17-23; 16, 23-32; 18, 16-17; 19, 11; *Cruc* 3, 7-8, 13-16; 8, 8
- LARRON *Cruc* 5, 7; 6, 20; 8, 5, 8-9
- LAZARE Az 13, 32; 15, 27; 20, 6-7
- MACCABÉES Az 5, 10
- MANI *Cruc* 5, 11
- MARA *Cruc* 9, 3
- MARCION *Cruc* 5, 11
- MARIE (DE BÉTHANIE) Az 14, 4, 9; 15, 31; *Res* 2, 6
- MARIE-MADELEINE *Cruc* 4, 17; *Res* 4, 13
- MARIE (mère de Jésus) Az 16, 4; *Cruc* 3, 9; *Res* 1, 6, 9; 4, 10, 13

MELCHISÉDECH Az 2, 8 ; Res 1, 12	QARDU (monts) <i>Cruc</i> 7, 7
MICHEL Az 13, 15	
MOÏSE Az 8, 7-12 ; 9, 8, 19-20 ; 17, 3-4, 7 ; 18, 15 ; 19, 4, 13 ; 20, 8-11 ; 21, 3-4, 14-15, 19 ; <i>Cruc</i> 1, 4 ; 2, 1-2, 4 ; 3, 5-6 ; 6, 18 ; 7, 3 ; Res 4, 15	SALOMON <i>Cruc</i> 3, 4
MYRIAM Az 9, 1	SAMSON <i>Cruc</i> 4, 9
	SAMUEL Az 5, 4
NAZARETH <i>Cruc</i> 8, 16	SARA Az 19, 10
NOË <i>Cruc</i> 6, 18 ; 7, 7 ; Res 4, 5	SEM Az 13, 16-17 ; <i>Cruc</i> 7, 7
	SIMON (DE CYRÈNE) <i>Cruc</i> 9, 1
PARÂN <i>Cruc</i> 7, 9	SIMON (grand prêtre) Az 5, 10
PAUL <i>Cruc</i> 7, 8	SIMON (PIERRE) Az 15, 26 ; <i>Cruc</i> 3, 19 ; 7, 8 ; 8, 8
PILATE Az 13, 11 ; <i>Cruc</i> 1, 6-7 ; 4, 6-7 ; 8, 7	SINAI <i>Cruc</i> 8, 15 ; Res 3, 2
	SODOME <i>Cruc</i> 5, 9
	SYMÉON (vieillard) Res 1, 9

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
TRADITION MANUSCRITE ET GENÈSE D'UNE COMPILATION	8
PANORAMA ET ANALYSE DES <i>HYMNES PASCALES</i>	11
Les Azymes	12
La Crucifixion	12
La Résurrection	13
LA PÂQUE D'ÉPHREM	13
MOTIFS THÉOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES	18
Un « anti-judaïsme » sans nuances qui appelle une interprétation nuancée	19
L'Agneau et la Mer	22
La « Passion » d'Éphrem : dramaturgies et méditations	23
Le sacre du Printemps	26
BIBLIOGRAPHIE ET ABRÉVIATIONS	31
ABRÉVIATIONS ET SIGLES	34
PLAN DES <i>HYMNES PASCALES</i>	37
HYMNES SUR LES AZYMES	39
HYMNE I	41
HYMNE II	49
HYMNE III	57
HYMNE IV	65
HYMNE V	73
HYMNE VI	81

HYMNE VIII	87
HYMNE IX	93
HYMNE XII	101
HYMNE XIII	107
HYMNE XIV	117
HYMNE XV	125
HYMNE XVI	135
HYMNE XVII	145
HYMNE XVIII	153
HYMNE XIX	161
HYMNE XX	169
HYMNE XXI	177
HYMNES SUR LA CRUCIFIXION	185
HYMNE I	187
HYMNE II	197
HYMNE III	205
HYMNE IV	215
HYMNE V	227
HYMNE VI	239
HYMNE VII	251
HYMNE VIII	259
HYMNE IX	269
HYMNES SUR LA RÉSURRECTION	275
HYMNE I	277
HYMNE II	287
HYMNE III	297
HYMNE IV	307
HYMNE V	317
INDEX DES RÉFÉRENCES BIBLIQUES	323
INDEX THÉMATIQUE ET NOTIONNEL	327
INDEX DES NOMS PROPRES	331

SOURCES CHRÉTIENNES

Fondateurs : † H. de Lubac, s.j. ;
† J. Daniélou, s.j. ; † C. Mondésert, s.j.
Directeur : J.-N. Guinot
Directeur-adjoint : B. Meunier

Dans la liste qui suit, dite « liste alphabétique », tous les ouvrages sont rangés par noms d'auteurs anciens et titres d'ouvrages anonymes, les numéros précisant pour chacun l'ordre de parution depuis le début de la collection.

Pour une information plus complète, une « liste numérique » est téléchargeable sur le site Internet, à l'adresse suivante : www.sources-chretiennes.mom.fr. Elle présente les volumes et leurs auteurs actuels d'après les dates de publication ; elle indique également les réimpressions et les ouvrages momentanément épuisés ou dont la réédition est préparée.

On peut se la procurer également au secrétariat de l'Institut des « Sources chrétiennes » 29, rue du Plat, 69002 F-Lyon (Tél. : 04 72 77 73 50 et Courriel : sources.chretiennes@mom.fr) .

LISTE ALPHABÉTIQUE (1-502)

ACTES DE LA CONFÉRENCE DE CARTHAGE : 194, 195, 224 et 373	APHRAATE LE SAGE PERSAN Exposés : 349 et 359
ADAM DE PERSEIGNE Lettres, I : 66	APOCALYPSE DE BARUCH : 144 et 145
AELRED DE RIEVAUX Quand Jésus eut douze ans : 60 La Vie de recluse : 76	APOPTHEGMES DES PÈRES, I : 387 — , II : 474 — , III : 498
AMBROISE DE MILAN Apologie de David : 239 Des mystères : 25 bis Des sacrements : 25 bis Explication du Symbole : 25 bis La Pénitence : 179 Sur S. Luc : 45 et 52	APPONIUS Commentaire sur le Cantique des Cantiques, I-III : 420 — IV-VIII : 421 — IX-XII : 430
AMÉDÉE DE LAUSANNE Huit homélies mariales : 72	ARISTÉE Lettre à Philocrate : 89
ANSELME DE CANTORBÉRY Pourquoi Dieu s'est fait homme : 97	ARISTIDE Apologie : 470
ANSELME DE HAVELBERG Dialogues, I : 118	ATHANASE D'ALEXANDRIE Deux apologies : 56 bis Discours contre les païens : 18 bis Voir « Histoire acéphale » : 317 Lettres à Sérapion : 15 Sur l'incarnation du Verbe : 199 Vie d'Antoine : 400

Également aux Éditions du Cerf :

LES ŒUVRES DE PHILON D'ALEXANDRIE

publiées sous la direction de
R. ARNALDEZ, C. MONDÉSERT, J. POUILLOUX
Texte original et traduction française

1. Introduction générale, *De opificio mundi*. R. Arnaldez.
2. *Legum allegoriae*. C. Mondésert.
3. *De cherubim*. J. Gorez.
4. *De sacrificiis Abelis et Caini*. A. Méasson.
5. *Quod deterius potiori insidiari soleat*. I. Feuer.
6. *De posteritate Caini*. R. Arnaldez.
- 7-8. *De gigantibus. Quod Deus sit immutabilis*. A. Mosès.
9. *De agricultura*. J. Pouilloux.
10. *De plantatione*. J. Pouilloux.
- 11-12. *De ebrietate. De sobrietate*. J. Gorez.
13. *De confusione linguarum*. J.-G. Kahn.
14. *De migratione Abrahami*. J. Cazeaux.
15. *Quis rerum divinarum heres sit*. M. Harl.
16. *De congressu eruditionis gratia*. M. Alexandre.
17. *De fuga et inventione*. E. Starobinski-Safran.
18. *De mutatione nominum*. R. Arnaldez.
19. *De somniis*. P. Savinel.
20. *De Abrahamo*. J. Gorez.
21. *De Iosepho*. J. Laporte.
22. *De vita Mosis*. R. Arnaldez, C. Mondésert, J. Pouilloux, P. Savinel.
23. *De Decalogo*. V. Nikiprowetzky.
24. *De specialibus legibus*. Livres I-II. S. Daniel.
25. *De specialibus legibus*. Livres III-IV. A. Mosès.
26. *De virtutibus*. R. Arnaldez, A.-M. Vérilhac, M.-R. Serval, P. Delobre.
27. *De praemiis et poenis. De exsecrationibus*. A. Beckaert.
28. *Quod omnis probus liber sit*. M. Petit.
29. *De vita contemplativa*. F. Daumas, P. Miquel.
30. *De aeternitate mundi*. R. Arnaldez, J. Pouilloux.
31. *In Flaccum*. A. Pelletier.
32. *Legatio ad Caium*. A. Pelletier.
33. *Quaestiones in Genesim et in Exodum. Fragmenta graeca*. F. Petit.
- 34A. *Quaestiones in Genesim, I-II (e vers. armen.)*. Ch. Mercier.
- 34B. *Quaestiones in Genesim, III-IV (e vers. armen.)*. Ch. Mercier, F. Petit.
- 34C. *Quaestiones in Exodum, I-II (e vers. armen.)*. A. Terian.
35. *De Providentia, I-II*. M. Hadas-Lebel.
36. *Alexander vel De animalibus (e vers. armen.)*. A. Terian.

*Cet ouvrage
a été reproduit
et achevé d'imprimer
en avril 2006
par l'Imprimerie Floch
53100 - Mayenne*

*Dépôt légal : avril 2006.
N° d'imprimeur : 65404.
N° d'éditeur : 13898.*